

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FIGURES DE L'INTELLECTUEL AU QUÉBEC :
ANALYSE DES PRATIQUES DISCURSIVES ORIENTÉES VERS LA
CONSTRUCTION DE SOI EN TANT QU'INTELLECTUEL

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
CHARLINE C. LESSARD

MAI 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Au Conseil de recherches des sciences humaines du Canada, au Fonds à l'accessibilité et à la réussite des études (FARE) de l'UQÀM et aux professeurs du Département de communication sociale et publique de l'UQÀM pour leur soutien financier et pour leur reconnaissance qui ont rendu cette recherche possible.

À Charles Perraton, pour sa confiance, pour ses encouragements, pour son intégrité et pour m'avoir poussée à aller chercher le meilleur de moi-même dans ce projet.

À Marie-France, ma mère, pour sa sensibilité et son amour débordant qui jamais ne manque et toujours comble les vides.

À Jean, mon père, pour son écoute assidue et rassurante, pour son inconditionnelle et indestructible fierté.

À Frédérique, ma sœur, pour sa force, sa créativité et son talent qui auront toujours été une source d'inspiration.

À Mamie, pour tout ce qu'elle m'a laissé de chaleur et de joie de vivre, pour cette fierté qui aurait été la sienne si elle avait pu lire ces lignes.

Bref, à ma famille, pour être le pilier et le levier de tout ce que j'entreprends.

À Johanne et Claude, pour leur sagesse et pour leur hospitalité.

À Jean-Benoît, Alexandra, Rachel, Mathieu, Amélie, Valérie et à tous mes amis lettrés, pour leur folie, leur génie, et leur capacité à transformer cette épreuve solitaire qu'est la maîtrise en une œuvre collective où les moments difficiles se sont transformés en moments de partage et d'encouragement.

À Marilyn, Virginie et Alexe, mes femmes fortes, mes vieilles amies, pour être des exemples de courage et d'authenticité.

À tous ces professeurs dont je me souviens avec affection et reconnaissance et qui, au fil des années, ont fait de moi uneoureuse des études : Martine Richard, Réal Nadon et Maurice Price du Collège St-Maurice; Blandine Campion, Patrick Lafontaine et Élisabeth Récurt du Collège de Maisonneuve; Gilles Dupuis, Christiane Ndiaye, Andrea Oberhuber et Catherine Dupuis-Morency du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal; Carmen Rico de Sotelo, du Département de communication sociale et publique de l'UQÀM.

À Julien, mon amour, pour cette force si particulière qui est la tienne, pour ton acharnement, ta confiante tranquillité, pour cette admiration mutuelle que l'on se porte et qui a fait de nous cette entité si solide et si vraie.

Merci.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vii
--------------	-----

INTRODUCTION.....	1
-------------------	---

PREMIER CHAPITRE

PROBLÉMATISATION. CERNER L'INDISCERNABLE : LES LIEUX DE L'INTELLECTUEL	6
--	---

1.1 État de la question de l'intellectuel québécois	6
---	---

1.1.1 Évolution de la notion d'intellectuel	6
---	---

1.1.2 Concepts et thèmes mobilisés par la recherche sur l'intellectuel au Québec	12
--	----

1.1.3 L'intellectuel et le domaine des communications : cadre conceptuel	16
--	----

1.2 Problématique	22
-------------------------	----

1.2.1 L'angle pragmatique et l'intellectuel comme sujet	22
---	----

1.2.2 Proposition de recherche	26
--------------------------------------	----

DEUXIÈME CHAPITRE

MÉTHODOLOGIE. UNE APPROCHE DE LA FIGURE DE L'INTELLECTUEL	30
---	----

2.1 Considérations méthodologiques générales	30
--	----

2.2 Justification des critères d'analyse	32
--	----

2.2.1 L'énoncé	32
----------------------	----

2.2.2 L'énonciation	33
---------------------------	----

2.2.3 L'interaction	35
---------------------------	----

2.2.4 La stratégie de discours	36
--------------------------------------	----

2.3 Définitions du corpus : cinq textes où l'intellectuel prend forme	38
---	----

2.3.1 Critères de sélection des textes	38
--	----

2.3.2 Présentation et mise en contexte	39
--	----

2.4 Conclusion	44
----------------------	----

TROISIÈME CHAPTITRE

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS. LA PAROLE DE L'INTELLECTUEL SOUS OBSERVATION 45

3.1 Catherine Mavrikakis; la racine et le doute 45

3.1.1 L'énoncé 46

3.1.2 L'énonciation 49

3.1.3 L'interaction 53

3.1.4 La stratégie de discours 55

3.1.5 Conclusion 59

3.2 Wadji Mouawad; sous le signe de la désobéissance 60

3.2.1 L'énoncé 61

3.2.2 L'énonciation 65

3.2.3 L'interaction 68

3.2.4 La stratégie de discours 71

3.2.5 Conclusion 74

3.3 Simon Laperrière; la résurgence de l'universel..... 75

3.3.1 L'énoncé 76

3.3.2 L'énonciation 81

3.3.3 L'interaction 85

3.3.4 La stratégie de discours 90

3.3.5 Conclusion 93

3.4 Éric Méchoulan; la parole est d'argent, les écrits sont d'or..... 95

3.4.1 L'énoncé 95

3.4.2 L'énonciation 100

3.4.3 L'interaction 104

3.4.4 La stratégie de discours 109

3.4.5 Conclusion 114

3.5 Louis Cornellier; l'intellectuel sous rubrique 116

3.5.1 L'énoncé 117

3.5.2 L'énonciation 119

3.5.3 L'interaction 122

3.5.4 La stratégie de discours	124
3.5.5 Conclusion	127
3.6 Conclusion	128

QUATRIÈME CHAPITRE

ANALYSE TRANSVERSALE ET RÉFLEXIONS GÉNÉRALES. LES PISTES À SUIVRE	129
--	------------

4.1 L'énoncé.....	129
4.1.1 Les mécanismes de pouvoir; l'intellectuel et ses forces adverses.....	130
4.1.2 Le savoir construit et à construire.	132
4.1.3 L'identité : vers une nouvelle forme d'engagement	135
4.2 L'énonciation	139
4.2.1 L'opposition constitutive	139
4.2.2 Le collectif comme aspect de l'éthos individuel.....	140
4.3 L'interaction	142
4.3.1 Mobilisation des écrits dans la construction de soi	142
4.3.2 L'existence par la transmission	144
4.3.3 L'intersubjectivité entre les textes du corpus.....	144
4.4 Conclusion : L'intellectuel et l'émergence d'une subjectivité.....	148

CONCLUSION.....	149
------------------------	------------

5.1 Éléments de définition de la fonction de l'intellectuel.....	150
5.2 Les conditions sociales de l'émergence de figures de l'intellectuel	151
5.3 Pertinence et retombées de la recherche	153
5.4 Pistes de réflexion et questions émergentes	155
5.5 Limites de l'analyse	156
5.6 Le dernier tour de piste	158

APPENDICE A

MAVRIKAKIS, CATHERINE. 2009. « Lettre à quelques camarades sur la question du mépris et du prix de la pensée ».....	160
--	------------

APPENDICE B**MOUAWAD, WAJDI.** 2010. « Les estis d'intellectuels » 165**APPENDICE C****LAPERRIÈRE, SIMON.** 2010. « Lettre ouverte à Wajdi Mouawad » 169**APPENDICE D****MÉCHOULAN, ÉRIC.** 2005. « Introduction ou pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ». In *Le crépuscule des intellectuels* 175**APPENDICE E****CORNELLIER, LOUIS.** 2005. « Lettre d'un intellectuel-chasseur à un intellectuel-gardien » 188**BIBLIOGRAPHIE**..... 192

RÉSUMÉ

La présente recherche a pour but d'étudier comment se construisent des figures de l'intellectuel québécois contemporain par le biais du discours écrit. Pour ce faire, cinq textes publiés entre les années 2005 et 2010 sur différentes plates-formes médiatiques québécoises seront analysés dans le but de comprendre comment les auteurs mettent en place certaines pratiques discursives dans le but de se construire un éthos de l'intellectuel. La méthodologie privilégiée mobilise de nombreux critères inspirés de la pragmatique et des théories de l'analyse du discours, ce qui permet d'étudier le texte de manière exhaustive. En supposant que le discours est l'élément structurant de la construction de figures de l'intellectuel, nous observerons le corpus sous divers angles complémentaires, à savoir la dimension de l'énoncé, de l'énonciation, de l'interaction et de la stratégie discursive. La particularité d'une telle recherche est d'offrir un regard nouveau sur cette notion fort étudiée qu'est l'intellectuel, puisqu'il est ici observé comme un objet en construction dans les textes et entendu comme le résultat d'une certaine pratique de soi. Au terme de ce parcours, chacun des textes permettra de dégager des modalités d'appropriation du statut d'intellectuel, mais aussi de proposer une réflexion sur le statut et sur les conditions d'émergence de figures de l'intellectuel.

Mots-clés : intellectuel, discours, pragmatique, pratique discursive, construction de soi.

INTRODUCTION

Je demeure convaincu que les intellectuels n'ont que faire de la tour d'ivoire dans laquelle ils sont censés habiter. Je pense également que beaucoup d'entre eux sont de véritables communicateurs, en ce sens qu'ils cherchent à rendre communes leurs intuitions et leurs impressions sur la marche du monde.

-Pierre Lefebvre¹

Avant d'être une personne, l'intellectuel est d'abord et avant tout un mot. Grammaticalement, il peut être un nom, ou alors un adjectif. Douze lettres, cinq syllabes pour désigner tout un monde de signification. Ainsi, l'intellectuel est un concept, un objet de connaissance plutôt abstrait grâce à sa grande variabilité référentielle et à ses différentes modalités d'appropriation. Une notion large, complexe, changeante, comme tout bon objet de recherche se doit de l'être pour trouver de l'intérêt aux yeux des chercheurs. Et des chercheurs, l'intellectuel en a trouvé une multitude pour s'intéresser à lui, à ses heures de gloire comme à ses vicissitudes, et ce peu importe l'époque et le contexte social.

L'intellectuel. Cela peut devenir une insulte, un compliment, une autodésignation, un facteur identitaire. Ce mot, dépendamment de son contexte d'utilisation, désigne, encadre, catégorise, voire marginalise, bref construit une certaine fonction sociale que l'on ne saurait délimiter avec certitude. Choisir d'étudier la notion d'intellectuel telle qu'elle prend forme par le biais d'une prise de parole subjective suppose un parti pris pour une méthode d'analyse basée sur une approche pragmatique. Ainsi, le projet de recherche qui prendra forme dans les pages qui suivent s'élabore autour d'une volonté d'étudier la notion d'intellectuel sous l'angle d'une pratique de soi qui entraînerait la concrétisation d'un éthos intellectuel. C'est dans cette optique que le terme de *figure* sera préconisé, lui qui désigne adéquatement la variabilité des formes que peut prendre le concept d'intellectuel lorsque revendiqué par un individu (voir à ce propos la section 1.2.2). Pour ce faire, nous avons choisi de désigner ces processus d'auto et de coconstruction par le terme de figure de l'intellectuel qui se trouve en élaboration dans certains textes, certains discours écrits ayant été choisis pour constituer le corpus d'étude. Se situant dans une contemporanéité (2005-2010) et dans un contexte québécois, ces textes ont comme caractéristique commune d'être le théâtre d'une pratique de soi qui a pour objectif de

¹ LEFEBVRE, Pierre. 2005. «L'intellectuel sans domicile fixe ; Le verbe intransitif ». *Liberté*, vol. 47, no 2 (mai), p. 10.

construire une certaine figure de l'intellectuel qui serait en accord avec ce que l'auteur revendique comme étant son identité d'intellectuel. Le terme de figure nous permet d'avancer que cette identité est le résultat d'une projection de soi à l'intérieur d'un rôle social que l'auteur valorise, défend, construit en harmonie avec ses idées et ses réflexions. Mais pour se construire, l'intellectuel en puissance doit prendre la parole et se prononcer sur divers aspects du monde social, et ce en mobilisant certains processus langagiers et en se situant par rapport à d'autres discours qui entourent le sien.

L'objet qui est le nôtre requiert donc une grande rigueur dans l'approche d'analyse, parce qu'il a déjà été étudié par nombre de chercheurs et le corpus théorique entourant la question est à la fois large et riche. Pourtant, en choisissant de restreindre le champ d'étude autour de productions québécoises, cela nous replace dans une dimension plus réduite, surtout si on y ajoute le facteur de la contemporanéité. En effet, il serait faux de dire que la notion d'intellectuel québécois possède un corpus théorique modeste, car la question a été étudiée par plusieurs chercheurs, sans compter que d'innombrables artistes, universitaires et philosophes se sont réclamés de ce statut d'intellectuel dans les dernières décennies. Par contre, il semble généralement admis qu'un recul est observable quant à l'importance que prend la figure de l'intellectuel dans notre société contemporaine. Comme des changements majeurs sont inhérents à la reconfiguration de l'espace public, qui est indissociable de l'arrivée de nouvelles plateformes médiatiques, il semble pertinent de poursuivre la réflexion sur l'intellectuel à l'aune de ces nouvelles données. Par conséquent, la particularité de notre étude se situe essentiellement dans le fait d'aborder la notion d'intellectuel par le biais de théories communicationnelles qui pourront, comme nous le souhaitons, élargir les réflexions possibles quant à l'objet de recherche.

Si nous cherchions à retracer brièvement l'origine de cet intérêt grandissant pour ce que nous avons appelé la figure de l'intellectuel, il nous faudrait mentionner que notre première problématique consistait à faire une étude comparative de différentes définitions de l'intellectuel développées dans un corpus français et un corpus québécois. Bien que cela eut été intéressant d'un point de vue strictement théorique, cela ne nous semblait pas productif pour comprendre la situation actuelle de l'intellectuel, lui qui, selon les différentes études sociologiques sur la question (Soulet (1987); Pelletier (2000); Lapointe (2005); Hébert (2000), etc.), est constamment guetté par le silence ou la disparition. Après avoir constaté qu'aucune définition arrêtée ne pouvait être dégagée d'un corpus comme d'un autre,

qu'un problème se posait dans le fait de réunir des textes où le statut d'intellectuel est d'une part revendiqué et d'autre part étudié de manière scientifique, et qu'il y avait un caractère arbitraire dans le fait de rapprocher deux sphères culturelles et géographiques telles que la France et le Québec, il nous a cependant fallu admettre qu'aucune étude ne semblait s'intéresser spécifiquement aux processus de construction de soi en tant qu'intellectuel. Nous avons donc choisi de combiner notre intérêt pour cette notion multiforme qu'est l'intellectuel et une approche qui rallie une vision pragmatique du texte et certains critères d'analyse empruntés à la théorie des *actes de langage* et à celle de l'analyse de contenu pour en arriver à produire une réflexion originale sur l'intellectuel, ici appréhendé comme une construction subjective et intersubjective.

Nous définirons plus loin les termes employés dans la présente introduction et présenterons par quels moyens concrets nous pensons réaliser une telle étude, mais il est important ici de préciser que notre objectif n'est pas d'arriver à une définition de ce qu'est un intellectuel québécois contemporain, mais bien d'observer, par le biais d'objets discursifs fortement revendiqués par leur auteur, comment, par quelles modalités et quelles stratégies, une figure de l'intellectuel contemporain se construit à l'intérieur d'un texte. Notre corpus sera donc constitué de textes qui présentent une telle appropriation et qui proposent une réflexion riche sur la ou les fonctions de l'intellectuel. Pour ajouter un autre aspect à notre problématique, il nous faut postuler que les exercices discursifs à l'étude ne sont pas des éléments isolés, et entrent tous dans un dialogisme qui fait de la production d'une figure de l'intellectuel un mécanisme de consensus. Les textes choisis illustrent cette préoccupation en présentant un caractère interactionnel, que ce soit avec d'autres textes ou d'autres figures autoritaires, concurrentes ou alliées. Pour arriver à intégrer toutes ces préoccupations dans notre méthodologie de travail, nous inclurons à notre analyse de nombreux critères tels que l'énoncé, l'énonciation, l'interaction et la stratégie discursive pour que soient dégagés un maximum d'éléments de réponse à cette problématique que nous espérons pertinente et productive en ce qui a trait à la réflexion sur l'intellectuel québécois.

Le présent mémoire s'attardera d'abord à décrire dans quel contexte théorique se situe la notion d'intellectuel, ce qui, au terme du premier chapitre, mènera à la construction de la problématique. Ce premier chapitre sera donc constitué d'un résumé de l'évolution de la notion d'intellectuel, en partant de sa naissance en France vers la fin du 19^e siècle jusqu'à la modernité

québécoise des années 1960-1970. Nous effectuerons ensuite une brève incursion dans le corpus théorique québécois entourant ce concept pour comprendre quels thèmes et quelles dimensions modulent ce champ d'étude. Sera ensuite ébauché un cadre conceptuel qui restreint notre réflexion sur la notion d'intellectuel au domaine des communications, et nous verrons par le fait même quelles notions seront à la base de notre approche. Finalement, le premier chapitre se terminera sur la formulation concrète de notre problématique et des questions qui y sont sous-jacentes, en plus d'une description de nos principaux objectifs de recherche.

Le second chapitre, pour sa part, sera axé sur la dimension méthodologique et s'attardera surtout à décrire la pertinence de l'approche pragmatique et les différentes dimensions qui y sont inhérentes, pour en arriver à la description et à la justification des critères d'analyse. Ceux-ci se déclinent en quatre grandes catégories, soit celles de l'énoncé, de l'énonciation, de l'interaction et des stratégies de discours, qui sont elles-mêmes constituées de sous-catégories. En effet, l'énoncé sera analysé à la lumière de trois thèmes prédominants qui sont ceux du pouvoir, du savoir et de l'identité, tandis que l'énonciation sera observée sous l'angle des actes illocutoires, eux-mêmes divisés par une taxinomie empruntée à J.R. Searle (les expressifs, les directifs, les assertifs, les promissifs et les déclaratifs). Pour ce qui est de l'interaction, nous avons choisi les aspects de l'intertextualité, de la citation et de la polyphonie pour évaluer la dimension interactionnelle et intersubjective de notre problématique sur l'intellectuel. Et finalement, nous évaluerons la stratégie discursive mise en place par les auteurs, et ce à l'aune des trois sous-catégories suggérées par Patrick Charaudeau et Dominic Maingueneau, soit la crédibilisation, la légitimation et la captation. Ce chapitre présentera aussi les textes du corpus en précisant leurs critères de sélection, tout en proposant une brève mise en contexte de ces prises de parole.

Par la suite, nous procéderons à l'analyse des textes choisis en suivant les critères établis. Ce troisième chapitre, qui constitue la majeure partie de ce mémoire, présentera donc en détails les résultats obtenus. Ceci nous mène au quatrième et dernier chapitre qui sera une synthèse et une analyse transversale des cinq textes ayant d'abord été étudiés individuellement. Cela nous permettra de développer des réflexions d'ensemble sur les conditions d'émergence de figures de l'intellectuel et de répondre aux questions de recherche préalablement établies. Nous pourrions également dégager certaines hypothèses quant à la façon dont se construit une figure de l'intellectuel québécois

contemporain et, par le fait même, d'évaluer quelles sont les conditions d'émergence d'une telle figure. Voilà donc comment se dessine le plan de cette recherche au terme de laquelle nous aurons très certainement effectué un parcours réflexif sur cette notion dont nous aimerions prouver la pertinence communicationnelle.

PREMIER CHAPITRE

PROBLÉMATISATION. CERNER L'INDISCERNABLE : LES LIEUX DE L'INTELLECTUEL

Définir l'intellectuel au cas par cas, à mesure, concept par concept. L'intellectuel saisi sur le vif, en action. En situation. Travaillant. Tâchant de se poser les bonnes questions, les siennes, celles de sa communauté d'appartenance ou d'élection, elles-mêmes traversées par les grandes questions du monde à un moment donné. Soulevant chaque idée, chaque concept, comme une pierre : il y a là de la vie, des choses qui bougent.

-Richard Dubois²

1.1 État de la question de l'intellectuel québécois

1.1.1 Évolution de la notion d'intellectuel

Le fait de choisir l'intellectuel comme objet de recherche implique un passage, c'est-à-dire une prise de conscience des diverses définitions qui enrichissent la recherche et, de manière inévitable, modèlent tout éventuel apport à la réflexion sur cette notion. Bien entendu, notre recherche se situera autour de textes québécois, mais nous souhaitons faire une brève incursion dans l'histoire du concept d'intellectuel en France, puisque, à la suite de l'historien Yvan Lamonde, nous croyons que « le dynamisme des recherches françaises actuelles sur les intellectuels » (Lamonde, 1994 : 157) justifie le fait d'y avoir recours. De plus, l'origine du concept est française et l'influence de cette sphère culturelle sur le Québec n'est plus à prouver. C'est donc dans l'optique d'aller chercher une mise en contexte de notre objet que nous ferons, de manière la plus synthétique que possible, un parcours des différentes étapes de la construction du terme intellectuel en France et au Québec.

L'intellectuel en France

La longue et complexe histoire de l'intellectuel débute à la toute fin du 19^e siècle, avec la célèbre Affaire Dreyfus. Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, dans *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, soutiennent que le propre des intellectuels dreyfusards est d'opposer « les valeurs de vérité et de justice à celles d'autorité et d'ordre » (2004 : 18). Ces éléments seront la base de cette nouvelle fonction sociale qui perdurera et qui constitue la définition disons classique de l'intellectuel.

² DUBOIS, Richard. 1998. *Intellectuel ; Une identité incertaine*. Montréal : Éditions Fides, p. 8

Sans entrer dans les détails historiques entourant l’Affaire Dreyfus, mentionnons toutefois que c’est dans la foulée de cette polémique que survient le fameux *J’accuse!* de Zola, et que les intellectuels en tant que groupe s’illustrent par de nombreuses manifestations, pétitions et publications pour défendre les droits de la majorité contre la loi militaire et cléricale. L’intellectuel est donc, dès ses débuts, une force d’opposition qui questionne les mécanismes de pouvoir et cherche à s’illustrer par un discours avant-gardiste.

Quelques décennies plus tard émerge un texte qui deviendra un moment charnière de l’évolution de l’intellectuel et vient poser une seconde brique à la construction du concept. Julien Benda, en 1927, publie *La trahison des clercs* et jette les bases d’une autre définition, tout aussi canonique mais combien contradictoire avec la précédente. Dans ce texte que nombre d’auteurs de l’époque ont qualifié de réactionnaire, Benda dénonce les « passions de race, de classe, d’État. » (Kemeid, 2005 : 98) Dans sa définition, il oppose les clercs, qui doivent défendre les valeurs universelles telles que la justice, la vérité et la liberté à ceux qui les « trahiss[ent] en s’engageant dans une passion de patrie (la position de Barrès) ou une passion de classe (position de Sartre) » (Aubin, 2006 : 33). En d’autres termes, Benda prétend que les véritables intellectuels, les clercs, doivent se tenir au-dessus de ces partis pris terrestres et défendre des valeurs universelles à l’aide d’une « pensée pure, d’une raison sans borne » et mettant à profit « de la méthode, du calcul » (Kemeid, 2005 : 99). Très rapproché de l’idéologie issue des Lumières, le texte de Benda ne passe pas inaperçu en France et enflamme le débat sur l’engagement, le militantisme et la fonction sociale de l’intellectuel. Notamment, le débat traversera tardivement l’Atlantique pour venir s’implanter au Canada lorsque Pierre-Elliott Trudeau lui-même publie en 1962 un texte intitulé *La nouvelle trahison des clercs*. L’argumentaire de Benda y est alors repris pour signifier aux nationalistes et aux séparatistes québécois qu’ils sont « des traîtres, non pas à la patrie [...], mais à la pensée » puisqu’ils ont troqué la défense des « valeurs éternelles et désintéressées au profit d’intérêts pratiques » (*Idem* : 100). Ce texte de Trudeau a été le début d’un long et profond affrontement entre ce dernier et Hubert Aquin qui publie peu de temps après sa célèbre et marquante *Fatigue culturelle du Canada français*.

Pour retourner en France et poursuivre ce parcours sinueux des diverses définitions de l’intellectuel, il nous faut en arriver à cette figure incontournable qu’est Jean-Paul Sartre, représentant de l’humanisme et d’un certain socialisme où l’engagement politique et la défense des opprimés agit

comme une doctrine. Pour bien circonscrire ce que Sartre apporte à la question de l'intellectuel, nous reprendrons certains éléments de la réflexion de Bourdieu qui peuvent enrichir notre propos, et ce pour éviter de nous perdre dans les nombreuses façons d'aborder cette figure dominante. Selon le sociologue, le propre de Sartre est d'avoir réuni le champ littéraire et le champ philosophique, créant du même coup un champ intellectuel qui, par définition, transgresse les frontières et pose la question de la globalisation des domaines du savoir (Bourdieu, 1999 : 20). En y ajoutant un troisième pôle qui est le champ du politique, Sartre opère une transgression qui entraîne une autre définition de l'intellectuel : celui qui « sor[t] de son champ avec l'autorité qu'il a acquise dans son champ, pour aller hors du champ exercer une action symbolique de type politique » (*Ibid.*).

Cette figure sartrienne nous mène vers le mouvement de mai 68 qui a mis en lumière d'autres grands noms tels que Roland Barthes et Michel Foucault, se situant dans une nouvelle tendance « structuraliste » qui vise la « démolition du système occidental moins d'ailleurs de pensée que de savoir » (Ory et Sirinelli, 2004 : 217). Foucault, plus particulièrement, opte pour une dénomination extrêmement utile des deux types d'intellectuels s'étant succédé : d'une part l'intellectuel universel du 19^e et du début du 20^e siècle, le « juriste-notable » qui est « la figure claire et individuelle d'une universalité » (Foucault, 2001c : 109), et d'autre part l'intellectuel spécifique, le « savant-expert » apparu dans les années 1960 dont le domaine d'action est un « secteur déterminé » qui lui apporte « une conscience beaucoup plus concrète et immédiate des luttes » (*Ibid.*). Dans cette antinomie foucauldienne encore beaucoup utilisée dans la réflexion contemporaine, « le rôle de l'intellectuel n'est plus de se placer "un peu avant ou un peu à côté" pour dire la vérité muette de tous; c'est plutôt de lutter contre les formes de pouvoir là où il en est à la fois l'objet et l'instrument; dans l'ordre du "savoir", de la "vérité", de la "conscience" et du "discours" » (Foucault, 2001a : 1176). Cette idée est reprise notamment par Jean-François Lyotard, porte-étendard de la postmodernité, qui a apporté à la recherche sur l'intellectuel la notion de dépassement du sujet universel (voire de sa disparition), ce qui laisse présager la fin des intellectuels tels que nous les connaissons. Le défi est donc pour lui de faire en sorte que « les intelligences ne se taisent pas, [qu']elles ne se retirent pas dans leurs chers travaux, [qu']elles essaient de se mettre à la hauteur de la nouvelle responsabilité, qui rend les intellectuels importuns, impossibles ». (Lyotard, 1984 : 22). Par ailleurs, il s'élabore un discours plutôt opposé à celui-ci, notamment par le biais des écrits de Maurice Blanchot, pour qui « l'intellectuel est d'autant plus proche de l'action en général et du pouvoir qu'il ne se mêle pas d'agir et qu'il n'exerce pas de pouvoir

politique » (Blanchot, 1996 : 12). Il instaure entre le monde et lui une « distance » qui fait de lui un « guetteur » se tenant « là où la parole est gardienne du silence » (*Idem* : 37). Ces différents points de vue nous informent dans un premier temps que le rôle, voire l'existence des intellectuels ne va pas de soi, et que différentes positions sont possibles et pertinentes pour déterminer vers quoi tend le statut de l'intellectuel dorénavant. Ces exemples de réflexions proposées par des auteurs qui possèdent une crédibilité en la matière pourront nous servir de point d'ancrage et de matière à réflexion pour nous questionner sur comment la figure de l'intellectuel québécois se construit aujourd'hui.

L'intellectuel au Québec

Quoiqu'elle puisse sembler plus facile d'approche de prime abord, car moins étudiée et plus récente que celle de son homologue français, la question de l'intellectuel au Québec ne manque pas de complexité et a souvent été à l'avant-scène des débats de société. L'un des plus importants théoriciens sur la question est Yvan Lamonde, ce dernier s'étant attardé à l'apparition de la première génération d'intellectuels. Selon lui, il est erroné d'employer le terme en ce qui concerne la société d'avant le 19^e siècle, car l'absence de laïcité et le manque flagrant d'une masse critique et d'un public en font un concept inadapté. L'auteur va plus loin en soutenant que « c'est faire un anachronisme que de parler "d'intellectuels", c'est faire fi d'une réalité historique, c'est gommer les conditions qui rendaient possible ce rôle social. [...] » (1994 : 179). C'est donc dans cette optique que s'établira une figure du « proto-intellectuel » (Fortin, 2000 : 247), qui est désignée par Lamonde avec le terme de « francs-tireurs » : il s'agit de la génération d'hommes de lettres, les « lettrés », les « littérateurs » (1994 : 168) et autres écrivains ou artistes qui ont précédé la venue en 1901 de la première occurrence du terme intellectuel au Québec et que l'on attribue à Léon Gérin.

Aux francs-tireurs d'Yvan Lamonde succèdent, dans une perspective temporelle, ce que Marcel Fournier nomme les « intellectuels de la modernité », incarnés principalement par Étienne Parent et Léon Gérin, et ensuite les « spécialistes de la modernisation », dont Édouard Montpetit est perçu comme le principal représentant. Fournier soutient que d'une part la première de ces générations se caractérise par « leur volonté ou leur prétention [qui] est d'introduire la rationalité (scientifique) dans la compréhension et la gestion de la réalité sociale », et que d'autre part la seconde génération, au moment de la Seconde Guerre mondiale, « constitu[e] la modernisation de la société québécoise comme objet d'étude et particip[e] à la professionnalisation des savoirs » (1986 : 233). Étroitement

imbriqués, ces deux mouvements intellectuels habilite les sciences sociales qui ont maintenant un objectif double, à la fois politique et culturel, qui est de questionner la société sur son « rapport à la réalité (la vérité) » et son « rapport à soi et aux autres (l'identité) » (*Ibid.*). Catherine Pomerols, ayant elle aussi proposé une réflexion très riche sur la construction de la notion d'intellectuel en termes historiques, soutient que « le diagnostic sur la rareté, voire l'absence d'intellectuels au sens sartrien, vient de ce que les intellectuels de la modernité sont rapidement devenus des spécialistes, la seule « cause » étant celle de la question nationale » (2003 : 108).

Suite à ce passage vers la modernité survient une époque importante dans l'histoire du Québec demeurant jusqu'à aujourd'hui synonyme de conservatisme, d'oppression du pouvoir religieux et qui porte le nom de Grande Noirceur. La hargne célèbre du Premier Ministre Duplessis contre ces « pelleteux de nuages » que sont les intellectuels fait ressortir leur rôle social de militant s'apparentant au « modèle français de l'intellectuel de gauche » (Pomeyrols, 2003 : 109). Il est important ici de souligner qu'au Québec, la particularité de la fonction intellectuelle est d'avoir pris son essor et acquis ses lettres de noblesse en participant à la création d'un État qui se voulait démocratique, porteur des valeurs de cette société désirant plus que tout former un projet collectif qui pourrait lui apporter davantage d'autonomie, de liberté, et, au final, d'indépendance. Contrairement à la France où l'intellectuel possède un pouvoir d'opposition, voire de subversion, l'intellectuel québécois est porteur d'un

nationalisme [qui] devient moderne et laïque, associé à l'État, et [qui] propose une nouvelle définition de la collectivité nationale. Le discours de la modernité est devenu le lieu commun du nouveau bloc social qui constitue la Révolution Tranquille, dans une convergence d'intérêts et de motivations. (Pomeyrols, 2003 : 117)

Cette époque charnière des années 1960-1970 aura un impact très grand sur la formation d'une figure de l'intellectuel qui persiste jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire celle du poète-politicien, du souverainiste inspiré cherchant d'abord et avant tout à défendre la « légitimation de la culture francophone » (*Ibid.*). À ce titre, un texte-phare est « L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé » de Paul Chamberland, paru dans la revue *Liberté* en 1963 et où l'auteur soutient avec verve que « l'intellectuel authentique, dans une société aliénée, ne peut être que révolutionnaire » (1963 : 121). C'est en citant Marx avec une certaine véhémence que ce dernier désapprouve l'attitude de certains intellectuels ayant « abandonné l'homme du quotidien d'ici à son destin aveugle de bête captive et lui refuse l'intelligence de son malheur, manquant l'essence même de sa tâche » (*Idem* : 127). C'est donc dans un paradigme socialiste

et opposé au pouvoir fédéral que cette génération d'intellectuels, dont font partie Jacques Godbout, Jacques Ferron et Fernand Ouellette (pour ne nommer que ceux-ci), s'est formée. Pourtant, il serait faux de croire que seuls les séparatistes de gauche ont occupé le rôle d'intellectuel à cette époque, car il existe également ce que Georges Leroux a nommé « l'intellectuel du milieu », « celui qui accepte le paradoxe et le tiraillement, et qui l'accepte jusqu'à la paralysie » (Leroux, 2005 : 117-118) et reste indéfiniment sans réponse à la question nationale. Selon Leroux, Léon Dion est le parfait exemple de ce type intellectuel qui veut penser l'identité québécoise à l'intérieur du modèle canadien.

Si la fin du grand récit de la Révolution Tranquille entraîne au Québec un important changement de paradigme, c'est parce que cette société, après avoir subi de nombreux bouleversements, se retrouve devant de nouveaux défis reliés à l'éclatement du projet collectif et à la montée de l'individualisme. Pour tenter de circonscrire ce problème complexe à l'intérieur des limites de notre étude, citons Andrée Fortin qui résume ainsi l'évolution de la figure de l'intellectuel:

Or, avec le passage de la modernité à la postmodernité (tendancielle), la société ne se pense plus comme un tout; il y a perte de « l'unité *a priori* » de la société, et prolifération d'identités particularistes. La fonction intellectuelle, au sens de définition d'une situation et d'élaboration de solutions, s'exerce encore, mais dans des forums plus particuliers [...] dont l'étroitesse laisse parfois l'impression d'un silence des intellectuels. Il se produit de multiples prises de paroles dans des créneaux étroits. (Fortin, 2000 : 246)

Cette spécialisation, et cette fragmentation du discours des intellectuels a donc entraîné une crise dans leur identité et leur utilité sociale. En ce sens, le chercheur ayant analysé le plus en profondeur ce bouleversement en lien avec la question de l'intellectuel est sans contredit Marc-Henry Soulet dans son incontournable *Silence des intellectuels*. Soulet envisage en quoi et comment, d'un point de vue sociologique, les intellectuels ont été réduits au silence, à défaut de disparaître. Ce silence, il est directement en lien avec la réorganisation de l'espace public, ce qui fait en sorte que

la délibération publique, la discussion collective, seraient donc aujourd'hui [dans les années 1980] les lieux de l'intellectuel. La fonction intellectuelle consisterait encore en l'élucidation des enjeux éthiques et politiques de l'existence sociale, [mais] elle n'est plus donc à penser dans l'imposition d'un quelconque contenu d'un devoir-être mais dans la *publicisation de l'exigence d'une explication des normes sociales* » (Soulet, 1987 : 206).

C'est à partir de cette constatation que nous pouvons dire que l'intellectuel québécois contemporain n'est plus associé à une idéologie ou un courant de pensée. Il est « l'homme du pourquoi » (Pelletier, 2000 : 374) qui questionne sans prendre parti et n'appartient plus à une profession particulière. En termes d'études plus récentes, citons celle de Kavin Hébert, qui lui aussi insiste sur la « décollectivisation » de son rôle, c'est-à-dire que les intellectuels ne forment plus des groupes

homogènes, des écoles de pensée. Hébert soutient également que « la statut marginal de l'intellectuel confirme son incapacité d'assumer la fonction de représentant culturel que la société attend parfois de lui » (Hébert, 2010 : 76). L'intellectuel est donc de moins en moins incarné par des individus, car leurs rôles et leurs fonctions sont de plus en plus diversifiés, ce qui, au final, les rend difficile à distinguer des autres fonctions (professeurs, savants, journalistes, etc.).

1.1.2 Concepts et thèmes mobilisés par la recherche sur l'intellectuel au Québec

Il est facile de constater la grande richesse des recherches portant sur la question de l'intellectuel, que ce soit en France, au Québec ou ailleurs dans le monde, mais il est pourtant très ardu d'en rendre compte ou d'en dresser un portrait général. Par conséquent, la prochaine section fera état de recherches québécoises que nous avons considérées incontournables pour la compréhension des enjeux contemporains mobilisés par la notion d'intellectuel. Pour assurer une concision à cette partie, deux principaux thèmes récurrents seront abordés : l'espace public, et la relation entre pouvoir et savoir. Le premier thème, bien qu'ayant toujours été très présent dans les études sur l'intellectuel, voit son importance décuplée dans les études récentes, puisque la modification de cet espace entraîne de grandes remises en question et constitue donc un point central des recherches. Par ailleurs, la grande question du pouvoir et du savoir est incontournable et certainement pertinente, puisqu'elle forme le nœud de tous les débats quant à la définition de l'intellectuel.

L'espace public

Depuis que Jünger Habermas, en 1962, a conceptualisé la notion d'espace public, cette dernière s'est retrouvée au cœur des études en communication. Pour les besoins de notre étude, nous proposons de nous en tenir à une définition de l'espace public qui a été formulée par Alain Létourneau, historien québécois s'étant également attardé à cette question cruciale :

L'espace public, c'est un ensemble de personnes privées rassemblées pour discuter des questions d'intérêt commun. [...] l'espace public renvoie à un idéal non restreint de discussion rationnelle des affaires publiques. La discussion est alors vue comme devant être ouverte à tous. Le résultat d'une telle discussion serait l'opinion publique en tant que consensus sur le bien commun. [...] Selon Habermas, le plein potentiel utopique de l'espace public n'a jamais été réalisé en pratique, pas plus que l'exigence d'ouverture universelle. (Létourneau in Brunet, 2001 : 49-50)

Cette définition de Létourneau nous informe de la prédominance de la notion d'espace public pour bien comprendre la place que prend le discours de l'intellectuel dans la *discussion* où chacun des membres de la communauté devrait idéalement être impliqué. Par ailleurs, nombre d'études sociologiques récentes

ont élaboré et approfondi la question de l'espace public en lien avec l'intellectuel au Québec, et malgré la thèse apparemment pessimiste du *silence des intellectuels* qu'a soutenue Marc-Henry Soulet, beaucoup de chercheurs ont tenté de déterminer comment la parole de l'intellectuel devrait être déployée. Soulet, loin d'être défaitiste quant au rôle de l'intellectuel, prétend que le changement de paradigme lié à la postmodernité a certes grandement modifié sa fonction sociale, mais que demeure toujours présent un besoin de liaison symbolique entre les membres d'une communauté. L'intellectuel, malgré son silence, existe toujours, mais doit trouver d'autres moyens d'accomplir ce rôle et travailler à se tailler une nouvelle place. D'autre part, la revue *Liberté* a fait paraître en 2005 un numéro intitulé « L'intellectuel sans domicile fixe » où les auteurs étayaient cette question d'espace de parole et de débat qui se voit de plus en plus restrictif pour les intellectuels. Entre autres, Micheline Cambron traite de la notion de voix pour postuler que « la multiplication du temps et de l'espace médiatique audiovisuel, qui aurait dû conduire à un allongement des temps de parole, à un élargissement des espaces discursifs, a conduit à leur rétrécissement. » (2005 : 63) La voix est cette instance qui est porteuse non d'une vérité, mais d'une expérience humaine, incarnée et unique, ce qui nécessite une écoute et une part de silence pour exister; c'est exactement ce que refuse l'espace médiatique aux intellectuels, trop occupé qu'il est à diffuser images et sons à un rythme effréné. Dans la même foulée, Jean-Philippe Warren élabore l'idée que les intellectuels sont de plus en plus confinés à un « non-lieu »³, c'est-à-dire un endroit où l'on est en perpétuelle transition, sans possibilité d'habitation, d'appropriation. Warren soutient que « si le métier d'intellectuel est devenu si dur à exercer, c'est que les lieux que les intellectuels avaient pour habitude d'habiter et de hanter sont en voie de disparaître, et ce, au moment même où la société n'a jamais été aussi bavarde et prolixe [...] » (2005 : 22) L'espace public étant de plus en plus médiatisé et publicisé, les lieux de réflexion s'amenuisent car trop en décalage avec la rapidité avec laquelle l'information est traitée. S'il peut sembler exagéré de parler de crise du statut d'intellectuel, il est pourtant fondé de dire que la question de la reconfiguration de l'espace public demeure centrale et extrêmement préoccupante pour quiconque réfléchit sur le rôle et la définition de l'intellectuel québécois.

³ Voir à ce sujet Marc Augé. 1992. *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil. En effet, la notion de « non-lieu » a d'abord été développée par Marc Augé qui soutient que « si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. » (p. 100) Les non-lieux sont des endroits où tous transitent, mais que personne n'est en mesure de s'appropriier ou d'habiter réellement (par exemple les gares, les stations de métro, les centres commerciaux, etc.)

La relation entre pouvoir et savoir

La seconde dimension générale du statut de l'intellectuel est celle du pouvoir et du savoir. Depuis le tout début des recherches et des débats entourant cette notion, celle-ci a modulé les réflexions sur le sujet, et ce sur divers registres (engagement, idéologie, fonction de représentation, diffusion des idées, institution, etc.). Nous avons donc choisi ici de classer sous la même thématique les concepts de pouvoir et de savoir, car nous croyons que lorsqu'il est question de l'intellectuel, ceux-ci sont à la fois complémentaires et interdépendants. Nous avons pu en cela nous inspirer des réflexions de Michel Foucault desquelles nous pouvons déduire que « le savoir n'est plus indemne du pouvoir. Toujours tramé, toujours intriqué au pouvoir, le savoir se double irrémédiablement d'une ombre : il est devenu ce binôme pouvoir-savoir [...] » (Leclercq, 2004 : 174), suite à la période classique qui a vu le « discours de rationalité » s'instituer comme une « mise en ordre générale du monde » (Revel, 2009 : 90-91). Afin de pouvoir avancer efficacement dans la formulation de notre problématique, nous nous doterons de définitions de travail pour ces deux notions fort complexes que nous tenterons de circonscrire de façon à éclairer notre angle d'approche. Pour ce faire, nous mobiliserons la définition de Michèle Lamont, qui s'est penchée sur le lien entre le pouvoir et les intellectuels. Cette dernière soutient que le pouvoir peut être défini « comme la capacité d'imposer la réalisation d'intérêts particuliers dans une conjoncture donnée » (1982 : 19). S'appuyant sur les définitions que Hobbes et Weber en ont formulé, Lamont soutient que « pour évaluer le pouvoir détenu par des agents, il suffit de comparer les moyens d'imposition dont ils disposent dans une conjoncture donnée » (*Idem* : 23). Mais si d'une part l'intellectuel peut être intriqué dans des relations de pouvoir qui tentent de lui imposer une certaine vision du monde, il faut à l'inverse formuler le fait que le pouvoir de l'intellectuel repose sur un savoir qui lui permet d'affronter ces mécanismes. En cela, nous pourrions reprendre ici la définition de la notion de savoir que Judith Revel, à la suite de Foucault, distingue de celle de connaissance : « alors que la connaissance correspond à la constitution de discours sur des classes d'objets jugés connaissables, [...] le savoir désigne au contraire le processus par lequel le sujet de connaissance, au lieu d'être fixe, subit une modification lors du travail qu'il effectue afin de connaître. » (Revel, 2009 : 90). En d'autres termes, le savoir « implique à la fois un rapport aux objets de connaissance (mouvement d'objectivation) et au soi connaissant (processus de subjectivation) » (*Ibid.*) Cette réflexion sur le savoir est d'autant plus intéressante lorsque nous remarquerons que ces deux mouvements (objectivation et subjectivation) s'instaureront dans le discours de certains intellectuels qui basent leur légitimité et leur autorité discursive sur cette aptitude à savoir.

En résumé, nous pouvons identifier deux pôles qui occupent l'intellectuel : la logique du pouvoir, c'est-à-dire celle de L'État, des institutions, mais aussi celle que possède l'intellectuel lui-même, que ce soit en tant que groupe ou en tant qu'individu, et la logique de la science des idées et du savoir. Pour Lamont, l'intellectuel est d'abord et avant tout un « producteur, diffuseur, propagateur, manipulateur d'idées ou du discours dans des conditions et un contexte socio-politique particulier » (1982 : 124). Reconnu comme possédant un certain savoir, l'intellectuel intervient grâce à son discours et se positionne ainsi dans la sphère du pouvoir, que ce soit en s'opposant à une certaine institution ou en y contribuant, mais il demeure certain qu'il procède à une recherche de légitimité, et que son pouvoir correspond à un pouvoir de parole.

Ceci nous amène à ce que Marc-Henry Soulet a nommé « l'*Aufklärer* québécois », et qui vient étayer le lien entre pouvoir et savoir, plus particulièrement dans un contexte québécois. Comme les intellectuels de la modernité (Révolution Tranquille) ont eu recours à la raison, à un savoir que l'on croyait immuable pour asseoir le développement collectif du Québec, ceux-ci ont accédé à un certain statut et se sont vu accorder une place importante dans la construction d'un nouveau modèle étatique. En quelque sorte, cette époque a été témoin d'une « transformation des modèles d'autorité et donc l'émergence d'un nouveau pouvoir fondé sur la rationalité et la compétence » (Soulet, 1987 : 43). En d'autres termes, il y a eu une réconciliation entre l'intellectuel-guide (l'universel de Foucault) et l'intellectuel-expert (le spécifique). Comme nous l'avons déjà évoqué, cet âge d'or de l'intellectuel québécois ne pouvait durer éternellement, et après avoir contribué à la constitution d'un certain système, l'intellectuel s'en voit exclu quelques décennies plus tard et vit une véritable crise : « Des certitudes, il est passé aux incertitudes. Après avoir affirmé de manière positive l'identité de la collectivité et le chemin de son devenir, il doute. » (*Idem* : 179) L'intellectuel a donc pour rôle de constamment questionner sans pourtant apporter de réponses, ce qui, progressivement, a amené à son silence, ou plutôt à sa réclusion dans des lieux de savoir restreints (l'université, principalement). Dépourvu de pouvoir politique, l'intellectuel contemporain cultive son savoir en silence, « *fondé de parole mutique* » (*Ibid.*) et dépossédé de la fonction sociale qu'il occupait si peu de temps auparavant.

1.1.3 L'intellectuel et le domaine des communications : cadre conceptuel

Pour faire un pas de plus vers la problématique particulière qui sera exploitée dans la présente recherche, il nous faut élaborer plus précisément quels liens théoriques sont à faire entre l'intellectuel et la communication. Il s'agit de quatre grands axes qui encadrent notre problème de recherche et qui induisent la façon dont l'objet sera étudié. Les éléments que nous avons rapportés jusqu'ici constituent une mise en contexte générale de l'évolution des recherches scientifiques sur l'intellectuel, et il nous faut à présent démontrer comment nous construisons notre propre cadre conceptuel. Comme la spécificité de notre recherche est de penser l'intellectuel à l'aide d'outils théoriques propres à la communication, seront élaborées ici les liens que nous entrevoyons entre l'intellectuel et les notions de discours, de texte, de construction de soi, d'intersubjectivité, et d'acte d'écriture.

L'intellectuel et les notions de discours et de texte

Le concept de discours a pris son importance suite à la distinction fondamentale qu'a faite Saussure entre *langue* (système de signes) et *parole* (ensemble des réalisations de ce système). Il s'est vu attribuer de nombreuses définitions au cours de l'évolution des sciences du langage, mais il peut se référer, de manière générale, aux « réalisations de la langue dans des situations déterminées » ou encore à « la langue en actes » (Aron *et al.*, 2002 : 152). Dans le contexte des théories de la communication, les discours sont envisagés comme « des actes avec toutes leurs implications relationnelles » (Meunier et Peraya, 2010 : 79), c'est-à-dire comme des systèmes de communication ouverts sur le monde et étant le résultat d'interactions, de constructions subjectives et sociales. Dans cette optique, la parole de l'intellectuel se trouve être un *discours* d'autant plus intéressant qu'il est le produit de relations sociales : le statut d'intellectuel n'est pas accordé seulement par autoproclamation, mais bien par un certain consensus dont les modalités ne sont pas entièrement stables ou prédéterminées. Partout dans la littérature scientifique à ce sujet, l'idée principale qui revient dans les tentatives de définition de l'intellectuel est celle de la prise en charge de certaines idées, de certains savoirs qui font de la notion de discours un élément central de la construction de l'intellectuel. Les *actes* que celui-ci commet lorsqu'il produit un discours sont très variables, mais au final, il demeure certain que la somme des discours est constitutive du rôle social de l'intellectuel, et que son existence est conditionnelle à de telles productions. Ainsi, il nous est possible d'affirmer que les intellectuels sont des êtres essentiellement discursifs, en cela qu'ils ont pour rôle d'intervenir « par leur parole dans les divers conflits qui

traversent leur société » tout en demeurant « convaincus que le discours est déterminant » dans l'accomplissement de cette fonction (Cambron, 2005 : 59).

Par ailleurs, il est important d'apporter une précision méthodologique concernant l'emploi des termes de *discours* et de *texte*. Chez Shaeffer et Ducrot, ces termes peuvent être considérés comme des synonymes lorsqu'il est question de communication écrite, à cela près que le discours peut contenir plusieurs textes. Cette précision est importante dans la mesure où, dans notre corpus, « il y a une interaction de deux ou plusieurs discours centrés sur leur thème global respectif [l'intellectuel] et, en général, [ceux-ci sont] composés chacun de plusieurs textes, puisque chaque réplique de l'échange constitue une unité communicationnelle, donc un texte [...] » (1995 : 594) Notre matériel de recherche est donc composé de certains discours portant sur la notion d'intellectuel qui eux-mêmes se déclinent en plusieurs textes assumés par des individus se réclamant du statut d'intellectuel. Nous emploierons le terme de *discours* pour désigner l'ensemble des prises de paroles sur la notion d'intellectuel, et le terme *texte* pour désigner les objets discursifs qui constituent notre corpus d'étude. En cela, nous rejoignons la pensée de Dominique Maingueneau selon qui « le texte est en effet la trace d'un discours où la parole est mise en scène » (2004 : 191).

L'intellectuel et la construction de soi

L'intellectuel peut être vu comme un concept général et abstrait, mais c'est dans sa concrétisation et sa matérialisation par le biais d'un individu qu'il devient *figure*, donc objet observable. Par conséquent, il s'agit de l'un des points centraux de notre recherche que de concevoir l'intellectuel par le biais d'une volonté d'autoconstruction. Nous avons vu précédemment le lien étroit à faire entre intellectuel et *discours*, mais à cet aspect se superpose un élément-clé inhérent à celui-ci : la construction de soi à travers l'effectuation d'une parole singulière. Pour exprimer cette idée en termes conceptuels clairs, il nous faut recourir à la notion d'*éthos*. Si l'on s'en tient à l'origine aristotélicienne du terme, celui-ci peut se définir comme « un ensemble de principes et de valeurs qui modèlent des comportements. L'éthos est alors l'ensemble des manières d'être et de faire, des dispositions à dimension éthique » (Aron *et al.*, 2002 : 209) se rapportant à un énonciateur. Ce concept est utile dans la mesure où il nous informe qu'à l'intérieur du discours, il existe un moyen de théoriser les techniques dont un énonciateur se sert pour « marque[r] son rapport à un savoir » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 239), ce qui, de toute évidence, constitue un aspect important de l'étude de l'intellectuel si l'on

tient pour valables les éléments préalablement développés. En d'autres termes, l'éthos nous sert de point de départ pour observer la manière dont un énonciateur se construit en tant qu'intellectuel, comment il se situe par rapport aux autres discours et, au final, par quelles modalités énonciatives il se crée « une voix, un corps » (*Idem* : 239).

Il apparaît clair, dans la littérature scientifique concernant la notion d'intellectuel, qu'il y a une certaine intentionnalité détectable dans les textes où l'auteur (plutôt l'énonciateur) débat du statut ou du rôle de l'intellectuel. Celle-ci se manifeste sous différentes modalités de ton, de vocabulaire, etc., mais il demeure indéniable que le discours sur et par l'intellectuel est indissociable d'une volonté d'autodéfinition ou « d'autoréflexivité » puisque ce dernier « doit s'inclure dans la vision du monde que s'est donnée la communauté et dans le sens qu'elle s'attribue » (Soulet, 1987 : 37). Ainsi, l'éthos devient un concept fondamental de notre problématique, puisque l'intellectuel, en produisant une parole émanant « de l'intérieur », construit sa propre fonction aux yeux de la société. Pour Soulet, il s'agit d'une « altérité constitutive entre soi et soi » (*Idem* : 38), c'est-à-dire entre l'affirmation de soi en tant qu'intellectuel et une critique ou une réflexion sur ce même statut. En effet, dans les textes qui constituent notre corpus d'étude, cette dimension est toujours observable puisque les auteurs d'une part revendiquent pour eux-mêmes le statut d'intellectuel tout en construisant par le biais du discours une certaine critique de cette condition apparemment difficile à supporter. Pour Christophe Charle, il ne fait aucun doute que « toute tentative de définition des intellectuels est d'abord une tentative d'autodéfinition » (Charle, 1996 : 18). L'intellectuel, en tant que communicateur, se doit de s'autoconstruire s'il désire exister aux yeux des autres intellectuels et de la société en général.

L'intellectuel et la notion d'intersubjectivité

Découlant de la construction de soi, l'intersubjectivité se pose comme un jalon supplémentaire à la problématique de l'intellectuel telle que conçue dans la présente recherche. En effet, il est insuffisant d'opérer un travail d'autodéfinition pour accéder au statut d'intellectuel, puisque ce dernier est le résultat de différentes interactions sociales qui forment un processus de reconnaissance des figures de l'intellectuel. Chez Émile Benveniste, la dimension intersubjective est constitutive du langage, et l'on peut reconnaître l'importance d'un tel concept dans l'affirmation que « la conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste » (1966 : 261). Pour ce dernier, la subjectivité est donc indissociable d'une certaine intersubjectivité. Bien que Benveniste énonce ces positions de façon

générale en ce qui a trait au langage, son propos est pertinent par rapport à notre objet, puisque l'intellectuel est plus souvent qu'autrement associé à une idée soit de *liaison symbolique* (Soulet, 1987), de *médiation* (Létourneau, 2001), de *représentation culturelle* (Hébert, 2010) ou encore d'*agent moral* (Chomsky, 1998). Ces exemples empruntés à divers auteurs nous montrent que l'intellectuel est d'abord et avant tout un individu qui se construit en lien avec l'autre, et ce peu importe de quoi cette altérité est faite. Sa réflexion, son discours se développent bien entendu en fonction de ses convictions et idées propres, mais surtout par opposition ou par contraste à des discours dominants (ce que Foucault (2001a) aurait pu nommer les *formes de pouvoir*).

Ainsi, il est possible de pousser cette idée plus avant et d'affirmer que l'intellectuel, dans une société, occupe une position *interdiscursive*, puisqu'il construit son statut par le biais du dialogue, de la liaison entre diverses instances et types de discours. L'intellectuel ne possède pas de domaine de savoir précis ou particulier, puisque le propre de sa parole est « d'être en relation multiforme avec d'autres discours » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 324), et donc de se constituer à travers ces multiples formes de communication.

L'intellectuel et l'acte d'écriture

Dans l'intention de développer davantage comment peut se concevoir les liens entre intellectuel et communication, il faut à présent nous concentrer sur la forme de discours que nous avons choisie comme point de départ : l'écriture. En effet, nous verrons plus loin comment s'est constitué le corpus à l'étude, mais il nous faut d'abord expliciter en quoi cette forme de parole nous semble judicieuse pour étudier la construction de figures de l'intellectuel.

Nous venons de voir qu'une dimension essentielle à celle-ci est l'élaboration d'un éthos, c'est-à-dire la capacité de « se mettre en scène efficacement de manière à légitimer [son] influence aux yeux des élites politiques et des masses populaires » (Hébert, 2010 : 71). Selon le sociologue Kavin Hébert, c'est par le biais de la « maîtrise de techniques littéraires et d'un savoir académique » (2010 : 71) que l'intellectuel de tous les temps a pu se tailler une place dans l'espace public et asseoir son autorité. Bien qu'aujourd'hui certains chercheurs parlent d'un recul de l'écrit au profit de l'image, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un médium privilégié en ce qui a trait à l'élaboration de la réflexion. En ce sens, la dimension de l'écrit possède une qualité essentielle, puisque comme l'énonce Roman Jakobson, « alors

que l'auditeur [ou le spectateur] fait la synthèse d'une séquence après que ses éléments se soient évanouis, pour le lecteur, les mots restent (*verba manent*), et il peut revenir de ce qui suit à ce qui précède » (1973 : 102). En d'autres termes, la parole écrite se trouve à être une caisse de résonance d'autant plus précieuse dans une société où le flot verbal est si dense et si bruyant que notre capacité de réception et d'analyse s'en voit réduite.

Sur un tout autre registre, il faut s'attarder à la dimension temporelle dictée par le discours écrit. Béatrice Fraenkel s'étant particulièrement penchée sur la dimension performative des *actes écrits*, il nous faut utiliser certains de ses éléments de réflexion concernant le temps de l'écriture par opposition au temps de l'oral. En effet, si le propre des discours produits par l'intellectuel est de proposer une réflexion sur un problème qui concerne l'ensemble de la société tout en mettant de l'avant une pensée autoréflexive, il faut reconnaître que la dimension communicationnelle inhérente à cet aspect est la capacité du discours à trouver un écho, et éventuellement une réponse. En ce sens, Fraenkel fait remarquer que « le présent de l'écrit articule ici la reprise d'un passé contraignant et la visée d'un futur à garantir. » (2006 : 10) Ainsi, il nous est permis de croire que dans l'étude de la construction de figures de l'intellectuel, il faut prendre les discours écrits en eux-mêmes, mais aussi en considérant que « le temps de l'écrit est un temps "socialisé" à l'excès, continu, solidaire de part en part d'autres écrits et d'autres actes » (*Ibid.*). La première chose que l'écrit appelle est un travail de lecture, donc d'interaction à caractère réceptif et réflexif. L'écrit sous-entend cette présence autre, à la fois virtuelle au moment de l'écriture, mais ultérieurement effective. L'intellectuel a conscience de cet aspect lorsqu'il écrit, et cette distance/présence module son discours et ses modes d'intervention.

Pour faire suite à cette idée, il nous faut convoquer ici une autre notion développée par nombre d'auteurs, dont Béatrice Fraenkel, qui est celle de signature. En effet, si le discours de l'intellectuel, pour être constitutif, doit posséder un pouvoir de renvoi et de référence à l'individu qui le produit, il doit, en ce qui a trait à l'écrit, être signé. Fraenkel, reprenant les propos de J.L. Austin, soutient que « signer son nom est un acte d'écriture assimilé ici à l'acte de prononcer Ego, il permet au scripteur d'entrer en scène ». (2006 : 4) Signer est donc l'équivalent de prononcer « je », et rattache la parole à celui qui parle. Il s'agit évidemment d'un aspect primordial en ce qui a trait à l'intellectuel, puisque ce dernier, pour exister aux yeux des autres, doit être clairement associé aux textes qu'il produit puisqu'il se définit par et en ceux-ci. En d'autres termes, signer un texte est une façon d'en

faire un *acte de langage* qui à la fois « désigne un individu », confère à l'énoncé une *force illocutoire*, alors que la signature devient « un déictique puisqu'elle fournit au scripteur un ancrage situationnel » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 530). La signature est une marque de propriété des idées, et cet acte est essentiel dans la construction de l'intellectuel, puisque le nom propre constitue la source même de toute figure. À l'écrit, puisque la personne physique n'est pas présente pour le récepteur, la signature constitue ainsi un signe de « validation » qui soutient « l'authenticité nécessaire à la performativité » du texte (Fraenkel, 2006 : 9).

Bien entendu, prendre le parti de l'écriture pour observer la construction de l'intellectuel relève d'un choix méthodologique afin d'en arriver à restreindre l'étendue du discours sur cette notion. Nous avons justifié ce dernier en exposant comment l'écriture donne aux paroles une plus grande *résonance* de par son caractère permanent, comment elle propose une certaine temporalité propice à la réflexion, et comment la notion de signature semble être inhérente à la construction de figures de l'intellectuel. À ce sujet, Foucault soutient qu'avec la politisation des savoirs spécifiques, « l'écriture, comme marque sacralisante de l'intellectuel, disparaît » (Foucault, 2001c : 110). Pourtant, bien que le caractère *sacré* de l'écrit ait effectivement reculé, voire disparu, il n'en reste pas moins que l'utilisation du médium écrit par les individus qui se réclament du statut d'intellectuel demeure privilégié. Ce qui a changé, ce sont les supports de l'écriture, les intellectuels s'étant approprié les journaux, les revues, les blogs, etc., pour s'adapter aux changements et aux mutations qu'a connu l'espace public.

Intérêt communicationnel de l'objet

Ce qui frappe lors d'une incursion dans les écrits sur la notion d'intellectuel, est l'abondance de recherches ou d'essais en sociologie, en histoire, en philosophie et même en études littéraires sur le sujet. Pourtant, rien ni personne ne semble faire autorité sur les critères qui définissent l'intellectuel, que ce soit dans ses fonctions, dans son rôle et dans son identité même. Il s'agit d'un concept qui est fondamentalement à cheval entre ces entités que nous appelons domaines, ou disciplines. Bourdieu, qui a très largement contribué à la réflexion sur l'intellectuel grâce à sa théorie des champs, soutient que c'est Jean-Paul Sartre qui construit ce qui aujourd'hui se présente à nous comme le *champ intellectuel* en « unifi[ant] des espaces qui étaient jusque là séparés, le champ philosophique, et le champ littéraire » (Bourdieu, 1999 : 20). Cette figure de « l'intellectuel total » a pour mission de sortir de son champ pour aller dans la sphère politique et ainsi exercer une « action symbolique » (*Idem* : 20) appuyée par

l'autorité qu'il a acquise dans son champ d'expertise. Ainsi, l'intellectuel est un objet qui oblige une prise de vue d'ensemble, un regard à la fois global et précis quant à la méthode pour arriver à sortir des paradigmes déjà explorés. C'est pourquoi les théories de la communication semblent toutes indiquées pour y parvenir, car elles peuvent se baser sur l'étude du processus linguistique tout en autorisant un regard ouvert sur certaines dimensions sociologiques, puisque nous serons amenés à considérer « la communication comme action [...] et les discours comme des actes sociaux constitutifs de rapports sociaux » (Meunier et Paraya, 2010 : 145).

Bien que cet aspect puisse sembler aller de soi, France Aubin, docteure en communication qui a travaillé sur la question de l'intellectuel, a affirmé en 2006 qu'aucune étude sur l'intellectuel n'a émergé du domaine des communications au Québec. Selon cette dernière, cette notion n'a pas été abordée « d'une manière qui ne soit réductible ni aux approches développées en histoire ni à celles qui ont été développées en sociologie ni même à celles du Groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels (GRHI) » (Aubin, 2006 : 26). Comme la sienne existe à présent, il s'agit d'un important travail de débroussaillage qui confirme en quelque sorte la pertinence de poser la question de la construction de l'intellectuel québécois en termes communicationnels. Ce qui fera la particularité de notre approche, est d'envisager l'intellectuel par le biais de l'analyse de ses productions discursives, dans l'intention d'en arriver à identifier selon quels processus il se construit et est construit. Tant de définitions contradictoires de l'intellectuel existent qu'il paraît vain de simplement proposer une nouvelle version de celles-ci. Ce qui par contre semble novateur, c'est d'étudier non seulement les textes produits par les intellectuels, mais aussi comment ces textes interagissent et coconstruisent cette notion.

1.2 Problématique

1.2.1 L'angle pragmatique et l'intellectuel comme objet

Perspective sémiologique générale

La lecture de la dernière section aura sans doute permis de comprendre que l'approche privilégiée ici sera la pragmatique. De par les définitions qui ont été faites du *discours*, de l'*éthos* et de l'*intersubjectivité*, par exemple, l'intellectuel est clairement considéré comme un objet construit symboliquement qui, d'un point de vue sémiologique, participe à « la construction de nos

représentations du monde » (Meunier et Peraya, 2010 : 145). Par le simple fait d'exister, l'intellectuel éclaire les rapports que la société entretient avec les formes de savoir et de pouvoir, avec son identité, sa culture, etc. C'est donc de façon très générale que nous pouvons aborder la sémiologie, entendue comme « une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » (Ducrot et Shaeffer, 1995 : 216). Dans notre approche, la pragmatique est conçue, à la suite de Charles Morris, comme une sous-discipline appartenant à la sémiologie, puisqu'elle « traite des relations entre les signes et leurs utilisateurs » (Morris, cité dans Reboul et Moeschler, 1998 : 26).

Lorsque le terme de pragmatique est convoqué comme angle théorique, il faut préciser quelle définition lui est associée, car au cours de l'évolution des sciences du langage, celui-ci a été mobilisé à diverses fins. Par exemple, Ducrot et Shaeffer proposent deux versions du concept, soit une approche qui « étudie tout ce qui, dans le sens d'un énoncé, tient à la situation dans laquelle l'énoncé est employé, et non à la seule structure linguistique de la phrase utilisée » (Ducrot et Shaeffer, 1996 : 131), ou encore plus précisément une approche qui « concerne non pas l'effet de la situation sur la parole, mais celui de la parole sur la situation » et grâce à laquelle on conçoit que « la plupart de nos énoncés, en même temps qu'ils donnent des renseignements sur le monde, instaurent, ou prétendent instaurer, entre les participants au discours, un type particulier de rapports, différents selon l'acte de langage accompli » (*Idem* : 133). C'est de façon plus succincte que Charaudeau et Maingueneau définissent le composant pragmatique du langage par opposition à la syntaxe et à la sémantique et comme s'intéressant « aux relations des signes avec leurs utilisateurs, à leur emploi et à leurs effets » (2002 : 454). Ce qui importe ici est l'idée que la pragmatique ne se réduit pas à une simple étude des signes, elle sous-entend plutôt une analyse de l'utilisation des signes dans un contexte (au sens large du terme). Elle implique aussi de considérer les processus de signification comme totalement ouverts sur le monde et sur les individus qui les emploient.

Mise en œuvre de l'approche pragmatique en lien avec l'intellectuel

Suite à ces considérations générales, il faut préciser en quoi la pragmatique peut être un outil pertinent à l'analyse de la construction de la figure de l'intellectuel. Pour ce faire, nous nous baserons sur l'approche de Dominique Maingueneau, selon qui les notions de *discours* et *pragmatique* « sont des notions solidaires : l'une du côté de l'objet, l'autre du côté de ses modes d'appréhension » (2004 : 31). Pour arriver à mieux cerner les « idées-forces » qui font de la pragmatique une approche privilégiée des

discours écrits, Maingueneau a établi des critères que nous reprendrons en partie pour cibler quels aspects des discours intellectuels feront partie de l'étude. Ces critères énoncés dans *Le discours littéraire; Paratopie et scène d'énonciation* prennent la forme de constats, que nous reprendrons à notre compte pour justifier la pertinence de l'approche pragmatique en lien avec notre objet de recherche.

Le premier d'entre eux est que « le discours est une forme d'action » (Maingueneau, 2004 : 31). Soutenue par les théories de J. L. Austin et J. R. Searle, cette idée sous-entend que « toute énonciation est un acte illocutoire », donc une action entièrement composée de processus langagiers ayant un contenu propositionnel qui « vis[e] à modifier une situation » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 188). Dans le cas de notre étude, nous pouvons dire qu'écrire un texte est en quelque sorte un acte qui contribue à construire l'auteur en tant qu'intellectuel. Non seulement donne-t-il son opinion sur le monde, mais le monde lui renvoie une image de lui-même qui est constitutive de son statut d'intellectuel. Le fait que l'intellectuel *parle*, c'est-à-dire qu'il ait une parole, est en effet le cœur de notre objet d'étude, en ce sens que nous nous posons la question du comment il parle et avec quels effets. Le second constat de Maingueneau est que le discours est *interactif*, car « toute énonciation, même produite sans la présence d'un destinataire, est en fait prise dans une *interactivité* constitutive, elle est un échange, explicite ou implicite, avec d'autres locuteurs, virtuels ou réels » (Maingueneau, 2004 : 32). Ceci se reflètera principalement dans le choix de notre corpus. En effet, les textes à l'étude entretiennent tous un rapport interactif les uns avec les autres, car il sont soit regroupés par paires qui prennent la forme d'un dialogue, soit construits comme une réponse à un autre discours. Ainsi, nous souhaitons mettre en lumière le caractère processuel de la construction de l'intellectuel en montrant que c'est par le biais de l'échange, du débat, voire de la confrontation, que l'on arrive à une telle production.

Le troisième constat est celui que le discours est *orienté*, c'est-à-dire qu'il est « conçu en fonction d'une visée du locuteur, mais aussi parce qu'il le développe dans le temps » (Maingueneau, 2004 : 33). Cet aspect pose la question de la finalité sous-tendue par le discours, ce qui, dans le cas de notre étude, revient à poser la question de l'intention de l'auteur. Bien que nous ne cherchions pas à faire des procès d'intention, il nous sera possible d'étudier, à l'intérieur même des limites du texte, si le discours suit une linéarité, ou si au contraire il opère des digressions par rapport à la finalité qu'il semblait vouloir atteindre. Ce troisième constat est intimement relié au quatrième, qui est le fait que le

texte soit *contextualisé*, ce qui est une caractéristique intrinsèque à tout discours. Pourtant, il est important de souligner que dans une étude sur l'intellectuel, il est permis de croire que les conditions d'émergence d'un texte sont essentielles à la compréhension du discours. Ce que Maingueneau a appelé la *scène d'énonciation* a une influence certaine sur la portée du message. Mais il faut souligner aussi que si le message peut être influencé par le contexte, l'inverse est aussi vrai. Ainsi, nous pourrions avancer qu'en prononçant un discours sur la notion d'intellectuel, le texte peut influencer la façon dont les prochains discours sur la question seront construits. Notre cinquième aspect pragmatique est celui de la *prise en charge* du texte, ce qui met de l'avant l'importance de la subjectivité qui est mobilisée par l'instance énonciatrice dans le discours. Un texte peut être plus ou moins fortement *pris en charge*, c'est-à-dire revendiqué par le locuteur. En tant que l'un des principaux axes de l'analyse du discours, cette dimension appelle la question fondamentale des formes d'énonciation. En ce qui a trait à l'intellectuel, il nous paraît essentiel de nous attarder à la façon dont les auteurs, dans les textes, font intervenir leur subjectivité. Il s'agit de voir quelles sont les marques de cette subjectivité et comment elles influencent le processus de (co)construction de l'intellectuel. C'est dans cette optique que nous avons sélectionné des textes très fortement pris en charge, c'est-à-dire où la subjectivité du propos est mise à l'avant-plan par les auteurs.

Nous en sommes désormais au sixième constat, qui se pose comme le fait que le discours « est régi par des normes » (Maingueneau, 2004 : 33) Bien que cela ne constitue pas l'un des aspects que nous privilégierons dans la recherche, il est important de noter qu'il s'agit d'une composante pragmatique importante. Ces normes peuvent être sociales, ou encore associées aux genres dits littéraires (essai, article, etc.) et influencent très certainement tout discours. Par contre, pour les étudier, il nous faudrait sortir des limites textuelles, ce qui élargirait démesurément notre recherche. Bien entendu, il en sera très certainement question quand les textes afficheront une forme particulière, et que cette dernière puisse nous informer sur notre problématique. Finalement, le dernier constat de Maingueneau est que le discours est « pris dans un interdiscours », et qu'il laisse transparaître la présence ou l'influence d'autres discours. Le texte, donc, « ne prend sens qu'à l'intérieur d'un univers d'autres discours à travers lequel il doit se frayer un chemin » (*Idem* : 33). Un outil conceptuel important pour étudier cet aspect est l'*intertextualité* de Gérard Genette, puisque ce dernier vise à mettre en lumière ces différentes relations que les textes peuvent entretenir les uns avec les autres. Dans notre cas particulier, cela nous permettra

par exemple d'étudier comment les auteurs en convoquent d'autres pour assoir leur argumentation, ou encore pour donner des contre-exemples.

1.2.2 Proposition de recherche

Questions principale et secondaires

Au fil des nombreuses considérations qui ont précédé, notre principale question de recherche s'est dessinée et a pris forme. Elle pourrait se formuler ainsi : *comment se construit la ou les figure(s) de l'intellectuel québécois contemporain dans les textes du corpus?* Pourtant, cette simple question appelle de nombreuses clarifications et précisions. Tout d'abord, bien que ceci sera explicité plus en détails dans le second chapitre, mentionnons au passage que cette question s'adressera à un corpus de textes choisis pour leur contemporanéité, c'est-à-dire publiés entre 2005 et 2010, pour la variabilité de leur plateforme de diffusion (médium), pour leur pertinence quant au sujet traité et pour la diversité du profil de leur auteur (profession, âge, allégeances, etc.). Comme nous avons fait état de nombreuses réflexions concernant le terme d'intellectuel dans le but de cerner les différents discours qui enrichissent cette notion, il nous faut ici nous attarder plus en détails aux deux autres termes centraux de cette question : celui de *figure* et celui de *construction*.

Il est fascinant de remarquer à quel point, dans les écrits tant français que québécois portant sur l'intellectuel, le terme de *figure* est employé à différentes fins, et sans se mériter une justification. Il est même possible de croire que l'emploi de ce terme relève davantage de l'automatisme que d'une décision consciente. Pour ne pas tomber dans ce piège, nous proposons quelques remarques qui peuvent venir appuyer l'utilisation de ce terme qui est une notion centrale. Il est bien entendu qu'il n'est pas question ici de *figures du discours* telles qu'entendues dans la tradition rhétorique de l'étude des textes. La figure à laquelle nous avons affaire ici est beaucoup plus large, et se réfère principalement aux différentes formes qu'a pu prendre l'intellectuel au fil du temps. Provenant du latin *figura*, ce mot est essentiellement polysémique, et « a le sens général de *forme* » ou de « représentation de formes » (Rey, 2006 : 849). L'utilisation du terme de *figure*, et surtout de *figures* au pluriel, souligne la variabilité du concept d'intellectuel, et nous rappelle qu'il n'est pas absolu, mais bien à forme malléable. En ce sens, François Cooren, en discutant de la notion d'agentivité, soutient que « si les textes écrivent l'organisation, ils l'écrivent donc à travers toutes les figures qu'ils font et qui les font exister, parler et

agir, ces figures qui constituent, par leur agencement discursif, le tissu organisationnel et social dans lequel nous évoluons » (2010 : 2). Il existe donc *des* figures de l'intellectuel, et il nous semble possible qu'elles puissent cohabiter à une même époque et dans une même culture, bien qu'il y ait entre elles certaines relations et interactions qui, au final, et grâce aux représentations sociales que l'on se fait de l'intellectuel, produisent une hiérarchie. L'intellectuel devient généralement une *figure* lorsqu'il s'incarne en un individu qui en quelque sorte représente un type d'intellectuel. Au Québec, nous pouvons penser à Jocelyn Létourneau et à *l'intellectuel passeur*, ou encore à Jacques Pelletier et à *l'intellectuel critique*. Dans d'autres sphères culturelles, nous pourrions mentionner Jean-Paul Sartre et *l'intellectuel-total*, ou encore *l'intellectuel organique* d'Antonio Gramsci. En nous appuyant sur les dires de Cooren, nous pouvons avancer que les figures sont construites par le biais du discours et que celles-ci sont produites par l'interaction des différents interlocuteurs discutant d'un même sujet.

Le second élément-clé est celui de la *construction*, qui est indissociable de celui de *processus*. Nous avons postulé que la figure de l'intellectuel se construit par le biais du discours, et que ce discours est lui-même coconstruit par différentes instances énonciatrices. Cela revient à dire que la *construction de figure(s) de l'intellectuel* est observable dans des textes (manifestations concrètes du discours) et dans les processus d'énonciation qui y sont sous-jacents. Pour ce faire, nous avons identifié trois questions secondaires qui viennent détailler notre problématique générale :

1. Dans les textes du corpus, quelle(s) fonction(s) sociale(s) et/ou rôle(s) symbolique(s) sont associés à l'intellectuel?
2. Par quels processus linguistiques l'auteur de chacun des textes du corpus se positionne-t-il par rapport à sa propre définition de l'intellectuel, et comment se positionne-t-il par rapport aux autres définitions qui en sont faites?
3. Dans les textes du corpus, comment se manifeste la dimension intersubjective et interactionnelle de la construction d'une figure de l'intellectuel?

Le propre de ces trois questions est d'illustrer quels sont les aspects de la construction d'une figure de l'intellectuel que nous souhaitons aborder. Selon Jacques Chevrier, « un problème de recherche se conçoit comme un écart conscient que l'on veut combler entre ce que nous savons, jugé insatisfaisant, et ce que nous devrions savoir, jugé désirable » (2003 : 54). Ce qu'il est aisé de constater, tant au niveau d'un corpus français que québécois sur la question de l'intellectuel, est que la variabilité des définitions et des fonctions attribuées à l'intellectuel est impressionnante et ne permet pas d'accorder

hors de tout doute ce titre à des individus ou à un groupe d'individus. Il est donc évident que la volonté de circonscrire l'intellectuel dans un cadre précis (rôles, fonctions, définitions) pose problème, car ce cadre ne peut être stable. Au contraire, il évolue suivant les différentes instances énonciatives qui sont « structurantes et structurées » (Meunier et Peraya, 2010 : 146). Il faut donc apprivoiser cette variabilité et en faire un point tournant de notre problématique, à savoir comment et par quels processus linguistiques chaque auteur propose une version subjective de la fonction de l'intellectuel. En termes clairs, disons que nous pourrions utiliser à nos fins la réflexion de Meunier et Peraya selon laquelle

à travers leur activité langagière — leur agir communicationnel, selon l'expression d'Habermas — les hommes construisent un monde social différencié, comportant des places, des rôles, des statuts, etc., auxquelles se trouvent attachées des capacités d'action et d'interaction, et celles-ci, en retour, structurent l'activité langagière. (*Ibid.*)

Par conséquent, la figure de l'intellectuel est une façon de structurer ce monde social et c'est par le biais du langage qu'apparaît « une réserve de moyens discursifs correspondant à des positions ou rôles [...] et chaque interaction comme un positionnement mutuel » (*Ibid.*).

Objectifs de la recherche

À présent que nous avons posé les bases de notre recherche, il faut voir quels sont les objectifs pouvant être envisagés. Le premier d'entre eux sera de *rendre compte de certaines pratiques discursives menant à la construction de figures québécoises et contemporaines de l'intellectuel*. Ici, le terme de pratiques discursives revêt une grande importance, puisqu'à lui seul il résume notre intention de recherche, mais également parce que le fait de l'employer constitue une prise de position théorique : « on souligne obligatoirement qu'on considère le discours comme une forme d'action sur le monde en prise essentielle sur des rapports de force sociaux » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 457-458). Nos trois questions secondaires pourraient être réunies sous l'égide du terme de pratiques discursives, qui sous-entend une approche pragmatique tout en identifiant clairement ce que nous tenterons de faire ressortir des textes à l'étude. En ce sens, pour Michel Foucault, la pratique discursive est « un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini, à une époque donnée [...] les conditions d'exercice de la fonction énonciative » (Foucault, 1969 : 153). Nous tenterons donc de mettre à l'avant-scène de l'étude de l'intellectuel cet *ensemble de règles* qui, nous le croyons, conditionne l'émergence de figures de l'intellectuel. Nous tenterons d'identifier comment elles opèrent, et ce qu'elles peuvent nous apprendre sur l'intellectuel québécois contemporain. Le

second et dernier objectif, qui découle du premier, est de proposer une réflexion sur l'intellectuel en mettant à profit des outils communicationnels, dans l'intention de proposer un nouvel angle d'approche de cet objet. En effet, comme il ne nous a pas été donné d'observer ailleurs une telle combinaison, nous croyons que cela permettra de porter un regard original sur cette notion fertile qu'est l'intellectuel.

DEUXIÈME CHAPITRE

MÉTHODOLOGIE. UNE APPROCHE DE LA FIGURE DE L'INTELLECTUEL

2.1 Considérations méthodologiques générales

Une fois les bases de la problématique du projet bien dessinées, il nous faut décrire comment, de façon concrète, nous comptons étudier notre objet. D'un point de vue méthodologique, l'analyse que nous nous proposons de faire prend pour point de départ l'analyse de discours, méthode toute indiquée pour répondre adéquatement aux questions de recherche élaborées. Mais avant d'en venir à la description de cette approche telle que nous l'envisageons, il nous faut postuler que notre méthodologie globale se situe dans la lignée des travaux de Meunier et Peraya (2010), qui recourent au concept d'énonciation pour étudier les deux notions qui sont pour eux à la base des études communicationnelles, soit le *contenu* et la *relation*. En effet, notre méthode s'appuie sur cette idée que le *discours* possède deux principales composantes : il y a d'abord un « sens descriptif ou propositionnel » et un « sens pragmatique » (Meunier et Peraya, 2010 : 79). Le premier concerne « le fait qu'un énoncé verbal représente un "état de choses" auquel il fait référence », tandis que le second « désigne quant à lui le fait qu'un énoncé assume une *fonction illocutoire*, c'est-à-dire qu'il met en relation, sous un certain rapport, des interlocuteurs » (*Ibid.*). Ces considérations générales, bien qu'elles puissent paraître aller de soi, nous permettent d'affirmer notre angle d'approche essentiellement pragmatique, et basé sur la prise de parole en tant que processus de construction de soi, mais sans renier l'importance du contenu propositionnel.

Nous ne reprendrons pas ici les nombreux débats et divergences méthodologiques nés de la distinction entre analyse de contenu et analyse du discours, ni les différentes conceptions de cette dernière approche qui, « étant située au carrefour des sciences humaines, [...] est très instable. » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 43) Pourtant, il est important d'apporter des précisions quant à notre conception de cette technique qui nous a servi de point de départ dans l'élaboration des critères d'analyse. En ce sens, l'analyse du discours peut se définir comme « la discipline qui étudie le langage comme activité ancrée dans un contexte produisant des unités transphrastiques, comme "utilisation du langage à des fins sociales, expressives et référentielles" » (Schiffrin, cité dans Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 42), ou encore comme une approche qui « n'a pour objet ni l'organisation textuelle en elle-même, ni la situation de communication », mais qui se doit de « penser le dispositif

d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu social déterminés » (Maingueneau, 1997 [1991] :13). Toutes ces définitions convergent vers une conception particulière du discours qui nous permettra, dans cette étude, d'analyser nos textes du corpus en regardant tant au niveau du *contenu* que de la *relation* que l'auteur entretient avec son propre texte, c'est-à-dire sa façon de se construire par le biais du texte dans un contexte particulier.

C'est ainsi que nous avons construit nos critères d'analyse des textes en trois volets complémentaires, et qui illustrent tant l'importance du *contenu* que de la *relation*. Le premier de ces volets est l'analyse de l'énoncé, ou plus précisément ce que nous pourrions appeler une interprétation thématique. Chez Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, l'interprétation thématique se définit par l'« analyse des thèmes spécifiques, souvent en essayant de dégager leur signification expressive, qu'elle soit individuelle ou collective » (1995 : 640). Il s'agit alors de repérer des thèmes récurrents dans les textes du corpus, et d'analyser comment ceux-ci sont mobilisés par les auteurs dans l'élaboration de leur propos sur la notion d'intellectuel. Le second critère est celui de l'énonciation, ou de ce que certains auteurs tels que Catherine Kerbrat-Orecchioni ou Laurence Bardin ont nommé le *processus énonciatif*. En ce sens, une telle analyse « repose sur une conception du discours comme parole en acte » et suppose que « la parole est un processus ». En cela, « l'analyse de l'énonciation considère qu'un travail se fait lors de la production de parole, qu'un sens s'élabore, que des transformations s'opèrent » (Bardin, 2007 : 223). L'énonciation n'est pas une donnée qu'il suffit d'extraire du texte; elle suppose l'analyse d'un processus ou plutôt « la recherche des procédés linguistiques [...] par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message [...] et se situe par rapport à lui [...] » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 36). Plus loin, nous verrons comment nous sommes parvenus à réduire l'ampleur de ce domaine de l'analyse à quatre sous-critères déterminés à l'aide des études de Searle et d'Austin. Le troisième et dernier critère découle de cette étude de l'énonciation, et se concentre autour de ce qui a trait à l'interaction. Ce type d'analyse, moins dominant et moins connu que le précédent, mais tout aussi utile à l'atteinte de nos objectifs, est considéré comme un sous-courant de l'analyse du discours. L'interaction se conçoit comme « ce processus d'influences mutuelles qu'exercent les uns sur les autres les participants à l'échange communicatif ». Mais de façon plus générale, ce concept réfère aussi à l'idée « de rencontre, c'est-à-dire l'ensemble des événements qui composent un échange communicatif complet [...] » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 319). C'est pourquoi nous avons utilisé cette idée d'interaction de façon très globale pour observer, dans notre corpus, comment les

textes non seulement répondent ou appellent une réponse, mais aussi comment ils mobilisent d'autres discours par le biais de ce que nous avons désigné comme l'intertextualité et la polyphonie.

2.2 Justification des critères d'analyse

Nous venons tout juste de brièvement présenter les trois grands axes que nous nous proposons de développer par le biais de l'étude de textes présentant une réflexion sur l'intellectuel et une construction d'une certaine figure de l'intellectuel. Mais ces éléments généraux de définition doivent arriver à produire des critères adéquats et précis pour notre analyse. Pour ce faire, nous exposerons ici comment nous concevons ces critères et justifierons leur pertinence grâce à la réflexion de théoriciens ayant grandement travaillé avec ces derniers.

2.2.1 L'énoncé

Dans un premier temps, l'analyse de l'énoncé nous servira à mettre en lumière quelle conception ont les auteurs de la notion d'intellectuel, et comment cette pierre angulaire modèle les thèmes du pouvoir, du savoir et de l'identité. Le choix de ces trois thèmes précis est tout d'abord le résultat de certains constats qu'il nous a été possible de faire suite à la lecture de différents textes portant sur la notion d'intellectuel. Comme le pouvoir, le savoir et l'identité sont des idées maîtresses qui à elles seules structurent en quelque sorte les diverses réflexions sur notre objet d'étude, il nous semble souhaitable d'interroger les textes du corpus sur ces trois thèmes fondamentaux. Bien qu'interdépendants, ces thèmes représentent des catégories distinctes dont l'assemblage permet une vue d'ensemble sur le propos véhiculé par un texte par rapport à la question du rôle et de la fonction de l'intellectuel. Si notre question principale est d'élaborer *comment se construit la ou les figure(s) de l'intellectuel québécois contemporain*, il nous faut préalablement comprendre comment les auteurs à l'étude conçoivent la définition de l'intellectuel avant d'étudier en quoi et comment ils s'y identifient, ce qui répondra à notre première question secondaire. Et cette définition de l'intellectuel, nous postulons qu'elle se développera au fil de l'analyse de ces trois thèmes choisis, eux qui couvriront une grande partie de l'énoncé sans pour autant empiéter l'un sur l'autre.

Pourtant, les trois critères de l'analyse de l'énoncé que nous avons choisis ne sont pas que le résultat de certaines intuitions de lecture. Ils ont aussi été modelés par la réflexion de Michel Foucault

sur ce qu'il nomme « l'objectivation du sujet » et qui constitue selon lui « le thème général de [ses] recherches. » (Foucault, 2001f: 1042) En effet, Foucault, tout au long de ses réflexions, s'est intéressé « à la manière dont un être humain se transforme en sujet ». Il soutient que s'il est pris « dans des rapports de production et des relations de sens, il est également pris dans des relations de pouvoir d'une grande complexité » (*Ibid.*). Nous pourrions donc systématiser ces grandes préoccupations foucauldienne sur le sujet en trois grandes questions qui, au terme de ses recherches, se dessinent comme les trois ontologies du sujet. Il y a d'abord le *qui suis-je?*, qui correspond au fait que le sujet « est attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi » (*Idem* : 1046), ensuite le *que sais-je?*, qui pour sa part renvoie aux éléments liés « au savoir, à la compétence, à la qualification » et grâce auxquels le sujet « s'oppose aussi au mystère, à la déformation et à tout ce qu'il peut y avoir de mystificateur dans les représentations qu'on impose aux gens » (*Ibid.*), et finalement le *que puis-je?*, qui pour sa part s'intéresse aux rapports de pouvoir tels qu'ils opèrent chez le sujet lui-même, comment l'individu cherche à s'affranchir « d'une forme de pouvoir qui subjugué et assujettit » (*Ibid.*). Bien qu'étant d'ordre général, ces trois questions n'en sont pas moins fondamentales et peuvent nous servir d'axes pertinents en ce qui a trait à la construction du sujet en tant qu'intellectuel.

2.2.2 L'énonciation

Dans un second temps, l'analyse de l'énonciation servira à évaluer comment les auteurs se construisent par le biais de leur propos, et comment la forme du discours est révélatrice de certains processus énonciatifs en lien avec le statut d'intellectuel. Pour ce faire, nous avons choisi, parmi les critères d'analyse possibles, celui des actes illocutoires basés sur les théories de J.L. Austin et de J. R. Searle. Austin, père de la théorie des actes de langage (ou des *speech acts*), distingue trois types d'actes de langage, soit les actes *locutoires* (le fait de dire quelque chose), les actes *illocutoires* (effectuer un acte en disant quelque chose), et les actes *perlocutoires* (qui concernent les effets ayant été provoqués dans la situation de communication). De cette triade, Searle a retenu l'importance des actes illocutoires, qui constituent le cœur de sa théorie visant à systématiser et à classifier autrement ce type d'actes. En effet, Searle propose une *taxinomie des actes illocutoires*, ce qui nous a servi de base à l'élaboration de critères d'analyse à appliquer aux textes du corpus. Cette taxinomie comprend cinq types d'actes illocutoires, soit les assertifs, les directifs, les promissifs, les expressifs et les déclaratifs. À elles cinq, ces catégories permettent de faire ressortir de nombreuses composantes de l'énonciation, et aident à identifier l'attitude énonciative des auteurs.

Pour mieux comprendre ces catégories, il faut les définir brièvement. Le premier groupe d'actes illocutoires, celui des assertifs, a pour but d' « engager la responsabilité du locuteur (à des degrés divers) sur l'existence d'un état de choses, sur la vérité de la proposition exprimée » (Searle, 1982: 52). En d'autres termes, il s'agit de la croyance du destinataire en le vrai ou le faux d'une proposition, ce qui fait en sorte qu'il s'engage à affirmer un état de fait par le biais du discours. Par exemple, cela peut correspondre au fait d'affirmer, de suggérer, d'émettre une hypothèse, de se vanter, de se plaindre, de déduire, de conclure, de soutenir, etc. La seconde classe d'actes illocutoires est celle des directifs, eux qui « constituent des tentatives [...] de la part du locuteur de faire faire quelque chose par l'auditeur » (*Idem* : 53). Ainsi, les directifs sont des actes qui tentent de déborder des limites du texte et de provoquer une action quelconque chez l'interlocuteur. Dans les textes que nous étudierons, les directifs seront plus ou moins implicites, puisque ceux-ci, dans une situation de communication écrite, n'ont pas le caractère direct de l'oral et les conséquences sont plus difficilement vérifiables. Notre étude s'attardera donc à relever certains actes illocutoires qui ont tendance à vouloir rejoindre directement le lecteur et à changer une action, une réflexion ou une opinion. Quelques exemples de directifs pourraient être de demander, ordonner, commander, supplier, plaider, solliciter, conseiller, inviter à, suggérer, insister, mettre au défi, etc.

La troisième classe, celle des promissifs, est sans doute la moins présente étant donné le caractère de la situation de communication écrite qui ne met pas directement et simultanément des locuteurs en présence l'un de l'autre. Il s'agit d'actes qui visent à « obliger le locuteur [...] à observer une certaine conduite future » (Searle, 1982 : 54), comme par exemple en promettant, en laissant entendre, en étant prêt à, etc. La classe suivante sera incontestablement beaucoup plus observable dans le type de discours que nous souhaitons analyser; il s'agit des expressifs. Ceux-ci ont pour but « d'exprimer l'état psychologique spécifié dans la condition de sincérité, vis-à-vis d'un état de choses spécifié dans le contenu propositionnel » (*Ibid.*). En d'autres termes, il s'agit d'actes qui décrivent l'état psychologique du destinataire envers son destinataire en fonction d'éléments énoncés dans le discours. Ces états psychologiques peuvent être positifs ou négatifs et peuvent par exemple être le fait de remercier, de féliciter, de s'excuser, de déplorer, de souhaiter la bienvenue, etc. Finalement, la cinquième et dernière classe, celle des déclaratifs, est ce que Searle conçoit comme des actes performatifs au sens fort du terme, c'est-à-dire qu'ils opèrent selon un fonctionnement qui est partiellement extérieur à l'échange linguistique. Leur accomplissement a des effets qui dépassent le

cadre du texte et visent en quelque sorte à transformer la réalité. Cela peut être le fait de condamner, de démissionner, de féliciter, d'excommunier, de jurer, de déclarer, etc. Dans le cadre de notre étude, nous ferons entrer dans cette classe les différentes formes, explicites ou plus implicites, de déclaration du statut d'intellectuel, que l'auteur prononce pour lui-même ou pour un autre individu. Les déclaratifs seront donc entre autres les actes verbaux par lesquels les auteurs proclament ou s'autoproclament intellectuels.

2.2.3 L'interaction

Le troisième volet de notre analyse concerne la dimension de l'interaction qui est perceptible entre les textes. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette étape de l'analyse est composée de trois catégories complémentaires permettant d'aller chercher un maximum d'éléments dans les textes du corpus. La première de ces catégories est celle de l'*intertextualité*, concept attribuable au théoricien Gérard Genette et qui désigne la relation entre le texte à l'étude et d'autres textes. C'est ce qu'il nomme la *coprésence* d'un ou de plusieurs textes à l'intérieur d'un autre. Pour le formuler autrement, il s'agit de « l'ensemble des relations explicites ou implicites qu'un texte ou un groupe de textes déterminé entretient avec d'autres textes » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 327). Dans la pensée de Genette, l'intertextualité se manifeste par le biais de différents procédés tels que la citation, la référence, l'allusion, le plagiat, la paraphrase, etc. Pour les besoins de notre analyse, nous avons choisi de faire de la citation une catégorie à part entière, et de conserver celle de l'intertextualité pour désigner tout ce qui a trait à la référence implicite, ou au fait de nommer un autre texte et mobiliser son contenu sans nécessairement le citer. Bien entendu, ces deux catégories relèvent de l'étude de l'interaction, mais ne participent pas nécessairement du même procédé. Ainsi, nous avons d'une part l'intertextualité, que l'on pourrait désigner par le terme de référence explicite ou implicite à une autre œuvre ou à un auteur, et d'autre part la citation qui se définit plutôt comme un discours rapporté. Au sujet de cette dernière catégorie, mentionnons qu'elle possède une caractéristique particulière qui suppose que l'auteur du texte à l'étude se construit comme étant lui-même un lecteur, qui en quelque sorte rend compte de ce travail de lecture. Cette idée, empruntée à Antoine Compagnon, s'élabore autour du fait que « la citation répète, elle fait retentir la lecture dans l'écriture », elle est le « découper-coller » (Compagnon, 1979 : 27) qui fait de l'auteur un bricoleur dont la subjectivité est visible par le biais de ce travail de citation. Dans les textes que nous nous proposons d'étudier, il y a un

trait commun qui est la forte présence d'autres textes auxquels les auteurs répondent, ce qui rend d'autant plus pertinente l'analyse de cet aspect fondamental qu'est la citation.

Pour terminer, la troisième dimension de l'interaction que nous souhaitons inclure dans l'analyse est celle de la polyphonie. Ce concept est issu des théories littéraires sur le dialogisme dont Mikhaïl Bakhtine et Julia Kristeva ont été d'importants fondateurs. Dans sa préface à *La poétique de Dostoïevski* de Mikhaïl Bakhtine, Kristeva remet de l'avant ce concept-clé qu'est la polyphonie, et l'intègre dans ses études sur l'interdiscursivité et l'intertextualité⁴. Cette dernière soutient que Bakhtine avait saisi que le texte, « c'est la division du sujet, scindé d'abord parce que constitué par son autre, pour devenir à la longue son propre autre, et par là multiple et insaisissable, polyphonique. » (Kristeva, 1970 : 14). En termes plus concrets, la notion de polyphonie sous-entend que le sujet du texte n'est pas unique et stable : il est le résultat de diverses voix qui se font entendre et participent à la construction du message. Chez Charaudeau et Maingueneau, la polyphonie se définit comme le fait que les textes « véhiculent [...] des points de vue différents : l'auteur peut faire parler plusieurs voix à travers son texte » (2002 : 444). Cette idée de voix nous permettra d'étudier comment les auteurs font intervenir certains discours extérieurs dans la construction de leur propos, sans pourtant en identifier la provenance ou la source. Si parfois les auteurs à l'étude se servent de l'aspect polyphonique pour se faire les porte-paroles de certains groupes, ils l'utilisent aussi pour se distancier de discours généralisés. La polyphonie se pose donc comme un aspect complémentaire à l'intertextualité et à la citation dans l'étude de cette catégorie générale que nous avons nommée l'interaction.

2.2.4 La stratégie de discours

La quatrième catégorie que nous utiliserons pour analyser un maximum d'éléments présents dans les textes du corpus agit quelque peu à titre de récapitulation des divers aspects recueillis dans les catégories précédentes. En effet, les multiples composantes de l'énoncé, de l'énonciation et de

⁴ De nombreux débats méthodologiques et épistémologiques se sont développés autour de ces deux notions dont la proximité rend leur usage difficile. Selon Charaudeau et Maingueneau, l'interdiscours se réfère à « l'ensemble des unités discursives (relevant de discours antérieurs d'un même genre, de discours contemporains d'autres genres, etc.) avec lesquelles un discours particulier entre en relation implicite ou explicite » (2002 : 324). À l'instar de Charaudeau, nous considérerons l'intertextualité comme « une variante » (*Idem* : 327) de l'interdiscursivité, ou plutôt comme un « sous-ensemble de l'interdiscursivité dans la mesure où il s'agit de configurations textuelles répertoriées telles qu'on peut les trouver dans les citations directes et indirectes » (2006 : en ligne), ce qui rend le travail d'analyse plus clair et plus facilement classifiable dans le cas des textes qui nous occupent.

l'interaction pourront ici venir enrichir ce que Charaudeau et Maingueneau ont nommé la *stratégie de discours*. Ce concept, grandement utilisé dans les divers courants d'analyse de discours, est inspiré des réflexions de Michel Foucault sur les stratégies de pouvoir. Le principal élément de définition de ce concept est que « les stratégies sont le fait d'un sujet (individuel ou collectif) qui est conduit à choisir (de façon consciente ou non) un certain nombre d'opérations langagières » orientées vers un objectif (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 549). Bien que le terme d'*opérations langagières* demeure extrêmement large, il nous permettra d'intégrer certains éléments d'analyse préalablement recueillis, et que nous pourrions réorganiser dans le but d'étudier la stratégie de l'auteur dans son ensemble. Pourtant, à l'instar de Charaudeau et Maingueneau, nous emploierons trois sous-catégories qui encadreront cette stratégie, soit la *crédibilisation*, la *légitimation* et la *captation*. Ces trois concepts sont en fait des enjeux de la construction de soi par le biais du discours, et nous serviront d'angle d'approche.

D'une part, la crédibilisation, ou « processus de construction de crédibilité », « est une notion qui définit le caractère de véracité des propos d'une personne ». Elle est le résultat d'un jugement « qui consiste à mesurer l'aptitude du sujet parlant à dire le vrai à travers son acte d'énonciation » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 154). Par les différents aspects de construction de son éthos, l'auteur cherche indéniablement à recevoir ce « label de crédibilité » (*Ibid.*), tout particulièrement lorsque ce label implique le statut d'intellectuel qui est explicitement recherché par le biais des discours que nous avons choisi d'étudier. D'autre part, la légitimation « vise à déterminer la position d'autorité qui permet au sujet de prendre la parole. » (*Idem* : 340) Complémentaire à la crédibilisation, celle-ci peut se faire par le biais de deux types de processus qui sont soit de nature *institutionnelle* (« fondée par le statut du sujet lui conférant une autorité de savoir (expert, savant, spécialiste) ou de pouvoir de décision (responsable d'une organisation) » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 154)), soit de nature *personnelle* (« fondée sur l'activité de persuasion et de séduction du sujet qui lui donne une autorité de fait » (*Ibid.*)). Finalement, le dernier processus, celui de la captation, concerne pour sa part les stratégies qui « visent à séduire ou à persuader le partenaire de l'échange communicatif de telle sorte que celui-ci finisse par entrer dans l'univers de pensée qui sous-tend l'acte de communication, et partage ainsi l'intentionnalité, les valeurs et les émotions dont il est porteur » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 92-93). Charaudeau et Maingueneau divisent cette stratégie en deux grands axes : la *polémique* (« mettre en cause certaines valeurs que défend son partenaire [...] ou mettre en cause sa légitimité » (*Ibid.*)) et la *dramatisation* (« activité discursive [...] qui s'appuie davantage sur des croyances que sur des

connaissances, pour forcer l'autre à ressentir certaines émotions » (*Ibid.*) qui pourront orienter nos réflexions sur ce type de processus riche en éléments d'analyse.

2.3 Définition du corpus : cinq textes où l'intellectuel prend forme

2.3.1 Critères de sélection des textes

Avant d'en arriver à la description des textes qui composent le corpus d'analyse, il nous faut faire quelques précisions d'ordre général. Tout d'abord, la constitution de ce corpus s'est faite au fil des lectures et s'est élaborée en fonction de la problématique, ce qui a permis de constater que « c'est souvent le corpus qui, en fait, définit l'objet de recherche qui lui ne préexiste pas. Ou plutôt, c'est le point de vue qui construit le corpus, qui n'est pas un ensemble prêt à être enregistré. » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 150). En ce sens, notre objet de recherche, les figures de l'intellectuel, sera observable par le biais de ces textes choisis en fonction de leur capacité à répondre aux questions de recherche que nous avons formulées. Les textes à l'étude seront au nombre de cinq et ont été sélectionnés selon quatre critères principaux qu'il importe de définir.

Le premier de ces critères est le type de prise de parole qui nous a permis de restreindre notre étude à des textes où le statut d'intellectuel est revendiqué par l'auteur. C'est ce que France Aubin, docteure en communication, aurait pu appeler un « corpus polémiste » où l'on présente l'intellectuel dans une « perspective subjective », par opposition à un « corpus scientifique » (Aubin, 2006 : 10), où la prise de parole est celle d'un chercheur. En effet, nous avons choisi des textes où la dimension subjective est prédominante et leur donne une dimension performative en ce qui a trait à la revendication du statut d'intellectuel. Tous les textes retenus présentent une posture particulière, celle d'un auteur qui cherche à se positionner par rapport à la fonction de l'intellectuel. Un autre trait qu'ont en commun les éléments du corpus est le fait de s'inscrire dans un certain *dialogisme*. Si notre intention est d'observer comment les auteurs font jouer leur subjectivité dans la construction d'une figure de l'intellectuel, il est primordial de prendre en compte comment ils interagissent avec leurs pairs (ceux qui tiennent un discours sur la même notion). Émile Benveniste nous enseigne que cette prise en compte est essentielle, puisque « la conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste » (1966 : 260). Nous pouvons donc postuler qu'une figure de l'intellectuel n'existe pas en soi, elle est conditionnelle à l'élaboration d'une subjectivité qui, elle, possède un caractère interactionnel. En

d'autres termes, « c'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne [...] Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme sujet, en renvoyant à lui-même comme je dans son discours » (*Ibid.*). En résumé, notre corpus est homogène en ce sens qu'il présente une prise de parole fortement subjective, et s'inscrit dans un dialogisme qui fait de la notion d'intellectuel un statut qui doit être négocié.

Dans une perspective plus concrète, notre corpus d'étude a pu être choisi en fonction du critère temporel, qui est essentiel pour arriver à produire une réflexion originale sur ce concept très étudié. Il est vrai que notre problématique trouve sa pertinence dans le fait de vouloir étudier les intellectuels d'aujourd'hui, et de voir comment ils se définissent et se construisent dans l'espace social actuel. Pour ce faire, les textes ont été choisis pour leur contemporanéité, et ont été publiés entre 2005 et 2010. Dans le même ordre d'idées, le corpus a été sélectionné de façon à ce que les textes proviennent de divers milieux intellectuels (artistique et culturel, universitaire, journalistique), mais aussi des diverses plateformes médiatiques où l'intellectuel peut s'exprimer par écrit (revues, journaux, blogues, maison d'édition). Il est clair qu'on ne pourrait affirmer que le corpus est exhaustif ou encore représentatif du milieu intellectuel québécois, puisque celui-ci ne possède évidemment pas de limites franches. Cependant, il a fallu porter une attention particulière au fait d'inclure dans la recherche des auteurs des deux sexes, exerçant diverses professions, provenant de diverses générations, classes sociales et identités culturelles. C'est également dans un souci de variabilité qu'a été fait le choix des textes pour représenter différentes plateformes et types de publication, et ainsi inclure les journaux, les revues, les blogues et l'essai. Il apparaît essentiel, pour produire une réflexion valable sur l'intellectuel, d'étudier différents groupes ou milieux intellectuels. Le choix du corpus se fait donc le reflet de ces préoccupations méthodologiques.

2.3.2 *Présentation et mise en contexte*

Catherine Mavrikakis

Le tout premier texte qui composera notre terrain de recherche sur la question de la construction d'une figure de l'intellectuel a été écrit par Catherine Mavrikakis. Il s'agit d'un texte publié dans la revue *Spirale* en 2009, et que l'auteure a intitulé *Lettre à quelques camarades sur la question du mépris et du prix de la pensée*. Comme l'indique le titre, l'article agit comme réponse à l'obtention d'un prix d'essai, et se pose donc dans un certain dialogisme où l'écriture répond à un geste posé par ses

collègues de la revue *Spirale*. Cette revue, fondée en 1979, se conçoit comme un magazine culturel et son comité de rédaction croit que « c'est grâce à son entreprise critique, à son esprit philosophique, son caractère littéraire, sa manière d'humaniser l'histoire et sa passion pour l'art et la création que *Spirale* s'est vu reconnaître sa force et son originalité. »⁵ C'est à l'occasion du trentième anniversaire de la revue, en 2009, qu'est proposé un numéro spécial composé de divers dossiers sur les nombreuses initiatives de *Spirale* : sa maison d'édition, sa radio, et son prix essayistique Éva-le-Grand. Catherine Mavrikakis publie donc sa lettre à titre de récipiendaire de ce prix en 2006 (pour son essai *Condamner à mort; La loi et les meurtres à l'écran*, publié en 2005 aux Presses de l'Université de Montréal) et s'attarde à y proposer certaines réflexions sur le domaine de la pensée au Québec, en se replongeant elle-même dans ses souvenirs d'étudiante. C'est ainsi que nous pouvons affirmer que, sans toutefois faire partie d'une paire de textes intimement reliés comme nous pourrions le voir dans le reste du corpus, cet article se pose comme une réponse directe à un discours que véhiculent les responsables de la revue *Spirale*, et nous verrons en quoi la prise de parole de l'auteure participe à la coconstruction de figures de l'intellectuel au même titre que les textes du corpus qui forment des paires et se répondent directement. Catherine Mavrikakis est une auteure et une romancière ayant connu une ascension fulgurante dans le monde littéraire suite à la parution de son roman *Le ciel de Bay City* en 2008, pour lequel elle reçut nombre de critiques élogieuses et le Grand prix du livre de Montréal. Également professeure au Département des Littératures de Langue française de l'Université de Montréal, Mavrikakis s'est souvent prononcée sur la question de la place de l'intellectuel dans la société, que ce soit en entrevue, sur son blogue littéraire, dans ses œuvres de fiction ou dans les articles qu'elle a publiés dans diverses revues comme *Spirale* ou *Liberté*.

Le texte auquel nous aurons affaire dans la présente analyse possède la particularité d'offrir une autoréflexion où l'auteure revient sur sa propre pensée, et donc utilise des opinions passées pour en formuler de nouvelles. Dans cet article, prenant la forme d'une lettre s'adressant aux *camarades* lui ayant décerné un prix sur lequel elle se pose nombre de questions quant à son utilité et à sa portée réelle, Mavrikakis se met en scène comme un *je* écrivant. Si nous nous attardons à décrire certains déictiques⁶

⁵ Citation tirée du « mot du président » qui ouvre le numéro spécial où est paru l'article de Mavrikakis : SIVRY, Jean-Michel. 2009. « Contre toute certitude », *Spirale*, no 228, septembre-octobre 2009, p. 6.

⁶ L'utilité des déictiques est de pouvoir prendre en compte certains éléments pour mieux situer le texte par rapport à son contexte. Chez Catherine Kerbrat-Orecchioni, les déictiques se définissent comme des « unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel [...] implique une prise en considération de certains

pour prendre en compte le contexte dans lequel ce texte a été rédigé, nous pourrions dire que la première personne du singulier, le *je* grammatical, est omniprésent, et opère un contraste avec le *vous* qui désigne les camarades, et donc les premiers destinataires de ce texte. Cette opposition, ou plutôt ce *contraste*, pour reprendre les termes de Benveniste, est structurante dans la mesure où elle renforce l'idée de la lettre, donc d'un discours directement adressé. Pour ce qui est des déictiques temporels et spatiaux, il faut mentionner que la réflexion part de l'année de naissance de la revue, 1979, qui coïncide avec l'entrée à l'université de l'auteure, et donc avec ce que Mavrikakis décrit comme sa naissance en tant que penseur. S'ensuit un parcours marqué par diverses marques temporelles importantes comme Mai '68. Cette idée de parcours s'étend également aux marqueurs spatiaux, puisque Mavrikakis compare souvent la pensée au Québec, siège de son identité métissée, aux milieux intellectuels d'autres pays et d'autres contextes. C'est donc en opérant quelques détours loin de l'actuel et loin de l'ici que l'auteur enrichit son discours de lieux et de temps pouvant donner une perspective à la pensée du Québec d'aujourd'hui.

Wajdi Mouawad et Simon Laperrière

La suite de l'étude sera composée de deux textes écrits par des auteurs extrêmement différents, que ce soit dans leur approche, dans leur propos ou dans leur attitude. Il s'agit d'une part d'un article de Wajdi Mouawad paru dans *Le Devoir* le 17 novembre 2010 dans le cadre du *Devoir des écrivains*, un numéro spécial où les journalistes habituels ont été remplacés par des écrivains se prononçant sur des sujets d'actualité. D'autre part, cet article au titre provocateur (« Les estis d'intellectuels ») a su susciter diverses réponses et réactions dans le public, d'où la publication d'un billet de Simon Laperrière sur le blogue *Le Ring; Universal Tabloid*. Ce billet prend la forme d'une *lettre ouverte* au dramaturge à l'attitude provocatrice, et c'est avec une certaine hargne que la réponse prend forme. Le premier des deux auteurs, Wajdi Mouawad, est un personnage médiatique bien connu et très respecté dans le milieu théâtral québécois. Né au Liban, ayant grandi en France pour fuir la guerre civile dans son pays, et ensuite immigré au Québec, ce metteur en scène et comédien est surtout connu comme un auteur de théâtre de talent et est admiré pour son œuvre écrite, bien que la personne ait été au cœur de nombreuses controverses récemment. Le second auteur, Simon Laperrière, demeure peu

éléments constitutifs de la situation d'énonciation, à savoir : le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé ; la situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire. » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 41)

connu du public et sa réponse, publiée sur internet, est en quelque sorte la démonstration que ce médium permet à tout un chacun de se prononcer et d'émettre une pensée sur un sujet qui le préoccupe. Dans la blogosphère, ce texte a grandement circulé, si l'on en croit les réponses qui ont été faites sur la page de *Ring* et les nombreux liens qui mènent à l'article à partir d'autres blogues. Pour ce qui est de l'auteur, nous savons qu'il s'agit d'un Québécois ayant participé à la programmation du Festival Fantasia de Montréal (événement cinématographique présentant des films de genre). Se décrivant lui-même comme un cinéphile, il est pourtant difficile d'en savoir plus sur sa biographie.

Pour ce qui est des différents déictiques qui structurent ces articles, nous pouvons dire que du côté de Wajdi Mouawad, la présence de la première personne du singulier se fait plutôt discrète et bien que présente, elle s'efface pour laisser la place à la deuxième personne, le « vous » qui semble désigner le lecteur. L'article est donc une sorte d'adresse au lectorat, et l'auteur met en scène divers pronoms qui agissent dans des situations fictives, mais qui toujours désignent le lecteur dans une sorte de potentialité. Pour ce qui est des localisations temporelles et spatiales, Mouawad construit une sorte de présent qu'il critique, ce qui peut le placer aisément dans le rôle de l'éditorialiste qui commente des faits d'actualité, mais il construit également un ici qu'il critique tout autant. En effet, Mouawad émet certaines opinions sur la société québécoise actuelle, et s'attarde surtout à dénoncer ce qu'est devenue la culture. L'espace dominant est celui de la librairie, lieu où il est encore possible d'avoir accès à l'art par le biais des mots, et qui s'oppose à l'espace du *magasin*, lieu où le lecteur n'est qu'un consommateur. Si nous nous tournons du côté de Simon Laperrière, nous pouvons constater que l'utilisation des pronoms, cette fois, est structurante, car le « je » déclare une guerre ouverte au « vous » incarné par Mouawad lui-même. Effectivement, le pronom « vous » est omniprésent du début à la fin de cet article qui s'adresse directement à l'adversaire, et donc il s'agit d'une opposition fondamentale sur laquelle se basent tous les aspects du texte, que ce soit au niveau de l'énoncé, de l'énonciation ou de l'interaction. Cela en fait un discours fortement ciblé et unidirectionnel. Comme il s'agit d'une réponse directe à un autre article, la temporalité est très ancrée dans un présent, dans une urgence de démentir les propos de l'autre, ce qui est le propre de ce médium qu'est internet et qui permet une telle rapidité. Les localisations temporelles sont donc toutes axées sur une notion d'actualité et d'instantanéité dans la prise de parole. Du côté des localisations spatiales, elles sont fortement associées à l'espace québécois en général, puisqu'il s'agit pour l'auteur du siège du débat,

étant lui-même Québécois et voulant se porter à la défense de sa culture et de sa société contre les soi-disant attaques de Mouawad.

Éric Méchoulan et Louis Cornellier

Les deux derniers textes qui composent l'étude ont été écrits par Éric Méchoulan, universitaire spécialiste de la littérature du 17^e siècle, et par Louis Cornellier, journaliste au *Devoir* spécialisé dans la critique d'essai. Le point de départ qui a provoqué ces deux prises de parole est un essai publié par Laurent-Michel Vacher en 2004, intitulé *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*. Cornellier, dans le cadre d'une chronique, a encensé cet ouvrage de Vacher qu'il considérait comme brillant et utile à la philosophie québécoise, puisqu'il analysait les apories de la réflexion de Nietzsche pour la rapprocher de l'idéologie fasciste. C'est ainsi que survient ultérieurement, en 2005, la parution d'un essai, ou plutôt de ce que nous pourrions appeler un contre-essai, d'Éric Méchoulan qui tente de démentir l'interprétation que Vacher fait de l'œuvre de Nietzsche. Dans l'introduction de cet ouvrage intitulé *Le crépuscule des intellectuels ; De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation*, Méchoulan dénonce ce qu'il considère être l'attitude anti-intellectualiste de Vacher, mais aussi de Cornellier. Il en profite également pour justifier sa position en opposant la figure de l'intellectuel à celle du journaliste. Notre premier texte sera donc cette introduction riche en réflexions sur la position de l'intellectuel, et le deuxième sera la réponse faite par Cornellier à cette attaque de Méchoulan. En effet, le chroniqueur répond, via les pages du *Devoir*, dans une chronique où il revient sur ses propres réflexions et celles de Méchoulan afin de proposer une autre conception de l'intellectuel à laquelle il s'identifie.

En ce qui a trait aux déictiques qui nous permettent une mise en contexte de ces discours, nous pouvons affirmer que dans le texte de Méchoulan, c'est bel et bien la présence de la première personne qui est prédominante. En effet, il s'agit d'une prise de parole au « je » et dont la subjectivité est fortement revendiquée. Par ailleurs, il y a quelques occurrences d'un « nous » indéterminé qui désigne sans doute le lectorat en général auquel s'associe l'auteur, mais il est surtout notable de voir comment la deuxième personne est effacée au profit de la troisième personne, de ce « il » qui renvoie au journaliste, donc à l'opposant. L'argumentaire de Méchoulan est basé sur une opposition fondamentale entre l'intellectuel et le journaliste, ce qui se reflète dans l'utilisation des pronoms qui structurent le discours. Il s'agit d'une sorte d'adresse indirecte à Vacher et à Cornellier, ce dernier s'étant bien senti visé par ce texte qui se veut une réaction à une de ses chroniques. En tant que déclencheur de la prise de

parole de l'autre, Cornellier se voit incité à reformuler ses idées et surtout à défendre son point de vue contre les attaques de Méchoulan. Du côté des localisations temporelles et spatiales, elles se limitent toutes à la description d'une situation québécoise actuelle, et elles démontrent la volonté de Méchoulan de décrire l'actualité de la pensée d'aujourd'hui tout en formulant une critique constructive et essentielle de certains systèmes comme celui de l'information. Il y a de nombreuses références aux médias et aux personnalités québécoises qui font la preuve de l'importance qu'accorde l'auteur à cet espace géographique étant le théâtre de sa pensée. Pour ce qui est du court article de Cornellier, nous pouvons dire que l'utilisation des pronoms est fort différente de celle qu'en fait son adversaire, puisqu'il construit une opposition structurante entre la première et la deuxième personne, qui sont en fait deux instances discursives antagonistes. Il y a donc un aspect de dialogisme fortement revendiqué, puisque Cornellier reprend souvent les propos de son opposant et s'en sert pour présenter sa propre subjectivité qui se veut parfois contraire, parfois complémentaire à celle de Méchoulan. Du côté des localisations temporelles et spatiales, Cornellier reprend en quelque sorte le contexte instauré par Méchoulan, et n'apporte aucune précision supplémentaire quant à ce contexte qui est implicitement celui de la société québécoise contemporaine.

2.4 Conclusion

Pour conclure ce chapitre préparatoire à l'analyse, il est de mise de souligner l'importance du choix de la méthode pour étudier un tel objet. Comme nous postulons que la fonction de l'intellectuel québécois contemporain prendra forme à l'observation rigoureuse de certains textes qui mettent en scène cette question, il est vrai de dire que le choix du corpus module le bien-fondé de la recherche, et surtout conditionne la pertinence des résultats. En ce sens, il nous a semblé primordial de mettre en évidence les raisons qui nous ont poussés à choisir ces textes capables de répondre aux questions de recherche. Finalement, pour ce qui est de nos critères d'analyse, nous avons choisi d'emprunter des concepts à différents auteurs, ce qui non seulement assure une certaine originalité à notre grille d'analyse, mais surtout permet un regard créatif en ce qui a trait au concept de l'intellectuel. Comme ces critères sont le résultat d'une recherche personnelle, et donc d'une certaine forme de bricolage méthodologique, il nous a paru essentiel de justifier comment se sont effectués ces choix, et comment nous croyons que chacune de nos catégories est cruciale pour arriver aux résultats que nous escomptons.

TROISIÈME CHAPITRE

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS. LA PAROLE DE L'INTELLECTUEL SOUS OBSERVATION

Je confère à l'acte de penser un certain pouvoir d'élucidation que nul conditionnement ne peut résumer.

-Hubert Aquin⁷

Le chapitre qui suit consiste en une analyse systématique des cinq textes qui composent le corpus de recherche tel que décrit précédemment. Par souci de clarté, chacun des sous-chapitres correspond à un texte, et est lui-même subdivisé en catégories qui se répètent d'une section à l'autre. Nous avons choisi d'étudier individuellement chacun des textes afin d'en retirer un maximum d'éléments d'analyse, et ce dans l'intention de former un quatrième chapitre où ces mêmes résultats seront mis en relief les uns avec les autres. Or, nos cinq objets prennent la forme de cinq cas précis et seront tour à tour observés sous l'angle précis que nous avons choisi.

3.1 Catherine Mavrikakis; la racine et le doute

Tout lecteur de Catherine Mavrikakis peut percevoir chez cette auteure une sorte d'obsession de l'origine, un besoin de connaissance de soi qui se fait par le biais d'une recherche constamment renouvelée par l'écrit. Le texte que nous nous sommes proposé d'analyser met en scène ce thème tout en prenant la forme d'une lettre adressée à des « camarades » qui demeurent toujours anonymes, comme si le lecteur devait lui-même s'identifier ou non à cette appellation et adapter sa lecture en fonction de cette adresse. Bien que les conventions du genre épistolaire soient rigoureusement respectées (l'adresse « Amis » en ouverture, les formules de politesse (« Je vous embrasse, camarades. Encore merci. », la signature, etc.), il s'agit pourtant bel et bien d'un article proposant une prise de position personnelle par rapport à un sujet déterminé dès le départ dans le titre : la reconnaissance de la pensée. C'est en traitant cette question que l'auteure est amenée à se prononcer sur celle des intellectuels, auxquels elle revendique une appartenance de façon implicite tout au long du texte.

⁷ AQUIN, Hubert. 1962. « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol. 4, no 23, p. 300.

3.1.1 L'énoncé

Le pouvoir

Pour ce qui est de l'analyse de l'énoncé, il y a une idée maîtresse qui conditionne les trois catégories que nous avons choisi d'étudier (le pouvoir, le savoir et l'identité), c'est-à-dire la quête de légitimité. En ce qui a trait au pouvoir, ceci prend la forme d'une opposition très marquée entre les intellectuels et certaines forces oppressives, présentées de façon dysphorique par l'auteure. D'une part, il y a une certaine aliénation provenant de différents régimes politiques, par exemple celui du Shah en Iran (l.18-21)⁸, et d'autres évoqués grâce à des auteurs du courant postcolonial africain (Senghor, Césaire, Memmi, Fanon, (l.51-52)) et qui ont, par le passé, poussé les intellectuels à devoir se battre et éventuellement « mourir pour [leurs] idées » (l. 45). D'autre part, Mavrikakis présente de façon ambivalente les institutions scolaires, dont l'université, qui peut faire croire « à tort que l'éducation est une valeur universelle, que les gens instruits sont reconnus ici-bas, que leur voix perce » (l. 26-33), mais qui est aussi le lieu où les intellectuels peuvent se regrouper et tisser des liens, donc exister collectivement. Allant de pair avec ces institutions, viennent celles de la reconnaissance de la pensée, catégorie dans laquelle l'auteure range les prix littéraires. Ceux-ci ont mené par le passé à une « domestication de l'intellectuel » (l. 208), donc à une fonction utilitariste trop restrictive qui a finalement eu pour conséquence, selon l'auteure, de dépolitiser le rôle de l'intellectuel. Finalement, la dernière force oppressive qui nuit à la fonction de l'intellectuel est celle des médias, eux qui font des intellectuels des « chiens savants » (l. 206) qui viennent faire leur numéro dans la Cité, sans pourtant avoir la liberté de parole que ne leur permet pas l'hyperspécialisation des savoirs. En somme, la question du pouvoir, chez Catherine Mavrikakis, est traitée de façon à montrer une série d'oppositions entre l'intellectuel et différentes formes de pouvoir qui, au final, l'étouffent et menacent son existence. La particularité que nous offre ce discours est de mettre en lumière certaines forces négatives là où habituellement l'intellectuel trouve des alliés, c'est-à-dire l'université, les revues savantes, et les diverses institutions de reconnaissance de la pensée (prix). L'intellectuel, attaqué de toutes part, est représenté comme un être en perpétuel combat et qui doit, sur tous les fronts, affirmer cette légitimité qui lui est sans cesse contestée.

⁸ Pour faciliter le repérage des passages cités, les lignes des textes du corpus ont été numérotées. Voir les copies en annexe.

Le savoir

Pour ce qui est du thème du savoir, il est très souvent indissociable de celui du pouvoir, puisqu'il s'applique aux mêmes éléments : les universités et les prix littéraires. Tout au long de l'article, l'auteure joue sur des notes pathétiques en ce qui a trait au savoir, notamment lorsqu'elle évoque les dimensions de « l'exil » (l. 84), de « l'oubli » (l. 106) qui sont le lot des penseurs québécois. L'auteure travaille à déconstruire certaines illusions de sa propre jeunesse, comme le fait de « croire à une place importante de la réflexion dans le monde. » (l. 232-233) Ainsi, les difficultés de l'intellectuel sont la pointe d'un immense iceberg qui concerne le domaine de la pensée en général, et qui s'étend sur le monde entier, le cas du Québec n'étant qu'une illustration parmi d'autres. À cet effet, l'auteure met l'accent sur « l'absence d'amour de la philosophie en terre québécoise » (l. 75) ainsi que sur la déchéance de la poésie en tant qu'art politique et voix intellectuelle par excellence. Encore une fois, l'université tient une place ambivalente dans le domaine du savoir, étant parfois victime de l'ironie de l'auteure : « Ces publications [provenant des presses universitaires] permettent, dans le meilleur des cas, de faire avancer les sciences (fussent-elles humaines) ou encore d'ajouter une ligne de plus dans le cv d'un professeur qui aura ainsi une promotion dans les années qui suivent la publication d'un ouvrage. » (l. 251-255), « on peut évidemment s'accrocher à l'université et se dire avec raison que là se fabriquent des discours, des pensées importantes qui, bien qu'elles aient peu d'impact sur la société actuelle, en auront vraisemblablement un jour, sans que l'on sache comment, les voies de dieu étant impénétrables. » (l. 124-130) Mais l'université est aussi le dernier retranchement du savoir, le dernier espace où il survit et où « s'est vraiment établi un réseau de spécialistes qui donne à l'échange, peut-être, un sens » (l. 144-145). L'université est donc un espace paradoxal, à la fois ouvert sur le monde car en lien avec d'autres institutions, mais enclavé et isolé du reste de la société.

Une fois de plus, les médias ont un rôle négatif à jouer, car en invoquant les universitaires pour parler de sujets spécialisés, ils formatent le savoir et ne permettent pas aux intellectuels de s'exprimer à leur convenance. L'intellectuel étant reclus à un « domaine étroit » (l. 86) et condamné à exprimer un « contenu préformaté » (l. 99), il ne trouve pas plus de légitimité dans les prix qui sont perçus par l'auteure comme dérisoires, puisqu'étant incapables d'attirer sur eux une certaine reconnaissance de la population en général. La spécialisation des savoirs aura donc nui au rôle de l'intellectuel dans la Cité en le marginalisant et en réduisant d'une part son domaine d'action, et d'autre part sa capacité d'intervention et de prise de parole. Ceci dit, il n'est donc pas surprenant que Mavrikakis évacue de son

propos la dimension de l'engagement, qu'elle semble percevoir comme impossible dans le contexte actuel. Elle reporte effectivement cette dimension sur la question de l'identité, la seule façon pour l'intellectuel de s'engager étant de reconnaître son propre statut intellectuel et celui de certains collègues, les camarades, qui partagent les mêmes dilemmes et rêvent d'un même changement.

L'identité

Le rapport à soi, chez Catherine Mavrikakis, est un élément central, ce qui transparaît dans ce texte qui reconstitue son parcours intellectuel personnel. En se référant à son entrée à l'université, l'auteure fait un retour aux sources et déconstruit tous les mythes et les convictions qui l'animaient alors, convictions qu'elle attribue au fait d'être « simplement une fille de [son] époque, de [son] milieu » (l. 39-40) qui lui ont enseigné que l'intellectualisme avait sa place dans la société, convictions qu'elle se voit aujourd'hui obligée de démentir. Elle fait également référence à sa situation « d'enfant d'immigrants » (l. 67) qui s'intéresse aux combats politiques au Moyen-Orient et qui manifeste une certaine forme de nostalgie par rapport à la situation du poète pendant la Révolution Tranquille au Québec. Pourtant, tous ces éléments identitaires (croyances, combats politiques, nostalgie...) convergeront vers un démenti de l'auteure qui est « prête à désavouer la jeune étudiante un peu bécasse [qu'elle a été] et qui croyait vraiment que les intellectuels existaient dans notre monde. » (l. 70-72) Cette affirmation, très lourde de sens, correspond à une thèse plutôt pessimiste, comme quoi l'existence des intellectuels dans la place publique ne serait plus qu'un souvenir, une idée associée à l'idéalisme de la jeunesse plutôt qu'à la réalité.

Engageant un mouvement d'aller-retour dans sa propre pensée, Mavrikakis semble écrire et réfléchir de façon circulaire et vient une seconde fois réfuter une idée qu'elle semblait soutenir en soulignant l'existence de groupes d'intellectuels associés à l'université, siège de sa propre identité et de sa propre ambivalence. Malgré le semblant de lumière qui fait surface lorsqu'elle évoque l'existence d'une « solidarité » (l. 285) et d'une « camaraderie » (l. 288) entre les intellectuels qui luttent pour leur existence, il y a un certain constat d'échec quant à la place restreinte qu'occupe cette identité intellectuelle. En effet, s'il existe encore des penseurs, ils doivent s'accommoder d'un très petit espace médiatique et de l'indifférence générale par rapport à la pensée et à la culture. Mavrikakis, entretenant une aversion pour le cynisme, suggère que son identité en tant qu'intellectuelle peut s'émanciper à l'intérieur du groupe restreint auquel elle appartient, et elle termine sa lettre avec une affirmation

encore une fois contradictoire et ambivalente, qui est que « les intellectuels sont là pour cela sur la terre, pour faire advenir l'improbable » (l. 327-329), l'improbable étant une revalorisation sociale de la pensée. Bref, l'identité est le siège d'une ambivalence essentielle qui fait de l'intellectuel un être irrécyclable avec l'image que la société projette de lui-même, c'est-à-dire un *chien savant* qui n'a d'utilité que dans un contexte restreint et aliénant pour une pensée libre. Il s'agit du point de départ de ce dilemme qu'illustre l'auteure entre une volonté de voir l'intellectuel posséder une identité, donc un rôle social valorisé, et le constat qu'il n'en est pas ainsi dans la société actuelle à cause des mécanismes de pouvoir qui jouent contre lui.

Pour conclure cette partie de l'analyse portant sur l'énoncé, nous pourrions dire qu'il est difficile de concevoir comment l'auteure réconcilie son constat d'échec quant à la fonction désormais quasi-absente de l'intellectuel dans l'espace public, et sa croyance en l'existence de groupes d'intellectuels qui, bien que petits, doivent s'accrocher pour « faire advenir l'improbable » (l. 329). La position de l'auteure par rapport au nouveau rôle de l'intellectuel semble être non plus un engagement, désormais impossible à cause du système médiatique actuel, de la dépolitisation, et de l'hyperspécialisation du domaine du savoir, mais bien une sorte de fidélité, d'espoir en un changement ardu, mais somme toute possible grâce au regroupement et à la solidarité. En ce sens, l'université est elle aussi devenue un non-lieu, une institution ambivalente qui peut autant être source de savoir que d'aliénation. L'intellectuel, désormais, ne peut compter que sur sa force intérieure, sa connaissance de soi et des autres, sur le regroupement et sur un espoir, même fou, même illusoire.

3.1.2 L'énonciation

Avant de procéder à l'analyse de certains actes illocutoires présents dans ce texte, il nous faut tout d'abord distinguer comment se conçoit le destinataire de cette lettre. Il y a en premier lieu les « camarades » auxquels la lettre s'adresse directement, et que l'on comprend être le comité de rédaction lui ayant remis le prix Éva-Le-Grand, ces mêmes individus qui sont des collègues et des connaissances de l'auteure. Pourtant, en publiant cette lettre dans les pages de la revue, Mavrikakis s'adresse également à tous les lecteurs de cette plateforme, eux que le président, Jean-Michel Sivry, désigne lui-même comme une « marge éduquée »⁹. Ce sont donc des lecteurs a priori sensibles à la

⁹ SIVRY, Jean-Michel. 2009. « Contre toute certitude », *Spirale*, no 228, septembre-octobre 2009, p. 7.

situation précaire de l'intellectualisme au Québec. Il en découle une impression de cercle fermé, où l'on utilise les plateformes de diffusion pour afficher une certaine solidarité, mais aussi une certaine dualité entre pessimisme et optimisme par rapport à l'existence d'un cercle intellectuel bien constitué. En ce sens, il est possible de postuler que Mavrikakis a conscience du statut de ses lecteurs qui sont des universitaires initiés à ces questions, que ce soit les « camarades » ou le reste du lectorat de *Spirale*.

Les assertifs

À présent, il est possible d'identifier certains actes illocutoires qui en disent long sur la façon dont l'auteure construit sa pensée et communique ses idées. Pour ce qui est du premier groupe, celui des assertifs, il concerne en grande majorité ce que l'auteure considère être la vraie situation de la pensée et de la culture au Québec, donc loin de ce que les médias de masse tentent de décrire. Elle souligne que l'université lui a appris « à tort » que les intellectuels jouent un rôle social important, et que l'absence de philosophie québécoise est le signe d'un recul de la pensée qui fait naître chez l'auteure un « sentiment souvent très juste des dimensions réduites du milieu intellectuel et culturel » (l. 88-90). Les assertifs ont également comme fonction de montrer un point de vue de l'intérieur du milieu universitaire, car l'auteure affirme sans hésiter qu'elle « [sait], comme tout le monde, à quelle pauvreté réelle et symbolique se condamnent de nombreux talents » (l. 102-104). Ce type d'actes illocutoires engage la connaissance intrinsèque que l'auteure possède du milieu intellectuel, et elle s'appuie sur cette crédibilité pour décrire la situation et *soutenir* (l. 197) que « les universitaires qui passent dans les médias sont au contraire réduits à un contenu préformaté, sans aucun droit à une parole qui pourrait charmer » (l. 198-200).

Les expressifs

En ce qui a trait aux actes illocutoires expressifs, ils sont beaucoup moins nombreux que les précédents, et sont utilisés également dans le but d'illustrer cette solidarité essentielle entre les intellectuels entourant la revue *Spirale*, et, dans une plus large mesure, les intellectuels en général. C'est surtout vers la fin de l'article que Mavrikakis exprime un état d'esprit positif envers ses destinataires, les posant comme de véritables « camarades » dont les marques de reconnaissance lui sont chères, et prouvent qu'il n'est pas totalement vain de vouloir « faire advenir l'improbable » (l. 329). Cette idée est visible entre autres dans les nombreux remerciements qu'elle adresse : « C'est beaucoup. Je vous en remercie. » (l. 289-290), « Je vous embrasse, camarades. Encore merci. » (l. 325-326). Le lecteur

découvre donc que cette lettre a pour but ultime d'exprimer l'appartenance de l'auteure à ce groupe qui se pose comme un sauf-conduit, un point d'arrimage. Ces actes illocutoires expressifs sont donc plus que des remerciements, ils sont une sorte de profession de foi que l'auteure prononce après avoir dressé un portrait plutôt pessimiste de la situation des intellectuels au Québec. Elle exprime son admiration (« Alors, tant mieux. J'aime les gens qui s'acharnent à croire en des rêves impossibles. » (l. 325-327)) pour ces personnes qui ont fait le même choix qu'elle, celui de se battre contre « la spécialisation meurtrière pour la réflexion » (l. 324-325). Bref, ces actes expressifs visent à établir une solidarité entre l'auteure et ses destinataires, mais aussi de confirmer la réciprocité de ces sentiments, puisque l'auteure insiste également sur le fait que ses amis lui ont d'abord décerné un « prix de camaraderie » (l. 282), ce qui a provoqué l'écriture de cette lettre qui se construit comme un remerciement public.

Les directifs

Si nous poursuivons notre étude en nous intéressant aux actes illocutoires directifs, nous pouvons constater que ceux-ci demeurent assez discrets et que l'auteure ne cherche pas à provoquer une action à proprement parler, mais bien une réflexion et une prise de conscience. Les directifs, qui sont donc plutôt indirects, s'attaquent tous à un discours établi, à une idée préconçue que l'auteure tente de déconstruire en proposant une nouvelle façon de voir la situation : « cette volonté d'extermination des intellectuels qui ne vient malheureusement pas seulement des gouvernements (soyons sérieux...) » (l. 121-124), « Mais au Québec, au Canada, l'intellectuel dans la Cité, loin du monde universitaire, il faut l'avouer, est relativement peu présent. » (l. 146-148), « Il s'agit plutôt de réfléchir ensemble à un projet social, culturel et parfois politique qui, malgré les divergences d'opinions, crée une mini-société dont on peut rêver qu'elle soit contagieuse. » (l. 305-310). Dans cette dernière citation, l'incitation à une réflexion sur le rôle de l'intellectuel est particulièrement probante de l'effet que tente d'avoir l'auteure sur ses destinataires. Elle cherche à valoriser et à légitimer l'action et la pensée du groupe auquel elle appartient en soutenant que c'est en ayant foi en leur existence qu'il serait possible de faire advenir un changement de situation. Elle semble également vouloir déboulonner certains discours aux yeux des lecteurs et, au final, les pousser vers un autre lieu de réflexion qui lui semble plus propice. L'auteure présente une certaine volonté d'inclusion et revient sur son attitude pessimiste dans le but de provoquer chez le lecteur d'une part une prise de conscience des problèmes et de la situation critique que vivent les intellectuels, et d'autre part une envie de suivre

le mouvement qu'elle propose et une certaine forme d'adhésion à ce que nous pourrions appeler la cause intellectuelle.

Les déclaratifs

L'unique acte illocutoires déclaratif revêt ici une grande importance par rapport à la façon dont l'auteure formule son appartenance à une certaine identité intellectuelle qui n'est pas acquise, et dont l'existence est perpétuellement remise en doute : « Trente ans plus tard, en 2009, je suis prête à désavouer la jeune étudiante un peu bécasse que j'ai été et qui croyait vraiment que les intellectuels existaient dans le monde. » (l. 70-72) Cette idée de retour sur soi est primordiale dans le texte et l'auteure se prête à l'exercice du doute et du retour sur ses propres réflexions pour arriver à une pensée complète. Il y a pourtant une certaine contradiction entre le fait de renier cette croyance en l'existence des intellectuels et la déclaration d'une croyance en l'utilité de petits groupes de penseurs solidaires et qui ensemble font face à « des vents si défavorables » (l. 333). Ce qu'elle renie, c'est une croyance naïve en l'existence des intellectuels dans la sphère publique; ce qu'elle souhaite, et qui est visible par le biais d'un acte illocutoire déclaratif, c'est la continuation « de cette folie-là » (l. 334), celle des entreprises intellectuelles comme *Spirale*, elle qui malgré tout « croit encore à quelque chose comme à elle-même, à la pensée et à la culture [...] » (l. 331-333). Elle déclare ainsi une sorte de fidélité qui, malgré son caractère quelque peu épique, indique un grand besoin d'un sentiment d'appartenance. Ce groupe dont elle parle, elle en proclame l'existence et son article a pour effet de faire advenir ce réseau d'intellectuels comme un groupe bien constitué, défini et existant grâce aux paramètres qu'elle institue.

En conclusion, nous pouvons dire que la force illocutoire de ce texte découle de l'apparente humilité de son auteure, qui propose un retour sur elle-même et compose par son discours un groupe d'intellectuels dont la fonction première est de résister à des forces opposées cherchant à nier son existence. Le texte de Mavrikakis se construit donc comme une illustration d'un parcours réflexif personnel, qui vise à induire le lecteur dans le même cheminement mental : on reprend les grandes illusions de la jeunesse, les composantes sociales et politiques, les discours médiatiques dominants pour en arriver à une opinion personnelle qui, quoique contradictoire à certains moments, en arrive à un appel à la solidarité.

3.1.3 L'interaction

L'intertextualité et la citation

Dans cette section, nous traiterons en bloc des catégories de l'intertextualité et de la citation qui composent l'analyse de l'interaction entre cette lettre de Catherine Mavrikakis et les autres textes et discours qui sont mobilisés par l'auteure. Tout d'abord, l'aspect de l'intertextualité nous ramène à l'idée du parcours intellectuel développé précédemment. Effectivement, en faisant référence à d'autres textes et à d'autres auteurs, Mavrikakis procède à une monstration de son propre chaminement intellectuel et expose certaines étapes en s'appuyant sur des exemples concrets de textes qui ont modelé sa pensée. Par exemple, l'étape de la découverte associée à la jeunesse correspond pour l'auteure à la lecture de *L'Apologie de Socrate* de Platon, tandis que celle de l'approfondissement de l'apprentissage des « enjeux intellectuels des luttes pour l'indépendance » (l. 52-53) se fait par le biais de la lecture d'auteurs tels que Senghor, Fanon, Césaire, Memmi et Vallières. Plus loin dans son parcours survient la désillusion du rôle social de l'intellectuel, dont l'illustration parfaite est *Portrait de l'intellectuel en animal de compagnie* de Michel Surya. Par cette allusion au texte de Surya, Mavrikakis dévoile une partie de son identité intellectuelle et soutient que les intellectuels en sont réduits à l'état de « chiens savants » (l. 206), dont elle ne s'exclut pas elle-même. C'est donc à une autocritique qu'elle procède, et ce en empruntant les propos d'un autre auteur pour légitimer sa manière de voir la situation des intellectuels aujourd'hui. Un peu plus loin dans l'article, l'auteure se prononce sur les différentes institutions de reconnaissance de la pensée, donc sur les prix littéraires et philosophiques. Pour ce faire, elle se réfère à la figure de l'intellectuel engagé par excellence : Jean-Paul Sartre. En reformulant les raisons que ce dernier a élaborées pour justifier son refus du Prix Nobel en 1964, Mavrikakis compare la situation d'alors à celle d'aujourd'hui, et ce pour déplorer la chute drastique du pouvoir symbolique que possédaient les intellectuels (l. 208-215). Alors que le geste revendicateur de Sartre a déjà eu une résonance politique, ce qui semble avoir été une chose souhaitable aux yeux de l'auteure, la reconnaissance de la pensée se butte aujourd'hui à une indifférence généralisée, ce qu'elle déplore très certainement.

Ainsi, nous pouvons soutenir que la dimension de l'intertextualité permet à Mavrikakis de comparer une situation présente à une situation passée tout en illustrant sa propre évolution intellectuelle. Il y a une progression évidente illustrant son évolution, elle qui met en relation sa pensée

avec celle d'autres auteurs par le biais de la référence. Les auteurs cités ont donc une valeur exemplaire qui sert à accentuer le côté déplorable de la situation de l'intellectuel au Québec et ailleurs en Occident. En terminant, mentionnons que dans cet article de Mavrikakis, la présence de citations est plutôt discrète, la seule étant un extrait de la description du prix Éva-Le-Grand dont on ne précise pas la référence. L'auteure situe donc le prix en question et donne quelques informations essentielles qui sont amenées de façon formelle et qui ne semblent pas mériter davantage l'intérêt de cette dernière. Par conséquent, nous pouvons affirmer que le travail de citation n'est pas significatif dans ce texte.

La polyphonie

En outre, la dimension de l'interaction prend de son importance lorsqu'il est question de la polyphonie. En premier lieu, il nous faut constater que l'utilisation du pronom « on » est très présente pour reprendre un discours commun ou généralement admis, mais que cet élément est utilisé à deux fins diamétralement opposées. Il y a d'abord le « on » qui exclut la personne qui parle, et qui reformule des discours dont l'auteure cherche à se distancier : « s'il arrive qu'à la radio de Radio Canada, on nous sorte de temps à autre du placard intellectuel perçu comme honteux un philosophe ou un penseur pour venir parler d'un sujet précis, force est quand même de constater que l'on ne veut pas entendre les intellectuels dans les médias actuels » (l. 159-165), « On n'en a plus que pour les romanciers, les vrais méchants de ce monde [...] » (l. 111-112)), « on lui préfère l'expert » (l. 174), « On se méfie des quatre ou cinq figures d'intellectuel qui, comme des spectres, hantent de temps à autre les ondes médiatiques » (l. 178-180), « On ne veut pas de personnages qui pensent, qui se battent pour des idées, qui critiquent ouvertement [...] » (l. 181-183). Dans ces exemples, l'auteure semble vouloir marquer une différence entre ses propres opinions et celles véhiculées par les discours dominants. Le pronom « on » crée une mise à distance entre elle et ces autres locuteurs flous, généraux et superficiels associés aux médias. Mais d'un autre côté, il y a le « nous » inclusif qui vient renforcer son propos en suggérant qu'il s'agit de questionnements et de réflexions partagés : « La condition des poètes au Québec, on le dit assez, n'a plus rien d'idyllique aujourd'hui. » (l. 100-101), « (on pense ici tous, pourtant sans vraie nostalgie, à Gerald Godin aux côtés de René Lévesque) » (l. 150-152), « Les intellectuels (mais existent-ils encore? Nous nous le demandons souvent) » (l. 203-204). En ce sens, l'auteure utilise aussi certains discours généralisés pour venir donner plus d'autorité et de légitimité à ses propres éléments de réflexion, mais surtout pour inclure un certain type de destinataire qui la rejoindrait dans ses

interrogations. L'aspect polyphonique fait donc partie de la stratégie de l'auteure qui tente d'instituer un groupe d'intellectuels et de valoriser une certaine façon de réfléchir.

3.1.4 La stratégie de discours

À la lumière des éléments d'analyse qui viennent d'être développés, nous pourrions conclure que cet article est le fait d'une figure de l'intellectuel en développement, celle de l'auteure Catherine Mavrikakis, mais que l'affirmation du statut d'intellectuel passe par la valorisation et la reconnaissance qu'accordent les autres intellectuels de son milieu, ceux avec qui elle collabore et travaille vers un but commun. L'aspect collectif est non seulement ce qui a été le motif de l'élaboration de l'article, mais il est ce qui lui permet d'exister et de s'affirmer en tant qu'intellectuelle. D'une part, l'article fait montre d'une véritable recherche de soi et est le théâtre de l'évolution d'une pensée qui, grâce à une bonne foi et à une humilité apparentes, sont l'illustration du fait que l'intellectuel doive sans cesse se remettre en question et ne pas demeurer dans des conceptions figées. D'autre part, il y a l'aspect de la coconstruction d'une communauté intellectuelle qui est mis de l'avant, et le texte est en fait une réponse au fait que des camarades lui aient remis un prix pour souligner la pertinence de sa réflexion. On comprend donc l'importance des destinataires ciblés et anonymes que sont les « camarades » lorsque l'on prend en considération l'idée de stratégie de discours de l'auteure. Cette stratégie peut se penser en trois temps : la crédibilité, la légitimation et la captation.

La crédibilité

Dans cette section, il s'agira de comprendre comment l'auteure établit la véracité de ses propos, et donc devient crédible aux yeux du lecteur. Nous pouvons dire que cette dernière est très engagée personnellement dans son discours, comme nous le démontre l'utilisation généralisée du pronom « je » dans cet article. Elle utilise également de nombreuses localisations temporelles et spatiales qui situent ses premières années d'études, son passé d'enfant d'immigrants et surtout informe le lecteur de l'utilité de donner une perspective à ce qu'elle énonce. Une forme de crédibilité se dessine dans le fait qu'elle ait d'abord été témoin de l'évolution sociale au Québec (notamment grâce aux allusions aux années de la Révolution Tranquille), mais aussi qu'elle se sente « concernée » (l. 54) par la situation d'autres pays comme l'Algérie ou l'Iran. Par ailleurs, la présence de nombreux termes mis en place pour dénoncer certaines formes d'oppression (provenant des institutions scolaires ou médiatiques,

par exemple) vise à convaincre le lecteur de la valeur péjorative qui est accordée à la pensée au Québec (« mourir » (l. 48), « lutte » (l. 115), « volonté d'extermination », « vaincus » (l. 118), « précaires » (l. 119), (l. 121), « bâillonnés » (l. 166), « voie d'extinction » (l. 174-286), « réduits » (l. 199), « préformaté » (l. 199), « imposée » (l. 201), « se faire avaler » (l. 212), « peur » (l. 212), « méfiance » (l. 221), « enterrement » (l. 234), « mort étouffé » (l. 236), « éteintes » (l. 266), « meurtrières » (l. 324), etc.) Si de nombreux discours dominants tendent à soutenir que la culture et la pensée québécoises sont bien-portantes, ou encore à rejeter la faute sur les gouvernements ou sur les médias, l'auteure de ce texte établit une certaine crédibilité en soutenant qu'elle ne se laisse pas bernier par ces raisonnements simples et trop faciles. Elle déboulonne ces discours tout en proposant au lecteur un retour sur elle-même, sur la faiblesse des ses réflexions passées et présentes pour inciter celui-ci à adhérer à son propos qui, somme toute, se veut transparent et lucide. Elle met en place une stratégie de la bonne foi, de l'humilité, qui finissent par assoir sa crédibilité sur le fait qu'elle ne prenne rien pour acquis et qu'elle puisse appliquer ses critiques à elle-même. Ainsi, elle ne donne pas l'impression de vouloir se hisser sur un piédestal, comme l'ont été taxés de nombreux intellectuels avant elle. En se distançant de la figure de l'intellectuel qui connaît une vérité ignorée des autres, Mavrikakis construit sa crédibilité autour d'une dimension autoreflexive qui est valable pour elle, pour ses collègues, pour tous ceux qui souhaitent se prononcer sur les questions qu'elle pose.

La légitimation

Pour ce qui est de la dimension de la légitimité, l'auteure engage beaucoup de renseignements personnels sur sa vie, sur sa profession et sur ses opinions, dont plusieurs servent justement à légitimer sa prise de parole. Dès le départ, elle construit son *moi discursif* autour de son statut d'universitaire, qui a reçu une éducation à la française et a très tôt considéré la littérature comme une vocation : « Au Québec, la littérature semble être vivante. Une promesse. J'en ferai donc. » (l. 68-69). Cette phrase, qui peut être considérée comme un acte illocutoire promissif, est un peu comme une profession de foi, un engagement presque solennel qui n'est pas non plus dénué d'ironie si on en croit l'attitude critique que l'auteure a par rapport à ses années de jeunesse. Mais la question de la légitimation prend son importance lorsque Mavrikakis critique le milieu universitaire, ce qu'elle se permet de faire grâce à sa vision de l'intérieur, elle qui connaît cette institution pour y avoir évolué depuis 1979. C'est aussi à titre d'auteure de romans qu'elle se prononce sur la place de la littérature et de la poésie dans la sphère publique (« La poésie [...] a perdu son aura. » (l. 107-111), « On n'en a plus que pour les romanciers,

les vrais méchants de ce monde [...] » (l. 111-112)). Toujours sur un ton ironique, elle va tirer de sa situation professionnelle d'auteure et de professeure un certain profit sur le plan discursif, puisqu'elle adresse une critique qui provient de l'intérieur même du milieu, donc ancrée dans des préoccupations réelles et solides, puisque vécues par l'auteure elle-même et par ceux qui l'entourent. Encore une fois, la dimension de l'autocritique est à l'avant-plan de la stratégie discursive, car Mavrikakis assoit l'utilité de son discours sur le fait de donner l'heure juste sur un milieu qui n'est pas toujours accessible.

D'un autre côté, nous pourrions voir une tentative de légitimer la prise de parole dans le fait d'avoir recours à tant de références historiques et littéraires. En effet, comme nous l'avons vu dans la section sur l'intertextualité, un assez grand nombre de lectures est mobilisé dans cet article, ce qui donne à penser que l'auteure va chercher un certain pouvoir symbolique dans d'autres écrits venant appuyer ses arguments et ses points de vue. Pour donner un exemple en ce sens, prenons le passage qui explique le fait que Sartre ait refusé le Nobel en 1964. L'auteure précise que celui-ci « voulait encore signer : "Jean-Paul Sartre". Tout court. Et non : "Jean-Paul Sartre, prix Nobel de littérature." » (l. 213-215) Mavrikakis utilise cet exemple de l'histoire littéraire pour démontrer à quel point la situation de l'intellectualisme a changé depuis cet âge florissant de la philosophie, au point où, « dans le contexte actuel, trente ou quarante ans plus tard, [...] le refus du Nobel ou d'un autre prix n'aurait pas plus d'impact que son acceptation » (l. 223-225). Pourtant, tout en proposant un regard pessimiste sur les mécanismes de reconnaissance de la pensée tant au Québec qu'ailleurs dans le monde, Mavrikakis revendique son statut d'intellectuelle en signant son article : « Catherine Mavrikakis, Prix Éva-Le-Grand 2006 ». C'est donc à titre de récipiendaire, et donc de bénéficiaire de ces mécanismes de reconnaissance de la pensée, qu'elle élabore une critique qui se veut constructive en alliant pessimisme et optimisme. Ainsi, l'auteure n'acquiert pas sa légitimité simplement en faisant une éloge pure et simple : elle passe par une remise en question de la valeur et de l'utilité des prix, pour finalement en arriver à une décision réfléchie et sentie, celle d'accepter le prix au nom de l'existence d'une communauté intellectuelle qu'elle respecte. C'est ainsi que les conventions associées au genre de la lettre sont remplies, et qu'elle signe en s'attribuant le titre de « Prix Éva-Le-Grand 2006 », mais seulement au terme d'un parcours réflexif qui l'a amenée à faire ce choix conscient.

La captation

Pour élaborer la dimension de la captation, nous devons revenir sur les deux types de destinataires bien distincts qui sont ciblés par ce texte. Il y a d'abord ceux à qui les remerciements s'adressent, les « camarades » de la revue *Spirale*. Mais ceux-ci ne sont pas les seuls lecteurs de la revue, et malgré les apparences, ce remerciement public cherche également à atteindre les autres lecteurs, qui semblent être considérés comme des intellectuels en puissance. Pour ce qui est du premier groupe, Mavrikakis leur envoie un message qui peut paraître contradictoire, mais qui au final vise à leur proposer une autoréflexion à l'image de celle qu'elle fait elle-même. En effet, si cette dernière critique d'une part la petitesse, voire l'inutilité des prix littéraires (« Très souvent, l'obtention du prix est saluée par quelques lignes polies et indifférentes [...] » (277-278), « Le prix Éva-Le-Grand a, bien sûr, quelque chose de désuet, de ridiculement petit. » (l. 310-312)), elle se sert de ces remarques pour leur donner un revers positif, qui est que « la culture faut circuler la culture, qu'il existe des liens entre les artistes, les penseurs, et qu'une vision commune de réflexion est possible hors des départements universitaires, des corporations ou encore des associations de spécialistes. » (l. 315-320) C'est donc en oscillant entre la condamnation et l'éloge, entre la critique et l'appui que l'auteure cherche à susciter l'adhésion émotive de ses collègues, eux qu'elle incite à poursuivre leur œuvre sans pour autant cesser de se questionner sur leur rôle et leur importance. Pour ce qui est du deuxième type de destinataire, elle se sert une fois de plus de cette stratégie qui opère en deux temps. Tout d'abord, elle critique le milieu des intellectuels, c'est-à-dire l'université, mais aussi les médias qu'elle classe parmi les responsables du déclin de la pensée au Québec. Pourtant, elle ne s'arrête pas là. En critiquant les intellectuels eux-mêmes, donc le groupe auquel elle appartient, elle ne s'exclut pas de la critique et tente de susciter une certaine réflexion chez tout lecteur qui se considérerait lui-même comme intellectuel. L'auteure parle de « voix éteintes » (l. 266), d'« exil », (l. 84) de « voie d'extinction » (l. 174), de « domestication » (l. 200) pour parler des intellectuels, mais rejette le blâme sur eux puisqu'ils « consentent à la portion congrue des médias en acceptant de ne prendre que la place qu'on leur donne » (l. 203-206). Par le fait même, elle jette l'accusation sur tout lecteur qui aurait la prétention de se considérer comme un intellectuel, et soutient que chacun est responsable de ce déclin. Le lecteur ne peut donc que se sentir concerné par ces propos qui l'obligent à une réflexion sur lui-même et sur la situation des intellectuels en général.

Un autre aspect important qui relève de la captation est le fait que Mavrikakis développe une dimension essentiellement polémique dans son article. Effectivement, l'auteure remet en cause de nombreux discours généralement admis, comme nous avons pu le voir dans la section sur l'aspect polyphonique du texte. Ainsi, elle propose une remise en question des idées préconçues qui pourraient venir parasiter la réflexion du lecteur, et c'est en faisant l'exercice de sa propre remise en question qu'elle incite plus ou moins explicitement ses lecteurs à adopter cette même attitude critique. L'aspect polémique de ce texte se retrouve notamment au niveau d'un vocabulaire accusateur qui opère une dramatisation du statut peu enviable de l'intellectuel d'aujourd'hui. Étant le jouet de nombreuses forces qui s'opposent à son émancipation, l'intellectuel est construit par l'auteure comme un être en perdition aux yeux de la population, et elle développe de nombreuses images dysphoriques pour illustrer cette opinion, ce qui conduit le lecteur à éprouver un sentiment de crainte par rapport à la disparition éventuelle des intellectuels. Que ce soit en le comparant au « médecin généraliste » (l. 173) en voie d'extinction, en le décrivant comme un « spectre » (l. 179) ou encore comme un « chien savant » (l. 206), Mavrikakis fait de l'intellectuel un être ambivalent, abandonné par sa société et lui-même peu combatif. En faisant référence à une mémoire collective et à un passé émotif pour le lecteur (en se référant aux exemples de l'âge d'or de la pensée incarné par Gérard Godin ou Pierre Vallières), l'auteure du texte met l'accent sur la débandade qu'a connue la pensée au Québec. Nous pourrions dire que cette stratégie vise à faire vibrer une corde sensible chez le lecteur qui se voit dans l'obligation d'admettre un changement dans le monde de la pensée, et surtout de s'en inquiéter tout comme l'auteure du texte.

3.1.5 Conclusion

Pour conclure cette partie sur l'analyse de la production d'une figure de l'intellectuel dans ce texte de Catherine Mavrikakis, disons que la pratique de soi est le résultat d'un savant mélange d'optimisme et de fatalisme qui oblige le lecteur dans un premier temps à être alarmé par une situation décrite comme étant catastrophique, et finalement à regagner un certain espoir en un avenir possible vers la fin du texte. Cette oscillation constante fait naître des réflexions parfois contradictoires, ce qui se transmet facilement au lecteur qui est obligé de faire la part des choses et de s'impliquer dans la réflexion proposée par l'auteure. En posant des questions dont elle n'a pas les réponses, en impliquant des dimensions de sa vie personnelle dans le texte, l'auteure nous fait la démonstration d'un parcours réflexif qui, au final, instaure comme unique certitude que la connaissance de soi est essentielle à la

revendication du statut d'intellectuel. Elle donne ainsi une forme de solution qui trouve sa source dans la réflexion sans cesse renouvelée, dans le dynamisme des petits groupes qui peuvent à la fois se critiquer et se coconstruire comme communauté qui perpétue un travail intellectuel. Si d'une part il peut résulter de la description de groupes intellectuels restreints une impression sectaire et exclusive, il faut pourtant, grâce aux arguments que Mavrikakis apporte en ce sens, admettre que le sort de l'intellectuel dans les dernières années a été provoqué par une marginalisation de l'intellectualisme, d'où le sentiment de rejet évident qu'expose l'auteure.

C'est en ce sens que la construction de l'éthos de l'auteure n'est pas harmonieuse, et qu'elle se fait par l'élaboration de dilemmes identitaires à la fois personnels et collectifs. La dimension de l'engagement, qui par le passé a été le siège de l'identité de l'intellectuel, est de plus en plus difficile à mettre de l'avant. En effet, le rôle de l'intellectuel auquel s'associe Mavrikakis est plutôt de l'ordre d'une conviction en l'importance de la pensée dans une société, dans la fidélité et la reconnaissance envers ceux qui effectuent ce même travail de valorisation de la pensée, et par dessus tout une connaissance de soi qui est essentielle pour ne pas tomber dans les pièges du conformisme et de la facilité. C'est en ce sens que nous avons choisi le titre « La racine et le doute » pour désigner ce texte de Mavrikakis où émerge une figure de l'intellectuel basée sur une honnêteté envers soi-même et un devoir de sans cesse questionner les mécanismes de pouvoir, le domaine du savoir et surtout, ses propres dimensions identitaires.

3.2 Wajdi Mouawad; sous le signe de la désobéissance

Septembre 2010 marque la sortie en salle du long métrage *Incendies* de Denis Villeneuve, adaptation de la pièce du même nom écrite par Wajdi Mouawad. Le film connaît un succès tant critique que populaire au Québec, et après sa présentation à Venise et sa nomination aux Oscars, il obtient le Jutra du meilleur film en 2011. Avril 2011, le Théâtre du Nouveau Monde annonce la venue de Bertrand Cantat dans le cadre du *Cycle des femmes*, œuvre de Sophocle mise en scène par Wajdi Mouawad. Diverses réactions se font rapidement entendre et un débat enflamme le Québec. En Juillet 2011, un autre débat éclate à *La Presse* entre Patrick Lagacé et Marc Cassivi suite à la rediffusion d'une

entrevue accordée par Wajdi Mouawad à un réseau français. L'auteur et dramaturge est sur la sellette, défendu par de plus en plus rares alliés, fustigé par un nombre d'opposants grandissant.

Si l'on revient au mois de novembre 2010, nous pourrions voir ce qui peut s'instituer comme le premier esclandre d'une controverse bien nourrie autour du désormais célèbre personnage médiatique qu'est Wajdi Mouawad. Dans le cadre d'un évènement journalistique nommé *Le Devoir des écrivains*, le quotidien *Le Devoir* publie un numéro spécial où les chroniqueurs et journalistes habituels sont remplacés par des écrivains de tout genre. C'est dans ce contexte que Mouawad publie « Les estis d'intellectuels » dans la section théâtre du journal. Ce titre en a choqué plusieurs et a mené à de nombreuses méprises quant aux propos réels de l'auteur. En utilisant une forme d'ironie brutale, Mouawad tente de dénoncer une forme d'anti-intellectualisme qui sévit selon lui, en reprenant à son compte cette expression proprement québécoise. Si le propre de l'ironie est de « dire le contraire de ce qu'on veut faire comprendre au destinataire » (Chraraudeau et Maingueneau, 2002 : 330), nous pouvons dire que l'horizon d'attente du public québécois, qui connaît la tendance provocatrice de l'auteur, a eu raison de ce procédé stylistique et mené de nombreux lecteurs à prendre au premier degré ce mépris pour les intellectuels. L'analyse que nous ferons de cet article tentera d'approfondir la portée de ce texte certes provocateur, mais aussi riche au niveau de la réflexion sur la place de la culture et de l'intellectuel au Québec.

3.2.1 L'énoncé

Le pouvoir

Des différentes formes de pouvoir ciblées dans cet article de Wajdi Mouawad, la plus importante est celle de ce que l'on pourrait nommer l'industrie culturelle, aussi nommée « culture » par l'auteur. Celle-ci correspond à une pression sociale qui oblige à la consommation, et pousse lesdits consommateurs à lire ou acheter des livres pour de mauvaises raisons. Pour mieux dénoncer cette forme de pouvoir, l'auteur la compare à une « dictature » qui correspond aux diktats de la culture lorsqu'elle s'érige en monde de consommation : « Échapper à la dictature du bruit. La dictature du "tout avoir lu" creuse nos tombes, achat après achat. » (l. 47) Dans cette conception de la culture comme forme d'oppression, le consommateur est face à un sentiment de dépassement qui le pousse à vouloir posséder des objets, au détriment de la compréhension des œuvres. S'ensuit, dans l'article, un

champ lexical mortifère (« tombes », « torture », « mourir ») qui aboutit à l'image de l'artiste, de l'intellectuel comme kamikaze : « La seule façon d'échapper à l'obéissance c'est la désobéissance et parfois, mourir avant l'écriture du prochain best-seller reste le meilleur moyen de ne pas avoir à la subir. » (l. 52-54) Cette métaphore très forte vient mettre en relief le pouvoir oppressif de la culture qui est associé à un autre pouvoir, celui-ci économique.

C'est ainsi que l'intellectuel-artiste est présenté par Mouawad comme un être assailli de toutes parts, d'abord par l'industrie culturelle et sa dimension économique, ensuite par les institutions qui ont pourtant comme mission de faire vivre l'art : « Comme d'hab : subordonnés aux abonnements, assujettis aux demandes de subventions [...] » (l. 64) L'artiste est donc en situation de dépendance par rapport aux institutions, elles qui profitent selon l'auteur de leur pouvoir pour diminuer et instrumentaliser les artistes. Mouawad crée une opposition entre le fait de « créer » et « d'administrer », deux actions incompatibles et symptomatiques de la soumission des artistes par rapport aux formes de pouvoir qui leur sont opposées : « le théâtre au Québec est passé, en 20 ans, de l'art de créer avec peu à celui d'administrer avec encore moins. » (l. 73-74). Ces faits rapportés par Mouawad le mènent à associer l'intellectuel-artiste à un rôle de dissidence. Effectivement, l'omniprésence du besoin « d'échapper » (l. 47, 55) aux formes de pouvoir se traduit dans une notion de fuite des systèmes culturels et économiques mis en place dans l'univers social : « Cesser de faire de l'économie, se remettre à faire de la politique. Faire des spectacles qui énervent! » (l. 78) Mouawad fait donc un appel à la désobéissance, à une fuite des courants dominants qui poussent à la consommation béate, sans esprit critique. C'est donc un art engagé qu'il revendique, une place de dissident pour l'intellectuel-artiste, une voix qui se porterait au-delà du *politically correct*.

Le savoir

C'est principalement dans la première moitié de cet article que se dessine le thème du savoir, et ce, par le biais de celui de la lecture et de la littérature. Cette dernière est bien sûr une source de savoir qui permet de mieux comprendre le monde, mais il s'agit également d'une importante forme de vécu humain, d'expérience artistique essentielle à l'individu. En soutenant que « lire ne signifie pas : lire tout » et qu'il « est possible de ne lire, toute sa vie durant, qu'un seul livre » (l. 48), il illustre de façon drastique cette idée. Poussant plus loin la radicalité de cette opinion, l'auteur soutient, non sans exagération, que « la culture est accumulation de livres, or la littérature est un livre. Un seul. Toujours.

Jamais deux. Même quand on en lit deux, il faut bien poser l'un pour ouvrir l'autre. » (l. 55-56) Le fait de se consacrer, en tant que lecteur, à un seul livre à la fois, et de s'y consacrer entièrement, est un effort qui doit être fait au nom de l'art et de ce qu'il a à offrir à chacun. En utilisant dans une large mesure les pronoms « on » et « nous » dans cette première partie de l'article, Mouawad cherche à faire en sorte que chaque personne se sente concernée et prenne conscience de la responsabilité qu'elle a envers l'art et la littérature, sources de connaissance de soi et du monde. Chacun se voit ainsi remettre entre ses mains le devoir d'être ce que nous pourrions appeler un bon lecteur. Chaque artiste, mais aussi chaque individu, doit dessiner son propre parcours à travers les lectures pour que le savoir demeure un domaine dynamique, libre de contraintes et favorable aux démarches individuelles et collectives.

Finalement, parce qu'il doit obéir aux normes imposées par sa culture, l'intellectuel-artiste est un instrument de ce mode de savoir axé sur l'économie, donc brimant sa liberté créatrice : « les artistes, transformés en préposés à l'industrie culturelle, font rayonner ladite culture aux quatre coins du monde... le coin étant précisément l'unique place où il leur est permis de rayonner. » (l. 71-72) Pour s'exprimer, l'artiste devrait être libre de tout cadre imposé par la culture qui est présentée comme « le poison de tout geste d'expression » (l. 57). Ainsi, la culture, en tant que savoir collectif qui devrait être enrichi par toutes les formes de création, ne devrait pas correspondre à un espace restreint et normalisé. Selon l'auteur, et il s'agit-là de sa plus grande requête énoncée dans l'article, elle devrait plutôt se concevoir comme un espace de création où n'ont prise les dimensions économiques et institutionnelles. Mouawad en revient donc à cette idée primordiale de désobéissance qui permettrait selon lui de créer un art et un savoir authentiques. Si l'on cherche ici à approfondir cette conception que Mouawad a du terme de *culture*, nous pourrions la rapprocher d'une certaine conception nietzschéenne que Roland Barthes reprend à son compte et qui fait de la culture une forme de « dressage » se définissant comme une « violence subie par la pensée », « une formation de la pensée sous l'action des forces sélectives »¹⁰. En ce sens, Mouawad refuse de subir les effets de cette *force*, de cette *violence* qu'est la culture, et se propose plutôt de travailler à l'encontre d'un univers culturel préétabli. Pour résumer cette idée en termes simples, reprenons cette célèbre expression de Jean-Luc Godard selon laquelle « La culture, c'est la règle. L'art, c'est l'exception. »

¹⁰ BARTHES, Roland. « Notes de cours et de séminaires au Collège de France, 1976-1977 », *Comment vivre ensemble; simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*. Paris : Éditions du Seuil/Imec, 2002, p. 33-34.

L'identité

Pour ce qui est de la question de l'identité, elle demeure sous-jacente à celles du savoir et du pouvoir dans le propos de Mouawad. Il y a d'abord un problème évident de définition entre les concepts de culture, art, et industrie culturelle. Nous pouvons déduire de cet article que Mouawad considère que l'art est l'exercice pur et libre d'une créativité à laquelle s'oppose l'industrie culturelle, obsédée par la rentabilité, les ventes, les abonnements, etc. Entre les deux se situe la notion de culture qui, instituée ainsi dans les discours généralisés dans l'espace public, est une valeur mitoyenne. La culture, aujourd'hui minée par l'industrie selon Mouawad, n'a plus la capacité d'inclure l'art. Elle est aux prises avec les diktats de l'économie, et donc se pose comme une notion ambivalente pouvant contenir le meilleur et le pire : « Écrire pour appartenir à sa culture c'est obéir à ce qu'il y a de plus détestable dans cette culture » (l. 57-58). Lorsqu'elle est une « accumulation » irréfléchie, elle devient industrie; lorsqu'elle ouvre aux gens une réflexion et un savoir, elle est art. Nous pouvons donc dire que l'identité, ici, est une valeur collective qui passe par une culture saine, dynamique, inclusive. Mouawad soutient qu'un peuple se doit d'éprouver de la fierté pour une culture qui serait telle, mais la culture québécoise ne correspond justement pas à cette idée, elle qui est décrite par l'auteur comme figée et bornée aux dimensions économiques : « La culture n'est pas la fierté d'aucun peuple. La fierté d'un peuple c'est son courage à ne jamais obéir à ce qui, chez lui, veut s'instaurer comme culture : langage au lieu de langue, tradition au lieu d'altérité, passé au lieu de mythe. » (l. 59-61) Mouawad utilise ainsi de lourdes oppositions pour insister sur le fait qu'il faille dynamiser la culture pour qu'elle puisse accueillir toutes formes d'art. Lorsqu'elle est normalisée, la culture ne peut être le vecteur d'une identité collective : elle s'instaure comme forme de pouvoir.

Par ailleurs, il nous faut préciser que l'auteur ne laisse rien transparaître de son identité personnelle, et qu'il se tient plutôt à distance de son propre propos en ne faisant aucune mention de sa situation ou de son œuvre, si ce n'est la courte notice biobibliographique. En ce sens, il nous faut souligner que son identité en tant qu'intellectuel-artiste peut être déduite des critiques qu'il adresse. Peut-être l'auteur compte-t-il sur sa notoriété pour que le lecteur établisse lui-même ce statut, mais il nous faut voir précisément dans le texte comment Mouawad s'identifie au rôle de l'intellectuel. En premier lieu, le fait de nommer des personnes du milieu théâtral et de les qualifier, peut-être même contre leur gré, d'intellectuels peut nous en apprendre. Effectivement, il s'agit d'acteurs, d'auteurs de théâtre et de metteurs en scène qui ont côtoyé Mouawad, et donc constituent son entourage artistique.

Le lecteur averti, qui connaît ces personnalités, comprend que Mouawad n'a certes pas la volonté de les insulter, mais bien de leur faire une éloge en les traitant « d'estis d'intellectuels » avec beaucoup d'ironie, pastichant ainsi l'opinion d'un certain public québécois faisant preuve d'anti-intellectualisme. Comme il s'agit de l'entourage immédiat de l'auteur, nous pouvons conclure qu'ils forment un groupe qui ont des aspirations communes pour le théâtre québécois et donc que Mouawad lui-même fait partie de cette bande de « macaques » qui cherchent à déranger le système établi et déstabiliser l'engrenage culturel.

3.2.2 L'énonciation

Les assertifs

La façon dont Mouawad met en scène son propos a beaucoup d'influence sur la portée de son texte, car la force illocutoire qui se dégage de cet article a suscité des réactions chez le lectorat, et donne du poids à des arguments qui somme toute relèvent d'un discours assez fréquent. Mouawad lui-même laisse entrevoir cette idée en débutant sa critique des institutions culturelles avec un « Comme d'hab » non dépourvu d'un certain sarcasme. En premier lieu, la classe des actes assertifs entourent principalement cette notion de culture que nous avons développée préalablement. Ils nous en apprennent sur la conception que Mouawad a de ce concept, et quand il affirme que « la littérature est un livre. Un seul. Toujours. » (l. 55-56) en y opposant la culture qui elle est « accumulation de livres » (l. 55), il s'agit d'un décret plutôt choquant qui, au premier abord, semble illogique. Mais le côté exagéré de cette phrase permet à l'auteur de s'affirmer contre l'idée préconçue que tout ce qui est publié est littérature (donc art) et vaut la peine d'être lu ou acheté. La vérité qu'il tente de faire admettre au lecteur de l'article, donc à tout lecteur et consommateur de culture réel ou potentiel, est que chacun a besoin d'un livre différent, et ce ne sont pas les pressions commerciales qui lui permettront de trouver ce livre qui saura les toucher et leur apprendre quelque chose. Indirectement, Mouawad affirme la nécessité qu'il entrevoit de désobéir à ce que l'industrie culturelle voudrait imposer pour mieux trouver l'œuvre qui aura une portée, un effet sur soi. Mouawad impose donc sa vision en soutenant que « la littérature est un livre » (l.55), mais il pousse plus loin cette idée, qui est une vérité propre à sa vision, en affirmant que « mourir avant l'écriture du prochain best-seller reste le meilleur moyen pour ne pas avoir à le subir. » (l.53-54) Puisqu'il est inutile de lire plusieurs livres si on ne les lit pas pour les bonnes raisons, l'art s'instaure en culture, donc en système contraignant. Il s'agit d'une

croissance de l'auteur en la nécessité de laisser la lecture avoir une incidence sur soi et faire son travail créateur.

Les expressifs

Comme nous l'avons brièvement mentionné déjà, la présence de l'instance auctoriale ne passe pas, ou si peu, par l'utilisation de la première personne du singulier. L'utilisation des expressifs n'est donc pas marquée, la présence du destinataire étant plutôt inscrite dans l'utilisation d'un certain vocabulaire que nous décrirons plus loin. Pourtant, un acte expressif peut être relevé : « comme si on leur avait demandé quelque chose à ces connards, comme si, parce que les autres ont aussi acheté ces autres livres, c'était un argument suffisant pour les acheter à notre tour. » (l. 22-24) Cette phrase vient appuyer une fois de plus l'opposition fondamentale que l'auteur développe entre art et industrie culturelle, ou culture dans son vocabulaire. Ici, il exprime son dégoût envers les mécanismes de l'industrie qui transforment la lecture en consommation pure et simple, et dénonce les stratégies qui font du lecteur, donc de son destinataire, un acheteur sans volonté propre. Ainsi, Mouawad fait montre de la désobéissance qu'il prône, et ce en insultant au passage un certain type de lecteur. Un sentiment de révolte envers ce type de consommation est visible dans cet expressif au vocabulaire péjoratif qui relève presque de la colère.

Les directifs

En ce qui a trait aux actes illocutoires directifs, nous pouvons dire qu'ils se trouvent en grand nombre dans cet article, contrairement aux expressifs. Ils concernent essentiellement ce scénario fictif que l'auteur élabore autour de ce qu'il dit être la meilleure façon d'acheter un livre : « il faut d'abord repérer un libraire » (l. 26), « vous devez à présent vous trouver un couteau, un poignard, ou, encore mieux, un revolver, » (l. 33), « [...] vous entrez dans la librairie et, ni un ni deux, vous vous avancez vers le libraire, vous le pogniez par le collet, vous le plaquez contre un mur, vous lui flanquez votre gun sur la tempe, vous crinquez le chien et vous lui dites, en lui faisant comprendre que ce n'est pas une blague et qu'en aucun cas vous n'hésitez à tirer [...] » (l. 34-37). Ces directifs prennent la forme de directives fictives, une sorte de méthode proposée par l'auteur pour avoir le bon livre entre les mains. Nous pouvons y dénoter une attitude violente qui est conséquente avec l'idée de désobéissance omniprésente dans le texte. Il s'agit d'une sorte d'illustration exagérée et ironique qui prend des allures presque théâtrales. En outre, il faut souligner que ces exemples se posent comme des directifs au niveau

grammatical, notamment grâce à la présence du « vous », des impératifs, et des verbes incitatifs (« il faut », « vous devez », etc.), et se construisent comme des suggestions, voire des ordres sur le plan de la construction de la phrase. Pourtant, il faut admettre que le but recherché par ces actes illocutoires n'est certes pas d'inciter à la violence, mais bien de provoquer le lecteur, d'avoir sur lui un effet de surprise sans pourtant qu'une réelle incidence sur les faits ou l'attitude des lecteurs soit recherchée. Il y a très certainement une violence symbolique dans ces propos, mais aussi une certaine ironie (« il vous appartiendra d'appliquer votre libre arbitre » (l.45-46), qui dédramatise la scène et confirme qu'il s'agit d'une fiction pure et simple. Bref, nous pouvons affirmer que les directifs cherchent à créer un inconfort chez le destinataire plutôt qu'une incidence à poser des gestes violents. Mouawad élabore une situation à la violence métaphorique, ce qui relève d'une « attitude énonciative » plutôt que d'un propos incitatif, ce qui a pour effet de produire « un décalage plus ou moins net entre sens littéral et sens figuré » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 112).

Dans un autre ordre d'idées, un autre groupe d'actes directifs visent à revendiquer une plus grande place des intellectuels dans le milieu artistique québécois : « Que faire? Cesser de faire de l'économie, se remettre à faire de la politique. Faire des spectacles qui énervent! » (l. 77-78), « En d'autres termes? Donner les théâtres aux récalcitrants, aux criss d'intellectuels » (l. 78-79). Mouawad cherche à faire en sorte que les intellectuels soient reconnus comme ceux qui devraient avoir le réel pouvoir sur le théâtre, et les arts en général; cesser de faire de l'économie pour créer plus librement, hors des contraintes et des restrictions budgétaires et administratives. En dénonçant une situation, il tente de faire advenir un changement dans les faits, mais surtout dans la mentalité du grand public.

Les déclaratifs

La classe des actes déclaratifs se résume à une seule citation dans le texte, mais qui est lourde de sens et constitue le cœur du propos de Wajdi Mouawad : « Ils ne vous le diront pas, ils diront même : "Moi? JAMAIS!" Mais ce sont des estis d'intellectuels! » (l. 81-82) Selon notre interprétation, l'intention première de Mouawad pourrait être de dénoncer un certain anti-intellectualisme, idée qui demeure centrale tout au long de l'article. Les intellectuels, eux-mêmes victimes des discours anti-intellectuels répandus, n'osent se concevoir comme tel de peur de se voir méprisés. Mouawad construit son discours comme allant à l'encontre de ce phénomène, et il rétablit les faits sur l'existence et sur l'importance des intellectuels dans le milieu artistique. C'est ainsi que de l'insulte, les « estis

d'intellectuels », il passe à une consécration, un éloge, une profession de foi en ces gens qui, même s'ils ne s'avouent pas ainsi, sont « l'avenir du théâtre » (l. 83). Mouawad les déclare intellectuels contre leur gré, leur appose une étiquette qu'ils doivent porter pour le meilleur et pour le pire. La fin de cet article, qui comporte de nombreuses contradictions entre les valeurs péjoratives et mélioratives du statut d'intellectuel, a de quoi déstabiliser le lecteur qui hésite entre deux valeurs opposées. L'intellectuel est-il un « macaque » ou un être « sublime »? L'ouverture de sens créée par Mouawad donne une certaine ambivalence à son propos, mais il demeure clair qu'il faut révéler l'identité de ces gens, ces intellectuels qui doivent se reconnaître comme tels et rétablir leur place dans le monde culturel.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que Mouawad déclare ce statut d'intellectuel pour les autres, pour de proches collaborateurs et collègues auteurs, mais pas pour lui-même. Il se donne ainsi une sorte d'autorité, de clairvoyance qui lui permet de démasquer les intellectuels et de révéler leur identité au grand jour. Peut-être que seul un intellectuel possède le pouvoir d'en reconnaître un autre, car il y a certains sous-entendus qui nous permettent de croire qu'en déclarant certains amis intellectuels, il le fait du même coup pour lui-même. D'abord, il montre comment se font les demandes de subventions, il exprime un point de vue de l'intérieur et décrit une expérience personnelle en ce sens. Ensuite, il se pose clairement du côté de ces intellectuels et dénonce les forces qui lui sont opposées. Finalement, comme nous l'avons déjà expliqué, le fait de donner le titre d'intellectuel à des gens proches de lui tend à montrer une unité, une solidarité entre individus qui occupent une même fonction et ont les mêmes aspirations.

3.2.3 L'interaction

L'intertextualité

En ce qui a trait à l'aspect de l'interaction, le premier critère que nous observerons est celui de l'intertextualité. Celui-ci s'illustre principalement dans les nombreuses références à des auteurs canoniques : « Il a chez lui, ce collectionneur, bien rangés par ordre alphabétique, tous les auteurs qu'il faut avoir : Apollinaire et tous les A, Baudelaire et tous les B, Camus et tous les C, Duras et tous les D, Echenoz et tous les E... » (l. 11-15). Dans cette citation, le fait de référer à des auteurs classiques sert à illustrer l'inutilité de posséder des livres simplement pour le nom apposé sur la couverture. De par la

création de la métaphore du « collectionneur », Mouawad raille une certaine attitude qui passe à côté de la réelle utilité des livres. L'auteur dénonce ainsi le paraître, le « m'as-tu-vu » dont font preuve ce que nous pourrions appeler les faux intellectuels.

Plus loin dans son article, Mouawad crée un contraste très net en se référant à des œuvres diamétralement opposées : « c'est un individu de mauvaise foi [...] qui sera capable de vous faire sortir de sa librairie avec l'œuvre complète de Blaise Cendrars entre les mains quand vous étiez venu acheter innocemment, et pour la vingtième fois, Le Très-Bas de Christian Bobin pour l'offrir encore à un de vos amis. » (l. 28-32) Ce propos empreint de sarcasme oppose deux types de lectures, l'une classique et peu connue du grand public, l'autre étant une œuvre d'un auteur populaire quelque peu ésotérique et mal vu dans les milieux académiques. Cette référence illustre comment le commun des lecteurs reste dans une certaine pratique confortable et rassurante de la lecture, et comment les vrais intellectuels (ou les libraires) prônent les lectures plus difficiles ou déstabilisantes. En ce sens, nous pouvons dire que Mouawad insiste sur les dimensions qui distinguent selon lui le bon du mauvais lecteur, le premier cherchant les lectures qui sauront le toucher et le transformer, le second demeurant à l'intérieur de certaines balises établies par des normes sociales ou commerciales. Quand Mouawad soutient que « Sophocle n'a jamais lu Shakespeare. / Montaigne n'a pas ouvert une seule fois La Métamorphose de Kafka. / Proust ne connaît pas Cormac McCarthy. » (l. 49-51), il est possible de comprendre que ces références servent à illustrer qu'aucune lecture n'est absolument obligatoire, car tout est une question de contexte et d'appropriation de l'œuvre. Le bon lecteur sait chercher les livres qui lui sont essentiels.

La citation

La présence de la citation, dans cet article, se fait plutôt discrète, et apparaît à un endroit inusité. En effet, la citation intervient, on pourrait dire, à l'extérieur des limites du texte à proprement parler. En tant que *paratexte*, elle se pose comme une deuxième conclusion, l'auteur ayant apposé trois citations après la fin de l'article, dans une section intitulée « En vrac ». Ces citations, alignées par points, semblent être énumérées de façon aléatoire, sans que l'auteur ne vienne préciser ce qu'elles signifient pour lui ou comment elles s'intègrent au propos développé préalablement. Comme le lecteur manque définitivement d'information sur celles-ci, leur présence demeure en suspens, comme si Mouawad les donnait au lecteur pour qu'il en fasse ce qu'il lui plaira. Il s'agit de trois extraits d'œuvres canoniques qui agissent peut être à titre de conclusion, sans pourtant être rattachées au texte, que ce

soit au niveau du contenu ou de la forme. Pourtant, l'auteur nous donne un indice en mentionnant que chacune d'entre elle constitue la fin d'une œuvre : « (Dernière phrase du Roi Lear de Shakespeare.) » (l. 88-89), « (Dernière phrase de l'Ancien Testament) » (l. 91), « (Dernière phrase des Trois Soeurs d'Anton Tchekov) » (l. 93) Ces indices nous permettent de croire que Mouawad cherche à donner matière à réflexion à ses lecteurs, tout en laissant d'autres auteurs, et non les moindres, conclure son article. L'utilisation de citations donne donc à son texte une sorte de solennité, peut-être même une prétention que ne prend pas la peine d'expliquer son auteur.

La polyphonie

Pour ce qui est de ce troisième critère d'analyse de l'interaction, nous pouvons dire qu'il est ici très présent et joue un rôle important dans la construction de la signification de ce texte de Mouawad. Ce dernier débute l'article avec l'utilisation du pronom « on » indifférencié, donc qui inclut potentiellement tous les lecteurs. Ce procédé vise à décrire une attitude, celle du découragement devant la quantité de livres à lire, qui serait généralisée, et que l'auteur reprend à son compte. D'une certaine façon, il s'inclut lui-même dans ce « nous », donc dans ce sentiment de dépassement. Il s'agit d'établir un fait, d'effectuer une constatation que le lecteur est obligé d'admettre. Ce dernier est donc dès le départ appelé à se sentir concerné par une mise en situation somme toute assez banale et qui est présentée par l'auteur comme normale. Mais après ce premier constat, Mouawad élabore une mise en scène faussement exemplaire que les lecteurs qui se sont d'abord reconnus se voient obligés de refuser. Effectivement, le texte fait montre d'une attitude faussement exemplaire sur le plan métaphorique qui consiste à rechercher activement certains livres et à renoncer à la passivité associée au consommateur de culture. À travers son exemple extrême, Mouawad cherche, en interpellant directement son lecteur au « vous » et en construisant certains actes illocutoires directifs, à le pousser à une véritable recherche d'un contact authentique et personnalisé avec l'art : « vous crinquez le chien et vous lui dites, en lui faisant comprendre que ce n'est pas une blague et qu'en aucun cas vous n'hésitez à tirer : "Il est où le criss de livre, le seul, l'unique, qui va agir sur moi comme l'eau bouillante agit sur l'esti de poche de thé pour en révéler toutes les saveurs? [...] parle-moi pas des prix, parle-moi pas des chroniqueurs, parle-moi de personne, parle-moi de toi, puis parle-moi à moi!" » (l. 36-45). Cet extrait comporte à l'évidence un contre-exemple qui, aux yeux de l'auteur, présente tout de même une part de vérité concernant l'aspect vital et essentiel de l'art.

Plus loin dans l'article, Mouawad crée une autre situation fictive, ou plutôt caricaturale, qui met en scène la façon dont sont attribuées les subventions aux artistes. L'aspect polyphonique de cet extrait vise à rapporter les propos, et surtout l'attitude dépréciative des institutions culturelles envers les artistes qui se voient obligés de vivre aux crochets de l'État. Il y a polyphonie dans la mesure où l'auteur parle au nom des intellectuels-artistes, mais en reproduisant également un discours dévalorisant envers ces derniers : « Quelle sera ta mise en scène, connard? Devant quel public, enfoiré, quel est ton budget, gros cave? Envoie! Shoot! Réponds sacrament puis vite à part d'ça parce que j'en ai 400 comme toi qui veulent se faire torturer, pis t'as intérêt à bien répondre sinon ta subvention tu vas l'avoir dans le cul! » (l. 67-70) Mouawad met donc en scène une violence, cette fois psychologique, qui est incarnée par les institutions, sorte de pouvoir abusif, voire illégitime aux yeux de l'auteur. De par l'utilisation, une fois de plus, d'un vocabulaire dépréciatif, de verbes impératifs, de termes vulgaires, ce faux discours rapporté illustre le manque de sensibilité et la brutalité de cette forme de pouvoir. L'auteur reproduit un discours de façon bien caricaturale, ce qui a pour effet de renforcer l'opposition fondamentale entre l'intellectuel-artiste et les institutions.

3.2.4 La stratégie de discours

La crédibilité

De prime abord, nous pouvons dire que la stratégie discursive de Wajdi Mouawad ne s'appuie pas fortement sur l'affirmation d'une crédibilité. Il va sans dire que la présence du destinataire lui-même est plutôt implicite, car la prise de parole à la première personne est très discrète. La présence du « je » apparaît à la ligne 63, mais de façon plutôt accessoire puisque la majorité de l'article est écrit au « on » et au « nous ». Cette utilisation des pronoms nous apprend que Mouawad énonce ses opinions et points de vue comme des faits établis, des visions généralement acceptées : « Une vie ne suffirait pas à la tâche — et encore moins la nôtre, que nous trouvons, pour la plupart, et peu importe l'âge, déjà très avancée. On se dit : Tout ce que je n'ai pas encore lu. » (l. 4-7) Il s'agit d'un procédé qui vise à faire admettre au lecteur un point de vue acceptable, un fait assez banal pour susciter son appui et ensuite le faire passer à un autre niveau qu'il ne trouvera sans doute pas aussi acceptable. Mouawad cherche à se rendre crédible en énonçant un propos représentatif de la majorité, majorité dans laquelle il s'inclut sans difficulté. Cependant, l'auteur procède à une espèce d'escalade, qui commence par le mépris des diktats commerciaux (« comme si on leur avait demandé quelque chose à ces connards » (l. 22-23)) et

qui se termine par une scène assez violente où Mouawad, dirait-on, cherche intentionnellement à perdre toute crédibilité en construisant une scène farfelue et déstabilisante. Cette rupture procède d'une stratégie inversée qui comporte une première phase où le lecteur est tenté d'accorder une crédibilité aux propos de Mouawad, pour ensuite avoir comme premier réflexe de s'en dissocier à cause de leur caractère agressif.

La légitimation

En ce qui a trait à la stratégie de légitimation de l'auteur, il serait pertinent de souligner que ce dernier se fie sur l'importance de son personnage médiatique et sur sa réputation auprès du lectorat pour légitimer son droit de parole. Si nous prenons en compte le contexte dans lequel cet article a été publié, nous pouvons voir que c'est une décision éditoriale du *Devoir* que de solliciter Mouawad pour écrire une chronique. Le droit de parole lui est donc accordé par une instance plus grande que lui-même, et qui crée déjà aux yeux du lecteur une certaine légitimité. Par la suite, le *paratexte* joue ici, et une fois de plus, un rôle important dans cet aspect, puisque la notice bio-bibliographique qui figure avant le début de l'article donne une certaine autorité à l'auteur dont on décrit la situation professionnelle (« Comédien de formation, il est désormais auteur, metteur en scène et directeur artistique. »). Étant un artiste de théâtre, qui plus est reconnu et maintes fois encensé par la critique, il acquiert ainsi un certain droit de parole en ce qui concerne le milieu du théâtre puisqu'il y travaille. Pourtant, nous pouvons constater que Mouawad déborde de ce cadre en exposant ses opinions sur la littérature et l'art en général, ce qui démontre d'une part une forte confiance en cette légitimité qu'il a acquise comme homme de théâtre, et d'autre part une certitude que ses propos auront une portée même s'ils dépassent leur cadre d'expertise (ce qui est également le propre de l'intellectuel selon Bourdieu). Par conséquent, la stratégie de légitimation de l'auteur se base sur son autorité personnelle davantage que professionnelle ou institutionnelle, aucune précision de cette nature n'ayant été utilisée pour justifier son droit de parole ou la validité des opinions émises. Aucune référence à ses œuvres, aux reconnaissances obtenues ou aux accomplissements de l'auteur ne sont utilisées ici, mais on comprend au fil de l'article que Mouawad connaît de l'intérieur les mécanismes de subventions et les dessous de l'industrie culturelle. Dans cet article, Mouawad fait surtout part de ses mauvaises expériences personnelles, de sa vision bien arrêtée de l'art et de la culture sans avoir à justifier en quoi son point de vue serait plus valable qu'un autre. Il possède un droit de parole en tant qu'artiste, même en tant qu'intellectuel qui a le droit de critiquer ouvertement sa société et l'attitude passive de ses

contemporains, mais aussi ses institutions et les mécanismes de pouvoir qui y sont inhérents. En un mot, Mouawad prend la parole en tant qu'intellectuel et cherche, par la violence de son propos et l'ironie de son ton, à provoquer le lecteur et à le sortir de cet état apathique qu'il l'accuse d'avoir.

La captation

Pour faire suite à cette analyse des processus de légitimation, nous verrons en quoi ceux de la captation peuvent aller dans le même sens. À n'en pas douter, les mécanismes de captation élaborés par Wajdi Mouawad ne cherchent pas à séduire les destinataires, mais au contraire à susciter une réaction chez ceux-ci, que ce soit le désaccord, la réflexion, ou la reconnaissance de ses propres défauts comme mauvais lecteur. Cet aspect s'illustre par l'utilisation d'un vocabulaire violent où prédomine un champ lexical du combat (« couteau » (l. 33-82), « poignard », « revolver » (l. 33), « gun » (l. 36), « chien » (l. 36), « chargeur » (l. 42), « dissident » (l. 65), « récalcitrants » (l. 79) « gone » (l. 82)), des insultes directement ou indirectement adressées (« connard » (l. 24-67), « zigoto » (l. 28), « enfoiré » (l. 67), « gros cave » (l. 68)), « macaques » (l. 83)) et encore de nombreux termes vulgaires parsemés de québécoisismes (« crotte » (l. 18), « Envoye! Shoot! » (l. 68), « bedon » (l. 40), « sacrament » (l. 68), « cul » (l. 70), « criss » (l. 37, 79), « estis » (l. 32, 42, 81)). L'utilisation délibérée d'un tel vocabulaire ne peut laisser le lecteur indifférent, et même si l'auteur ne fait pas mention d'un certain lectorat qu'il souhaiterait faire réagir, il est impossible de passer sous silence que le fait de s'adresser aux lecteurs du *Devoir* apporte un aspect d'autant plus provocateur à ce texte. En effet, Mouawad s'attaque aux mauvais lecteurs, aux « collectionneurs » qui n'ont que faire du contenu réel des livres et cherchent à tout prix à paraître cultivés. Si cette idée correspond au cliché du lecteur du *Devoir*, ce quotidien réputé pour son caractère plus intellectuel, son intérêt pour la culture et ses articles de fond, nous pouvons croire que Mouawad exploite cet aspect en ciblant ses destinataires qu'il accuse de souscrire aux machinations de l'industrie culturelle, bref, d'être ce que nous pourrions appeler de faux intellectuels. En s'attaquant à ce public particulier, l'auteur tire profit d'une certaine provocation ciblée. Pourtant, cette idée ne demeure qu'un aspect des processus de captation qui ne sont pas absolus et dépendent du contexte, puisque l'article est désormais en ligne et donc trouve des lecteurs dans un public beaucoup plus large.

En ce sens, les procédés de captation ne visent pas seulement les lecteurs du *Devoir*, puisque Mouawad joue sur une corde très sensible pour tout le public québécois lorsqu'il affirme que « la culture n'est pas la fierté d'aucun peuple. La fierté d'un peuple c'est son courage à ne jamais obéir à ce

qui, chez lui, veut s'instaurer comme culture : langage au lieu de langue, tradition au lieu d'altérité, passé au lieu de mythe. » (l. 59-61) Comme la culture québécoise est l'objet d'un perpétuel combat pour sa survie en tant que minorité francophone, il y a un aspect subversif dans le fait d'affirmer qu'elle ne mérite pas le sentiment de fierté qu'elle suscite. Mouawad construit son discours comme allant à l'encontre de ce pour quoi un grand nombre d'artistes québécois se battent et s'accrochent dans leur pratique créatrice et professionnelle. Il s'agit d'une attitude polémique qui provoque le lecteur et l'oblige en quelque sorte à se positionner par rapport aux propos énoncés dans ce texte. Ce type d'attitude polémique, qui consiste à « mettre en cause certaines valeurs que défend son partenaire » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 93) ou son public cible, cherche à faire en sorte que le lecteur se sente attaqué et obligé de réagir, que ce soit réellement ou simplement en intégrant ce discours à sa réflexion. Un autre aspect notable est, comme nous l'avons mentionné, l'utilisation d'un vocabulaire où les québécismes côtoient la vulgarité, sorte de moquerie et d'utilisation dépréciative de la langue québécoise familière qui vise une fois de plus à heurter la sensibilité du lecteur.

3.2.5 Conclusion

Suite à l'analyse des divers aspects de cet article de Wajdi Mouawad, nous pouvons en conclure que l'auteur se construit comme figure de l'intellectuel par opposition à ce qu'il dénonce avec véhémence : d'abord, les faux intellectuels, c'est-à-dire les « collectionneurs » qui ne sont rien de plus que des consommateurs qui participent de l'industrie culturelle, ensuite les discours anti-intellectualistes dénoncés par le biais de l'ironie et du sarcasme, et finalement les institutions et l'industrie culturelle, ces formes de pouvoir qui oppriment les intellectuels et les rabattent dans un coin de la société, « le coin étant précisément l'unique place où il leur est permis de rayonner » (l. 72). Mouawad n'a pas besoin de mettre en scène son propre personnage médiatique directement dans le texte pour se construire un certain statut et faire comprendre au lecteur quel rôle il accorde à l'intellectuel; cela se déduit de son propos dominé par l'idée de désobéissance et de dissidence. Mais celles-ci se manifestent de diverses façons. L'intellectuel doit désobéir d'abord aux institutions, donc aux formes de pouvoir qui cherchent à le « cadennass[er] » (l. 73), l'« assujetti[r] » (l. 64) et surtout à le « torture[r] » (l. 65), bref à l'empêcher d'exercer sa liberté créatrice. L'intellectuel, mais aussi chaque personne, doit rechercher l'œuvre d'art en faisant fi des contraintes imposées par l'extérieur et accepter d'être changé par l'art.

Finalement, nous pourrions également déduire que pour Mouawad, l'intellectuel s'affranchit de la langue de bois et du statu quo discursif qui domine l'espace public. C'est précisément ce que tente de faire l'auteur avec cet article qui prend une certaine valeur exemplaire. En appliquant une stratégie de provocation, donc de désobéissance au cours normal des choses, Mouawad se pose d'emblée comme un « récalcitrant » (l. 79), un « dissident » (l. 65), et donc prône par l'exemple. Mais l'intellectuel, surtout, a le devoir de désobéir à sa propre culture pour la dynamiser, la revivifier et reprendre sa place dans le monde de l'art, au détriment des administrateurs qui ont actuellement le dessus du pavé sur l'intellectuel-artiste. En cela, Mouawad rejoint les propos que Catherine Mavrikakis a développés dans un article paru dans *Liberté* en 2008, et où elle dresse un « portrait de l'intellectuel québécois en Judas », c'est-à-dire en traître vis-à-vis de sa culture pour lui permettre de se revivifier et de ne pas rester constamment dans les mêmes schèmes de pensée et ainsi « faire advenir le futur » (Mavrikakis, 2008 : 43). Ainsi, les intellectuels se construisent pour ces deux auteurs comme des forces de subversion qui ne tentent pas de s'instaurer comme de « simple[s] porte-parole[s] », mais bien comme des agents « à même de détourner, de défaire, de traduire et même parfois de détruire ce dont ils sont les gardiens. » (*Idem* : 39)

3.3 Simon Laperrière; la résurgence de l'universel

Si l'on devait mesurer l'effet polémique de l'article de Wajdi Mouawad au nombre de réponses, contestations et applaudissements, que ce texte a suscité, nous pourrions dire que sa portée fut grande, et qu'elle sut toucher une certaine sensibilité du public québécois. En résultent des critiques virulentes, parfois élaborées sur de mauvaises bases. Plus particulièrement, les réactions sur les réseaux sociaux ont été nombreuses, et surtout très variées. C'est dans ce contexte que se situe un texte publié sur le blogue *Le Ring; Universal Tabloïd*. Plateforme française se voulant être un espace d'information marginal et de gauche, ce blogue publie de nombreux articles de fond et d'opinion sur des sujets d'actualité. C'est donc sur ce médium que le 21 novembre 2010 paraît un texte intitulé *Lettre ouverte à Wajdi Mouawad* par un certain Simon Laperrière. Ce texte est symptomatique des nombreuses réponses négatives qui ont été faites à Mouawad, et qui se basent sur une méconnaissance du contexte pour finalement mener à des interprétations partiellement ou totalement erronées. L'éloignement géographique (Laperrière se situant en France lors de la parution du *Devoir de écrivains* en version papier), le support électronique, mais aussi l'instantanéité que permet l'Internet au niveau de la réponse

sont des éléments qui peuvent expliquer cet état de fait. Il transparaît donc dans ce texte une attitude de révolte à laquelle l'auteur aurait laissé libre cours, et puisque nous n'avons pas accès aux normes de publication de ce blogue, nous pouvons croire que Laperrière a pu publier librement sans qu'un regard éditorial n'ait été porté sur son texte avant qu'il ne soit mis en ligne.

Pourtant, ce texte de Simon Laperrière est plus qu'intéressant au niveau de la forme de l'argumentation et de la construction d'une identité intellectuelle autoproclamée. Empruntant la forme d'une lettre, ce texte prend pour seule et unique cible le personnage dominant qu'est Wajdi Mouawad, et s'échine à déconstruire sa pensée. Le texte respecte le genre épistolaire (le titre, l'adresse directe à Mouawad, la signature, la présence marquée du « vous », etc.), et effectue ce que l'on pourrait nommer un procès d'intention de son opposant. Laperrière inclut dans ce schéma dichotomique (présence très marquée d'un « je » qui s'oppose diamétralement au « tu ») d'autres destinataires, soit les défenseurs de Mouawad et les lecteurs qui a priori adhèrent à ses propos. Il en résulte un schéma communicationnel assez classique qui met en scène trois instances discursives s'entrechoquant dans une argumentation sur l'intellectuel et le rôle de la culture dans la société.

3.3.1 L'énoncé

Le pouvoir

En tout premier lieu, Laperrière fait preuve, dans son texte, d'une conception plutôt classique de cette notion centrale qu'est le pouvoir. Au niveau du pouvoir individuel de l'intellectuel, elle est rattachée à une idée de devoir de parole. Il soutient qu'« un silence de la part [des] opposants » serait d'autant plus profitable à Mouawad que cela indiquerait qu'il est « craint », que « l'on n'ose pas se mettre en conflit » (l. 36-41), car ce serait peine perdue, son pouvoir symbolique étant trop grand. Il se propose donc de démanteler et de mettre en évidence ces mécanismes de pouvoir opérés par Mouawad et qui le construisent comme « dictateur de la pensée » (l. 50). Laperrière soutient donc que « c'est à titre d'estie d'intellectuel » (l. 18) qu'il se lance dans l'arène, puisque son seul pouvoir est celui de « mettre les pendules à l'heure » (l. 49), donc de rétablir une certaine vérité. Cette idée de « responsabilité » qu'a l'intellectuel de se poser comme un « guide à ceux qui daignent l'écouter » (l. 50) correspond singulièrement à la définition de Michel Foucault de l'intellectuel universel, « l'homme de justice, l'homme de loi, celui qui, au pouvoir, au despotisme, aux abus, à l'arrogance de la richesse

oppose l'universalité de la justice » (Foucault, 2001c : 109). Pour pousser plus loin cette idée, nous pourrions dire que l'intellectuel, selon Laperrière, non seulement indique le chemin de la réflexion juste en guidant ses contemporains, mais il a également le pouvoir de démasquer l'imposture et de montrer au grand jour où se trouve la fausseté : « Ainsi, si j'ai pris la décision de prendre la parole, c'est d'abord et avant tout pour vos lecteurs que vous induisez en erreur lorsque vous adoptez une posture autoritaire sur un sujet dont vous ignorez visiblement tout. » (l. 51-53). Il construit donc ses destinataires secondaires, les lecteurs de Mouawad, comme des êtres passifs et quelque peu dépourvus d'esprit critique, et qui nécessitent cette « conscience universelle » (*Idem* : 110) de l'intellectuel pour distinguer le vrai de l'erreur.

En ce sens, la question du pouvoir passe ici par une logique de l'opposition qui est très clairement construite par Laperrière, et qui prend pour cible non seulement l'article de Mouawad, mais également sa personne, elle qui est perçue comme malintentionnée à l'égard du public. Nous pourrions attribuer cette façon de se construire un pouvoir oppositionnel au fait que Laperrière s'est senti personnellement visé par la pseudo-insulte de Mouawad envers les intellectuels, groupe duquel il se réclame (l. 18-19, l. 202-203). Laperrière se construit donc comme une force discursive qui va à l'encontre de l'ignorance (l.53), de la fausseté (l. 50-51, l. 52), et de la force acquise par l'adversaire. Il s'agit donc d'un exercice de pouvoir, à preuve le champ lexical employé dans l'intention de renverser une « dictature » : « violence » (l. 6-146), « rage » (l. 10), « opposants » (l. 37), « contre-attaque » (l. 39-40), « conflit » (l. 41), « bataille » (l. 42), « défenseurs » (l. 45), « dictateur » (l. 50), « dictature » (l. 118, l.126, l.142), « doctrine » (l. 195).

Un autre élément qui participe à la construction du thème du pouvoir dans ce texte est la question des institutions qui figurait également chez Mouawad et que Laperrière utilise comme champ de bataille. Ce dernier soutient d'abord que son opposant n'est pas dans son droit lorsqu'il critique les institutions culturelles québécoises puisque celles-ci lui ont accordé des subventions par le passé. Il l'accuse donc d'ingratitude envers sa société d'accueil, le Québec, qui l'a toujours soutenu financièrement : « Je vous invite même à concrétiser ce projet sans le soutien des institutions financières. Vous vous verriez par la suite complètement libéré de l'impitoyable administration de l'industrie culturelle et de ses injustices. » (l. 161-162) Même si une certaine ironie est repérable dans cet extrait, il n'en reste pas moins que l'auteur sous-entend que l'on n'est pas en droit de questionner

les mécanismes de pouvoir dont on profite, encore moins d'user de son pouvoir symbolique en tant qu'artiste pour dénoncer ces mécanismes : « Et si vous avez le luxe de les [les subventions] dénoncer, c'est parce que votre notoriété vous assure un financement constant. » (l. 171-172). En accusant Mouawad de chercher son profit personnel à travers ses critiques des institutions, Laperrière tente de faire de son opposant un traître et un ingrat envers les sources de pouvoir qui lui ont permis d'acquérir sa notoriété.

Ainsi se dessine une contradiction dans les propos de Laperrière, lui qui d'un côté se réclame d'un rôle plutôt classique de l'intellectuel, celui de rétablir une vérité souhaitable pour l'intérêt commun, et d'un autre, refuse à un opposant le droit de critiquer les institutions, donc une forme de pouvoir assez dominante dans la paysage culturel québécois. Si pour Bourdieu, le propre de l'intellectuel est de « sort[ir] de son champ avec l'autorité qu'il a acquise dans son champ, pour aller hors du champ exercer une action symbolique de type politique » (Bourdieu, 1999 : 20), il n'en va pas de même dans ce texte de Laperrière pour qui le droit de critiquer est refusé à celui qui aurait profité de ce pouvoir économique pour mener à bien un projet artistique.

Le savoir

Une fois de plus, nous pouvons dire que les éléments qui participent à la construction du thème du savoir dans ce texte sont la reprise de concepts élaborés dans l'article de Mouawad. Tout d'abord, soulignons que Laperrière se place sous l'égide d'une certaine vérité que lui confère le statut d'intellectuel, contrairement à son adversaire qui lui se situe dans l'erreur, la fausseté, donc dans un savoir qui n'est pas valable. Cette idée est exprimée notamment au niveau de la définition des termes « culture » et « industrie culturelle », que Laperrière conteste à Mouawad. Il s'agit d'une lacune qui ne peut être passée sous silence selon Laperrière, lui qui s'empresse de démentir la version de son opposant : « Voilà donc le problème principal de votre argumentation. Ce que vous désignez comme "culture" est en fait l'industrie culturelle et il s'agit d'une grave erreur que d'affirmer que les deux ne font qu'un. » (l. 54-58). L'auteur souhaite donc réparer cette « erreur » au nom d'une autre définition de la culture qu'il soutient être plus juste. En effet, Mouawad utilise le terme de « culture » tel qu'employé dans le discours en général, et qui est effectivement un terme fourre-tout incluant les diverses disciplines artistiques et les appareils économiques qui les entourent. Il s'agit d'une catégorie de savoir qui est très large, et où l'art est en quelque sorte dilué, ce que dénonce Mouawad. Pourtant,

Laperrière reproche à Mouawad son erreur de définition, mais ne propose pas d'alternative épistémologiquement valable à cette lacune, et se lance dans un exemple (celui de Mazeline et de Céline) difficile à rattacher aux propos de Mouawad qui, selon notre interprétation, vont dans le même sens que ceux de Laperrière.

En effet, Laperrière se voit pris à son propre piège lorsqu'il développe un argument qu'il croit opposé à son adversaire, mais qui au final vient appuyer les propos de celui-ci. À titre d'exemple, plus loin dans son texte, Laperrière soutient que le savoir est contenu dans les livres et vit à travers les individus, ce qui lui assure une continuité. Il a lu, dans la définition que Mouawad donne de la littérature, que le livre « redevient objet » après la lecture, alors que pendant la lecture, il « [est] art » (l. 95-96). Pourtant, Mouawad énonce plutôt que le livre doit agir sur le lecteur « comme l'eau bouillante agit sur l'esti de poche de thé pour en révéler toutes les saveurs » (Mouawad, 2010 : l. 38-39). De toute évidence, Laperrière abonde dans le sens de son opposant lorsqu'il soutient qu'« un individu demeure marqué par les textes qu'il a croisés lors de son parcours. » (l. 100-101). C'est ainsi qu'à son insu, Laperrière vient appuyer l'idée de Mouawad que le savoir ne vit pas dans les livres, mais dans ceux qui les lisent.

Finalement, pour compléter cette analyse du thème du savoir chez Laperrière, nous pourrions souligner le fait que ce dernier accuse ouvertement son opposant d'imposer une réflexion erronée à ses lecteurs, ce qui procède à une occultation d'un certain savoir que chaque personne a le droit de posséder : « Avoir accès à votre équation pourrait s'avérer nocif, elle mènerait votre lecteur à se former une opinion autour des forces et des faiblesses de votre pensée. À la place, vous lui offrez tout cuit dans le bec, vous réfléchissez à sa place, comme le fait votre conception orwellienne de la "culture". » (l. 190-193) En l'accusant d'une part de plagiat, ce qui est faire insulte aux livres qui lui ont donné ce savoir, et d'autre part de mauvaise foi dont sont victimes les lecteurs, Laperrière fait de Mouawad un agent d'occultation du savoir et tente par tout les moyens de rétablir cette situation en usant de son savoir personnel (et surtout de ses lectures) pour montrer ce qu'il croit être le vrai visage de son opposant.

L'identité

Contrairement aux thèmes du pouvoir et du savoir, celui de l'identité se fait plus discret et concerne surtout une certaine conception de l'identité collective, en l'occurrence québécoise. Cette identité, il la décrit comme minée de l'intérieur et d'un équilibre précaire. En outre, il accuse Mouawad d'exploiter ce talon d'Achille : « Vous serez alors en droit de vous féliciter d'avoir touché une corde sensible en exposant un problème culturel véritable que l'élite québécoise dissimule sournoisement pour ne pas mettre en jeu leur carrière respective. » (l. 23-28) Pourtant, ce « problème culturel » n'est jamais explicitement nommé : s'agit-il de l'anti-intellectualisme ? Mouawad est accusé d'exploiter les faiblesses de l'identité et de la culture québécoises, au lieu de participer à un débat qui serait constructif. D'ailleurs, ce débat, Laperrière tente de le faire advenir en entrant dans une argumentation sur le rôle de la culture dans une société : « De toute la manière [sic], échapper à la culture demeure en soit impossible. Dès notre naissance, elle nous habite et participe à la formation de notre moi respectif et collectif. » (l. 85-86) L'auteur fait donc de la culture une composante identitaire, et souligne avec raison « qu'il s'agit d'un outil précieux pour saisir la pensée d'une époque et, par analogie, de nos origines. » (l. 112-113) Là où il semble y avoir, une fois de plus, un décalage, c'est dans le fait que Mouawad soutient qu'il faille « échapper à la culture » (l. 55), dans le sens où l'on doit s'opposer à ce qui « veut s'instaurer comme culture » (l. 60), c'est-à-dire à ce qui est figé, immobile et travaille contre l'art. La distinction que Mouawad fait entre culture et art correspond en quelque sorte à la distinction de Laperrière entre culture et industrie culturelle, ce qui fait en sorte qu'au final, et à l'insu de ce dernier, leurs arguments se ressemblent et participent d'une même idée : il faut contribuer à la culture en la questionnant, et non en consommant les produits culturels que l'on tente de nous imposer. L'identité est donc une question d'appropriation culturelle pour Laperrière, mais également pour son opposant, ce qui en fait un débat caduque et restreignant considérablement la pertinence de son intervention.

Du côté de son identité personnelle, Laperrière est plutôt avare de précisions en ce sens, et le lecteur n'a qu'une courte description biographique pour situer son parcours. Comme ce dernier n'est pas une personnalité connue, la seule information qu'il est possible d'avoir est qu'il s'agit d'un cinéophile, programmateur du festival Fantasia. Comme son statut d'intellectuel est proclamé dès le début de l'article, il est possible de s'attendre à une certaine justification de ce statut, mais il s'avère que cette question reste en suspens, l'auteur n'apportant aucune précision sur les raisons qui le poussent à

s'identifier en tant qu'intellectuel. Si nous risquons une interprétation de cette situation particulière, nous pourrions soutenir que l'identité de l'intellectuel, si elle n'est pas décrite explicitement par Laperrière, participe plutôt à faire de l'auteur l'un de ces « producteurs qui tendent à universaliser leur point de vue, c'est-à-dire à faire comme si leur point de vue était une prise de vue absolue [...] » (Bourdieu, 1999 : 9). En d'autres termes, Laperrière laisse croire qu'il s'identifie à une certaine universalité qui provient directement de son statut d'intellectuel, ce qui au final nous permet un certain rapprochement avec la figure de l'intellectuel *universel* que décrit Michel Foucault. Effectivement, Laperrière ne s'attarde pas aux raisons qui le poussent à s'identifier au statut de l'intellectuel, mais il procède à l'élaboration d'une *prise de vue absolue*, ce que l'on pourrait postuler comme étant le rôle de l'intellectuel selon lui.

3.3.2 L'énonciation

Les assertifs

Dans cet article de Simon Laperrière, nous pouvons relever la présence de nombreux assertifs, puisque, comme nous l'avons précédemment noté, l'auteur se situe dans un paradigme de la vérité contre la fausseté, et ce, à différents niveaux de ses procédés d'énonciation. Premièrement, il refuse à Mouawad un quelconque pouvoir symbolique qui l'immuniserait contre les critiques : « Une absence de contre-attaque signifierait que l'on vous craint, que l'on n'ose pas se mettre en conflit avec vous puisque la bataille est perdue à l'avance. Évidemment, c'est faux. » (l. 39-43). Il construit donc sa force illocutoire dans le fait d'oser s'attaquer à une figure dominante, et souligne même qu'il lui fait une faveur en réagissant à son article. Par ailleurs, il relève de nombreuses « erreurs » et taches aveugles chez son opposant (« Il s'agit d'une grave erreur que d'affirmer que les deux ne font qu'un. » (l. 57-58), « Que vous n'êtes pas [sic] conscient de ce phénomène évident est d'une curiosité aberrante. » (l. 77-78), « échapper à la culture demeure en soit impossible » (l. 85)), ce qui, du point de vue de la construction du propos, a pour but de démolir les arguments de l'autre avant d'en arriver à exposer les siens. Laperrière procède à une tactique argumentaire qui est de souligner l'ignorance, la malhonnêteté (« Ce qui explique pourquoi vous plagiez les grandes thèses du manifeste *Le théâtre et son double*. » (l. 150)), la « bêtise » (l. 14) et l'illogisme (« Votre œuvre vient donc, pour reprendre vos propres termes, s'instaurer comme culture. En suivant votre logique, il faudrait la fuir. » (l. 83-84)) de son interlocuteur pour mieux mettre en lumière la validité de son propre argumentaire. En ce sens,

Laperrière, dans sa façon de construire son propos, n'oppose pas un argument à un autre, mais bien une vérité à une fausseté : « Cette conception métaphysique, bien qu'intéressante, m'apparaît fausse. » (l. 96-97), « Car en vérité, votre invitation à la non-lecture n'est pas la même que celle proposée par Bayard, qui ne renie d'ailleurs pas complètement la lecture elle-même. » (l. 137-138), « À la lumière de cette vérité, il devient de plus en plus difficile de vous prendre au sérieux. » (l. 178). Par conséquent, les assertifs présents dans l'article de Laperrière ont toujours comme but de relever les faiblesses et les erreurs de l'opposant, ce qui procède à l'élaboration d'une force illocutoire qui pose l'auteur comme celui qui détient soit des arguments justes et réfléchis, soit carrément une vérité qu'il se doit de révéler pour démasquer l'opposant.

Les expressifs

Une fois de plus, nous devons insister sur le fait que la forme qu'empruntent les arguments de ce texte a comme visée la dévalorisation des propos de l'autre. Les expressifs sont donc cohérents avec la catégorie précédente. Laperrière débute en souhaitant à Mouawad « bienvenue dans le Ring » (l. 17), c'est-à-dire qu'il engage un combat argumentatif et exprime un état psychologique plutôt violent à l'égard de son adversaire. Il lui accorde aussi un certain « mérite » dans le fait d'avoir réussi à créer un espace de débat auquel il participera dans l'intention de détruire la crédibilité de cet opposant. Même si Laperrière lui concède parfois du terrain, c'est pour mieux réfuter son propos, ce qui constitue en soit un processus rhétorique assez classique et surtout très courant : « J'admets qu'apprécier un livre uniquement parce qu'il s'agit d'un classique est une erreur. [...] Cela dit, je ne peux pas renier qu'il s'agit d'un outil précieux pour saisir la pensée d'une époque et, par analogie, de nos origines. » (l.111-113) Nous pouvons donc déduire de ce texte de Laperrière que la construction de l'éthos de l'auteur, c'est-à-dire son autorité intellectuelle dans ce cas, passe par la déconstruction de l'autorité de l'autre. Ceci se fait par différents procédés qui expriment un état psychologique négatif, ou plutôt une défiance et une colère du destinataire à l'endroit de son destinataire. Le premier de ces procédés est l'ironie, qu'il est possible de distinguer dans le fait de faire des compliments qui dégénèrent en condamnation : « Wajdi Mouawad, vous demeurez néanmoins tout à fait admirable. Vous avez compris que pour maintenir l'attention, il suffit de parler plus fort que les autres, de "shaker la baraque" comme nous disons au Québec. » (l. 197-199) Le second serait une forme d'imitation du style de l'autre, donc de pastiche, qui vise à ridiculiser l'opposant : « Vous êtes au bout du compte l'avenir de la polémique. Vous êtes sublime. » (l. 203-204) Par la suite, Laperrière se dit prêt à accorder son pardon

à Mouawad, mais revient avec un état d'esprit négatif en soulignant le narcissisme de l'autre : « Je suis prêt cependant à vous pardonner puisque, comme le propose encore une fois Sollers : "Notre prétendue originalité ou authenticité n'est rien d'autre qu'une exagération narcissique." » (l. 152-154).

Et finalement, de très nombreux expressifs se profilent dans ce texte pour attaquer directement la personne de Mouawad, et non ses arguments en tant que tels : « vous donnez l'impression de vous plaindre la bouche pleine » (l. 78), « Triste nouvelle dans votre cas. » (l. 137), « Le non-lecteur conceptualisé par Bayard sera néanmoins capable de vous dévoiler sous votre visage de plagiste. [sic] » (l. 139-140), « il devient de plus en plus difficile de vous prendre au sérieux » (l. 178). À la lumière de ces éléments, nous pouvons conclure que l'état psychologique de Laperrière à l'endroit de son destinataire est essentiellement négatif, même lorsqu'il fait passer certaines critiques sous des airs de clémence (« Si l'auteur voulait jouer dans la catégorie réactionnaire et créer la polémique, il a réussi haut la main. » (l. 8-9)). Ces actes illocutoires visent tous à discréditer Mouawad aux yeux du lecteur, et donc de donner une haute impression de ses propres arguments et de son esprit critique. Laperrière mise donc sur le fait de s'en prendre à un adversaire précis pour ensuite élaborer une critique plus générale, ce qui en soi pourrait être une force discursive si la cible de ces états d'esprit négatifs avait bel et bien été atteinte.

Les directifs

Nous pouvons dire que la force illocutoire que l'auteur tente d'insuffler à son texte est très variée, puisque les actes directifs se trouvent également en grand nombre dans ce texte où Laperrière tente par tous les moyens d'avoir le dessus sur son adversaire. Si l'on en croit l'omniprésence des pronoms personnels « vous » et « je », nous pouvons dire qu'il s'agit d'une opposition presque manichéenne entre ces deux débatteurs, alors que l'un cherche à tout prix à faire table rase des arguments de l'autre. Mais contrairement aux expressifs qui sont plus souvent qu'autrement dirigés sur la personne de Wajdi Mouawad, les directifs concernent davantage l'argumentaire qu'il a construit dans son article, et l'on pourrait dire que Laperrière cherche à l'inciter à justifier ses propos : « Ainsi, vous désirez devenir le nouvel Artaud en étant réactionnaire à la culture et en finir avec les chefs-d'oeuvre ? Pourquoi alors ne pas mettre en branle son projet du théâtre de la cruauté ? » (l. 155-156), « Je vous invite même à concrétiser ce projet sans le soutien des institutions financières. » (l. 161), « Soyez franc, mais qui êtes-vous pour critiquer les institutions culturelles alors qu'elles vous soutiennent depuis déjà

plusieurs années ? » (l. 168-169) Dans ces exemples, nous pouvons voir que ces adresses directes reprennent le propos de Mouawad et le retournent en questions ou en incitations qui une fois de plus tentent de mettre en lumière les lacunes du discours opposé.

Mais Laperrière va plus loin en utilisant des directifs qui se construisent grammaticalement comme des ordres, et même des insultes qui démontrent l'agressivité de celui-ci, et la volonté d'interpeler directement sont adversaire : « Aujourd'hui, plus personne ne lit Mazeline et je vous lance comme défi de trouver une copie de son ouvrage en magasin. » (l. 65-66), « Ne venez pas jouer le rôle de l'artiste de la faim alors que nos institutions seront toujours présentes pour vous soutenir. » (l. 172-173), « Traiter [sic] vos collègues de macaques autant que vous voulez, vous faites partie du même troupeau. » (l. 176-177), « Il faut vous rendre à l'évidence, vous êtes beaucoup plus conformiste que vous ne le laissez présager. » (l. 183-184). Si d'une part il est possible de croire que Laperrière cherche à provoquer une réaction ou une réponse de la part de son adversaire, il faut pourtant admettre que ces directifs agissent également au niveau symbolique en tant qu'agents destructeurs de la crédibilité de Mouawad et donnent une impression de salissage.

Les déclaratifs

La question des actes illocutoires déclaratifs concernent cet énigmatique statut d'intellectuel que l'auteur s'accorde, et qui fait l'objet de phrases au ton emphatique, voire solennel : « C'est à titre "d'estie d'intellectuel" que je m'adresse à vous. » (l. 18-19), « Mais il est de mon devoir de prendre la parole. » (l. 31-36). Laperrière se construit donc un « devoir » inhérent à son statut d'intellectuel, et soutient que sa motivation à écrire est en quelque sorte une responsabilité envers les lecteurs qui sont mystifiés par le texte de Mouawad. Il établit ainsi son rôle en tant qu'éclaireur et fait en quelque sorte le serment de protéger les lecteurs, et ce malgré le risque qu'il encourt et qui plane au-dessus de lui (celui de se faire insulter par Mouawad). D'un autre côté, en se déclarant intellectuel, Laperrière se pose surtout comme celui qui a déjà été insulté par l'autre, d'où la nécessité de répondre pour protéger son honneur et celui des autres intellectuels. Finalement, il est intéressant de remarquer comment, au niveau de la construction de la force illocutoire des propos tenus par Laperrière, le fait de déclarer suffit à rendre effectif le statut d'intellectuel, et le fait de le refuser à l'opposant semble également suffisant à en faire un imposteur : « Vous voilà désormais parmi ces artistes québécois dont la simple notoriété suffit pour justifier l'obtention d'une plateforme d'expression dans les médias de masse. » (l. 184-186).

Effectivement, il conteste à Mouawad son droit de parole qui lui viendrait uniquement d'une notoriété, et non d'une réelle aptitude à discourir sur les sujets de l'intellectualisme et de la culture. Mais lui, Laperrière, se déclare un devoir de parole sans pour autant justifier en quoi il serait plus apte à exercer son jugement sur ces questions. En se déclarant être l'antithèse de Mouawad (l'intellectuel et non « l'artiste de la faim », le « guide » et non le « dictateur »), Laperrière tente de déconstruire la légitimité de celui-ci et revalorise son identité d'intellectuel désintéressé de la notoriété et s'exprimant hors des « médias de masse ».

Pour conclure cette étude des actes illocutoires, qui sont extrêmement nombreux et variés, et dont nous n'avons souligné que les plus marqués, nous pourrions résumer notre analyse en disant qu'ils visent tous à créer une opposition très forte entre Laperrière et Mouawad, non seulement au niveau du contenu de leur discours, mais au niveau de leur éthos personnel. Il y a une constance et une persévérance de Laperrière dans l'intention de déconstruire l'argumentaire de l'autre, mais aussi de le discréditer en tant que personnage médiatique. La force illocutoire qui est déployée tant au niveau des assertifs, des expressifs des directifs que des déclaratifs, est pourtant minée par certaines erreurs d'interprétation que nous avons soulevées, et qui tendent à grandement diminuer cette force que l'auteur s'est acharné à construire. Le fait que l'ironie de Mouawad n'ait pas été entièrement saisie par Laperrière mène à de nombreux non-sens, dont le plus marqué est que ce dernier s'offusque que Mouawad insulte les intellectuels, alors que son propos est justement l'inverse, c'est-à-dire de revaloriser la fonction intellectuelle dans le monde de l'art et du théâtre

3.3.3 L'interaction

L'intertextualité

La dimension de l'interaction, dans cet article de Simon Laperrière, prend les formes les plus diverses, notamment en ce qui a trait à l'intertextualité, qui constitue une composante importante du dispositif argumentaire de l'auteur. En premier lieu, celui-ci se réfère abondamment au texte auquel il répond, évidemment, mais aussi à d'autres éléments de l'œuvre de Wajdi Mouawad. S'il nomme par trois fois la pièce et le film *Incendies* (l. 3-71-170), en plus du film *Littoral* (l. 173), qui constitue son premier long métrage, c'est pour insister sur l'ingratitude de son adversaire en pointant du doigt le fait qu'il ait reçu des subventions pour la réalisation de ces œuvres. Ainsi, Laperrière laisse transparaître un

point faible de son attitude, qui consiste à en vouloir à l'adversaire pour le succès qu'il obtient, peut-être même à laisser poindre une certaine jalousie :

Contrairement à une vague importante de cinéastes québécois indépendants, vous n'avez pas eu à payer de votre poche la production de *Littoral*, votre premier long métrage. En plus d'être un plagiste [sic], vous êtes également un hypocrite. Traiter [sic] vos collègues de macaques autant que vous voulez, vous faites partie du même troupeau. (l. 173-177)

En le traitant d'« hypocrite », Laperrière sous-entend que Mouawad cache du mépris sous ses compliments, ce qui prouve qu'il y a une méprise essentielle sur le terme de « macaque » : pour Laperrière, il s'agit d'une insulte proférée envers les intellectuels ; pour Mouawad, il s'agit d'une façon de saluer leur désobéissance, leur caractère dérangeant si utile au domaine artistique.

Dans le même ordre d'idées, Laperrière reprend également certains éléments formels de l'article de Mouawad, ce qui confère un ton ironique à son propos : « Quand le boa s'étouffe avec sa queue » (l. 141), « Artaud n'a pas lu Mouawad » (l. 148), « Vous êtes au bout du compte l'avenir de la polémique. Vous êtes sublime. » (l. 203-205). Nous pourrions dire que ces formes d'imitation relèvent du pastiche et visent principalement à ridiculiser le discours de l'autre. Mais Laperrière va plus loin en utilisant une référence qui selon lui non seulement discrédite les dires de Mouawad, mais prouvent son caractère de plagiaire : « Ce qui explique pourquoi vous plagiez les grandes thèses du manifeste *Le théâtre et son double*. [...] Ainsi, vous désirez devenir le nouvel Artaud en étant réactionnaire à la culture et en finir avec les chefs-d'oeuvre ? Pourquoi alors ne pas mettre en branle son projet du théâtre de la cruauté? » Il illustre clairement ce qu'il considère être du plagiat, accusation grave s'il en est une, sans pourtant exposer au lecteur en quoi *Le théâtre et son double* est repris impunément par Mouawad pour mousser l'intérêt du public pour son propos. Si Laperrière croit d'une part aller chercher une force argumentaire en se référant à Artaud, nous pourrions dire qu'il y parvient à moitié, car à part réussir à opposer ses connaissances factuelles à celles de son opposant, il utilise peu d'arguments pour arriver à convaincre le lecteur de la justesse de son interprétation.

Un autre type d'utilisation de l'intertextualité que fait Laperrière est ce que nous appellerons la référence de type académique. L'auteur procède en effet à une démonstration savante, et à travers les actes illocutoires que nous avons observés, nous pouvons affirmer qu'il s'agit pour lui de construire des arguments d'autorité en s'appuyant sur les dires de ce qu'il appelle les autres intellectuels. L'une de ses principales sources est Pierre Bayard, cet auteur très étudié dans les cours de pédagogie et auteur de

l'essai *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus?* Il se sert de cette référence pour faire de l'argumentaire de Mouawad une « invitation à la non-lecture » (l. 137) qui peut s'avérer dangereuse pour le lecteur s'il décidait de suivre ses conseils. Bayard est donc ici mobilisé comme alternative pour les lecteurs, eux qui selon l'auteur sont en péril et « gagneraient beaucoup à se référer à Bayard qui leurs [sic] démontrera qu'il n'y a pas honte à ne pas lire certains classiques et qu'il est possible de se repérer parmi les ouvrages jamais parcourus. » (l. 130-132) D'autres œuvres mobilisées par le discours de Laperrière sont celles de Mazeline et de Céline (l. 61-67), de qui il tire un exemple pour démontrer une évidence : « les prix ne sont pas garants de postérités, tout comme les succès publics et critiques [...] » (l. 67-68). Utilisant l'œuvre de ces deux écrivains pour faire un exposé sur l'histoire littéraire, l'auteur tente une fois de plus de démontrer un savoir qu'il croit supérieur à celui de son adversaire (l. 77-78). S'ensuivent de nombreuses références à des auteurs et à des textes qui sont parsemés ici et là à titre d'exemples, ou d'arguments, mais qui ne méritent pas les éclaircissements savants de l'auteur, lui qui préfère les nommer au passage et laisser au lecteur le soin de comprendre ou non leur utilité dans son propos : « Depuis que Michel Houellbecq a remporté le Goncourt pour *La carte et le territoire* [...] » (l. 61-62), « mais qu'en est-il de son contemporain John Fletcher, dramaturge également à succès errant aujourd'hui dans les notes de bas de page? » (l. 75-76), « Une fois ma copie de *Ciels* déposée sur ma table de chevet [...] » (l. 95), « Rappelez-vous des hommes-romans chez Bradbury » (l. 102), « Rabelais m'ennuie, par exemple. » (l. 112), « un individu semblable à l'Autodidacte de *La Nausée* » (l. 127-128), « En bon élève de Pierre Foglia et Nelly Arcan » (l. 186), « [...] votre conception orwellienne de la culture. » (l. 193). Le nombre impressionnant de ces références mobilisées de façon ponctuelle pour venir appuyer les démonstrations savantes, voire académiques, de l'auteur font en sorte que le lecteur peut facilement se perdre et doit lui-même chercher les liens entre ces œuvres mentionnées et l'argument que l'on tente de faire valoir. C'est avec justesse que l'un des commentateurs de l'article sur la plateforme du blogue utilise le terme anglais de *name dropping* pour désigner ce processus de mobilisation superficielle de textes canoniques ou de figures connues pour tenter de donner du poids au propos.

Au terme de cette analyse, nous pouvons soutenir que la dimension de l'intertextualité participe une fois de plus à la discréditation de Wajdi Mouawad, lui qui fait selon Laperrière un mauvais usage des textes, soit en incitant à la « non-lecture », soit en proférant des arguments contradictoires, soit en les plagiant carrément. L'auteur a donc la prétention de venir éclairer ces faiblesses de l'autre, et

oppose son savoir à celui qu'il a le devoir de dénoncer au nom de l'honnêteté intellectuelle. Tous les types d'intertextualité ici présents participent donc à construire une image d'érudition, de connaissance profonde de la littérature et de l'histoire littéraire.

La citation

Nous passerons plus rapidement sur cette catégorie qui participe dans la très large majorité des cas au même travail que celui de l'intertextualité que nous venons d'élaborer. D'une part, Laperrière cite très souvent l'article de Mouawad pour pointer précisément ce à quoi il s'oppose (l. 92-95). Il précise au lecteur ce qu'il croit être aberrant et utilise clairement l'argument de l'autre comme point de départ à sa propre démonstration. D'autre part, il mobilise certains appuis qui peuvent donner une autorité à son propos, notamment l'auteur Philippe Sollers qu'il utilise de son plein gré pour formuler une insulte à l'endroit de son adversaire sur sa prétendue « exagération narcissique » (l. 154). L'auteur se construit donc une force discursive pour déprécier son adversaire et appose les propos de ces auteurs canoniques (Sollers (l. 115-117 et 152-154) et Bayard (l. 121-125)) pour reprendre à son compte leur autorité, comme si ces auteurs eux-mêmes s'attaquaient à Mouawad. Même s'il s'agit là d'une stratégie rhétorique assez classique (l'argument d'autorité), nous pourrions dire que Laperrière s'approprie ces auteurs pour faire front commun contre son opposant.

La polyphonie

Le premier aspect qu'il faut relever pour analyser la dimension polyphonique de cet article est le fait que Laperrière se place délibérément dans la position de celui qui a été attaqué, ce qui semble justifier à ses yeux l'agressivité de sa réponse et l'empressement dont il fait preuve. Il se construit donc comme le défenseur de tous ceux qui auraient pu être écorchés par les propos tenus par Mouawad (les intellectuels), mais également de tous ceux qui ont été induits en erreur (les lecteurs). Le premier exemple en ce sens est le fait que Laperrière dévalorise le texte de l'autre en soutenant que les lecteurs en général ne prennent pas le temps de répondre à de telles inepties : « En plein dans le genre qu'habituellement on ignore, parce que l'on a mieux à faire. Mais puisque Mouawad bègue désespérément pour gagner de la visibilité, nous allons lui accorder ce petit plaisir » (l. 12-14) Cette façon de parler de ses propres réactions au « nous » donne l'impression que l'auteur parle au nom d'un groupe de personnes, ou plutôt qu'il se fait le porte-parole d'une vision partagée. Par qui? Nul ne le sait. Pourtant, ce que nous savons, c'est que ce sentiment supposément partagé (que nous comprenons

dans l'affirmation que « son article aura au moins le mérite d'en faire réagir plus d'un au cœur de la Belle Province. » (l. 4-5)) est repris par l'auteur pour se donner un certain poids et pour justifier sa prise de parole.

Un second exemple de polyphonie est de faire entrer en jeu ceux que Laperrière nomme les « défenseurs » de Mouawad, c'est-à-dire des lecteurs à qui l'adversaire aurait jeté de la poudre aux yeux et qui devraient profiter des éclaircissements proposés. Sans apporter de précision sur qui sont ces lecteurs, et s'ils correspondent selon lui aux lecteurs de son propre article, Laperrière les interpelle et les fait entrer dans l'échange linguistique en sollicitant leur approbation, et par le fait même la désapprobation des propos de Mouawad : « Vous n'impressionnez personne M. Mouawad, pas même vos défenseurs qui [...], devront néanmoins admettre que vous n'apportez rien de neuf à un discours archaïque. » (l. 43-48) Nous pourrions donc dire que l'auteur tente d'inclure dans son argumentaire la réflexion de ces mystérieux lecteurs, dont on suppose de leurs réactions et de leurs attitudes sans jamais pour autant les appuyer ou les justifier. Par ailleurs, il nous faut souligner, au risque de nous répéter, que Laperrière mobilise son statut d'intellectuel pour tenter d'ajouter une plus value à ses arguments, en soutenant qu'ils sont partagés par d'autres intellectuels comme lui. C'est notamment le cas lorsqu'il soutient que « [d]'autres "esties d'intellectuels" l'ont démontré avant [lui], la littérature reste en nous longtemps après la lecture. » (l. 199-101). Affirmation large s'il en est une, il l'utilise pourtant pour s'identifier à une manière de penser qui selon lui semble partagée par tous les intellectuels. Ceci lui donnerait le droit de la reprendre ici pour défendre ce groupe indéterminé que sont les intellectuels contre ce qu'il croit être une attaque de la part de Mouawad.

Au final, nous pourrions soutenir que la dimension polyphonique de ce texte permet à Laperrière d'aller chercher l'implication d'autres locuteurs, présumés passifs, et dont il relaie la parole. Sans jamais définir ou apporter de précision sur ces destinataires, il suppose pourtant qu'ils adhèrent à la pensée de Mouawad, et qu'il est de son devoir de les détromper. Ces lecteurs sont construits par l'auteur comme une sorte d'écran entre lui et son interlocuteur principal, et jouent un rôle plutôt accessoire; celui d'une part de permettre à Laperrière de s'affirmer dans son identité d'intellectuel, d'autre part d'illustrer les effets (supposés) néfastes du discours de Mouawad.

3.3.4 La stratégie de discours

La crédibilité

Dans la section précédente, nous avons pu voir que le nombre important de citations et de références intertextuelles démontre une volonté de la part de l'auteur d'aller chercher une maximum de crédibilité chez d'autres auteurs qu'il considère être des figures autoritaires dans leur domaine respectif. Non seulement fait-il la démonstration de son savoir et des ses connaissances personnelles, ce qui devrait normalement lui accorder une crédibilité aux yeux du lecteur, mais aussi se construit-il comme le relais de la pensée des autres intellectuels. C'est donc en cherchant à tout prix une autorité que Laperrière construit un argumentaire qui n'est pas sans rappeler la dissertation universitaire dans l'utilisation des références, et qu'il cherche à se construire une identité d'intellectuel en synthétisant la pensée de certains auteurs dont il se fait le prolongement. Par conséquent, il tente de parfaire sa crédibilité en tant qu'intellectuel qui doit, comme le croit le sociologue Kavin Hébert, passer par la « maîtrise de techniques littéraires et d'un savoir académique » (Hébert, 2010 : 71). Nous pourrions relever en ce sens toutes les références ci-haut énumérées, les procédés rhétoriques classiques tels que la démonstration de la thèse et de l'antithèse, le pastiche, ou encore l'exposé d'histoire littéraire. Pourtant, une ombre au tableau est la piètre maîtrise de la langue dont fait preuve l'auteur, celui-ci accumulant les erreurs de frappe, d'orthographe et de syntaxe (« Tant qu'à Céline [...] » (l. 66-67), « celui-ci étant également vouée » (l. 71), « *Incendies* de Denis Villeneuve, [...] est applaudi partout » (l. 71-72), « De toute la manière » (l. 85), « Il s'avère cependant possible de réagir à elle en, comme vous le proposez, refuser [...] » (l. 86-87), « des passages d'œuvres vous ayant marquées » (l. 104), « Traiter vos collègues de macaques tant que vous voulez » (l. 176), etc.) Si d'une part un grand nombre de références savantes sont mobilisées et se présentent comme une accumulation parfois inutile et d'où émane une certaine prétention, il faut d'autre part reconnaître que ce n'est pas au niveau de la forme et du style que l'auteur rattrape cette crédibilité lacunaire.

Également, Laperrière tente d'élaborer une forme de crédibilité en s'installant dans un paradigme de la vérité contre la fausseté, ce qui peut paradoxalement mener à un discrédit si, à l'instar de Foucault, nous croyons que « le rôle de l'intellectuel n'est plus de se placer "un peu avant ou un peu à côté" pour dire la vérité muette de tous » (Foucault, 2001a : 1176). Effectivement, le fait de vouloir prouver la fausseté de ce qu'avance Wajdi Mouawad peut s'avérer être un couteau à double tranchant,

puisqu'il tente d'instaurer ce qui somme toute demeure une opinion personnelle sur la littérature et sur la culture, en une vérité bonne pour tous. Il va donc à l'encontre du rôle de l'intellectuel qu'il préconise lui-même, et qui est de *guider* sans tenter d'imposer ses idées comme des vérités. En faisant ce dont il accuse son adversaire, Laperrière voit sa crédibilité grandement diminuée.

À la lumière de ces éléments d'interprétation, nous pouvons dire que Laperrière va tout de même chercher un aspect intéressant de la mise en scène du discours des autres intellectuels pour regrouper les forces contre une figure despotique, et il pourrait grâce à cette manœuvre s'attirer une grande crédibilité si celle-ci n'était pas compromise par certaines erreurs d'interprétation du texte de départ (l'insulte envers les intellectuels, l'incitation à la non-lecture, etc.). Ainsi, il énonce de nombreux arguments qui se veulent opposés à ceux de l'adversaire, mais ils reviennent souvent buter contre une idée commune qui rend vain l'exercice discursif de Laperrière, et donc affaiblissent ses efforts de crédibilisation. Nous pourrions pousser plus avant cette idée en soutenant que cet effort de décrédibilisation du texte de Mouawad, non seulement semble échouer, mais pourrait participer à renforcer la figure de Wajdi Mouawad. Puisqu'il ne nous semble pas que Laperrière réussisse à se construire une crédibilité, il est évident que le procès qu'il fait à son adversaire ne donnera pas les résultats escomptés. Il est clair qu'une telle entreprise aurait pu fonctionner malgré certaines lacunes si Laperrière avait pu construire un propos crédible allant à l'encontre des arguments de Mouawad, qui somme toute ne sont pas irréfutables. Mais le débat, ici, est miné à cause du processus de construction de soi qui n'arrive pas à rendre l'auteur crédible, et donc l'empêcher détruire, ou même de freiner l'intention de l'adversaire de s'autoconstruire comme intellectuel.

La légitimation

En ce qui a trait à l'aspect de la légitimation, nous pourrions dire que l'auteur n'en expose aucune au niveau institutionnel, et laisse reposer cet aspect entièrement sur la construction de son éthos d'intellectuel. Il y a bien une courte notice biographique, mais celle-ci ne précise pas sa formation, ses accomplissements, ou ses publications. C'est donc uniquement en s'autoproclamant comme un intellectuel qu'il se donne à lui-même une légitimité sur le plan personnel. Il est évident que Laperrière, comme nous l'avons de nombreuses fois soulevé, s'est senti attaqué dans son identité d'intellectuel par les prétendues insultes de Mouawad, mais il s'agit d'une lacune au niveau de la légitimation que d'utiliser cet unique sentiment de menace pour justifier sa prise de parole. En d'autres

termes, l'identité de l'auteur se construit autour d'une pure et simple appartenance identitaire. De plus, il demeure impossible d'établir un lien entre l'auteur et les « autres esties d'intellectuels » (l. 202) dont il parle, puisqu'ils ne sont pas définis dans le texte, et constituent un groupe évanescant, théorique, donc absent aux yeux du lecteur qui tente de comprendre comment Laperrière s'identifie à une quelconque fonction intellectuelle. Par contre, il serait possible de soutenir que Laperrière va tout de même chercher une certaine légitimité auprès du lectorat dans le fait d'attaquer un personnage public aussi imposant, et aussi controversé que l'est Wajdi Mouawad. Dans la blogosphère, nombre de commentateurs ont souligné ce qu'ils appellent le courage que Laperrière a eu d'oser s'en prendre à une figure aussi importante. En effet, si le lecteur a fait la même interprétation que ce dernier du texte de Mouawad, il est en droit de l'en féliciter, mais si comme nous, le lecteur a relevé les malentendus et les mésinterprétations, cela ne suffirait pas à lui accorder une légitimité de parole, et il ne resterait de l'exercice qu'une attitude prétentieuse et de nombreuses contradictions.

La captation

Étudier les mécanismes de captation présents dans l'article de Simon Laperrière nous servira d'exercice pour résumer nombre d'éléments importants qui ont été soulevés précédemment. En premier lieu, c'est en utilisant un champ lexical de la guerre et de la violence que l'auteur semble vouloir susciter chez le lecteur le même sentiment de colère et de révolte qui l'anime. Ces sentiments, il les dirige directement envers la personne de Wajdi Mouawad, lui qui constitue son unique cible, et donc contre lequel il voudrait que les lecteurs retournent leur opinion. Il emprunte ainsi un ton polémique et multiplie les attaques verbales, ce qui en soit fait de cet article un texte empreint de défiance. S'il cherche d'une part à susciter l'adhésion du lecteur à son propos, il cherche d'autre part, et surtout, à ce qu'il désavoue l'argumentaire de son adversaire. Son entreprise de destruction ne concerne pas uniquement le propos de Mouawad, mais également ses qualités personnelles puisqu'il a clairement comme intention de montrer au lecteur ce qu'il croit être la véritable identité de Mouawad : un ingrat, un « hypocrite », un « plagiste [sic] », bref, un imposteur. S'il n'y va pas de main morte pour accuser son adversaire de tous les maux, Laperrière joue cependant un jeu dangereux en « met[tant] en cause sa légitimité » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 93) et prenant des risques personnels pour s'attirer la sympathie du lecteur. Et ce lecteur, il prétend se ranger de son côté et agir dans son intérêt, lui qui court le risque d'être induit en erreur. Tel un missionnaire de l'intellectualisme, Laperrière se porte à la défense du lecteur et prétend servir de « guide à ceux qui daignent l'écouter. » (l. 51)

En soit, la stratégie de captation de Laperrière est minée, et ce de deux façons différentes. Tout d'abord, il est possible que le lecteur se sente infantilisé par une telle attitude, ce qui peut retourner contre lui cette intention de se porter à la défense du public (l. 51-53). Ensuite, le fait que Laperrière soit un piètre lecteur et qu'il n'ait pu déceler le niveau d'ironie dans le texte de Mouawad rend difficile l'adhésion à son propos, à preuve les quelques commentaires publiés par des lecteurs sur le blogue et qui soulignent également les mésinterprétations du texte de Mouawad, sans pour autant se porter à la défense des propos de ce dernier. Parce que la qualité du jugement de Laperrière est remise en cause, il est possible d'adhérer à certaines affirmations d'ordre général tout en remarquant les lacunes d'interprétation qui, au final, donnent un aspect carnavalesque à tout cet exercice.

3.3.5 Conclusion

Somme toute, l'analyse de cette « lettre ouverte » nous aura permis de distinguer deux volets à la tentative de l'auteur de démontrer sa posture d'intellectuel: d'une part, l'élaboration d'une identité revendiquée au nom d'un devoir et d'un savoir, et d'autre part, la destruction d'une figure d'autorité. Dans un premier temps, la construction de soi en tant qu'intellectuel est plutôt univoque dans ce texte, et relève de la proclamation, que l'on pourrait métaphoriquement décrire comme un autocouronnement, que d'un processus clair et accessible au lecteur. L'auteur fait part de ce qu'il conçoit être la définition et le rôle de l'intellectuel-guide, de ce qu'il croit être son devoir de parole et de sa responsabilité à dire la vérité et sortir l'adversaire et le lecteur de l'erreur. Nous pouvons également sous-entendre que l'intellectuel, selon Laperrière, obtient son statut par le biais d'un savoir qu'il possède, et qu'il doit relayer, faire circuler. Par contre, ce que l'on ne sait pas, c'est d'où vient ce sentiment d'appartenance que l'auteur éprouve envers ce que nous pourrions appeler l'identité de l'intellectuel, quels sont les critères qui lui permettent de prendre une telle posture aux yeux du lecteur, et surtout, à quoi servent toutes ces connaissances littéraires si leur dépositaire ne sait faire preuve d'esprit d'analyse. En outre, si le lecteur se voit obligé d'admettre les erreurs d'interprétation de celui qui se proclame intellectuel, il lui faut également admettre que le processus qui aurait pu le rendre crédible en tant qu'intellectuel est totalement miné, et donc ne peut mener à l'endossement de ce statut. C'est en cela que nous pourrions postuler que, faute de crédibilité, Laperrière ne saurait avoir une incidence sur le processus que Mouawad met en place pour construire et défendre son propre statut d'intellectuel.

Dans un second temps, le revers de cette tactique d'autoproclamation est celui de la déconstruction d'une figure d'autorité qui est perçue par l'auteur comme une force oppressive nuisant aux intellectuels. C'est cette méprise fondamentale qui fait de tout l'exercice de construction et de déconstruction un essai vain de la part d'un jeune auteur de supplanter par son savoir et sa tactique argumentaire une menace qui plane au-dessus de son prétendu rôle d'intellectuel. Pour procéder à ce déboulonnage de Wajdi Mouawad, Laperrière s'attaque d'abord aux arguments développés entre les lignes par son adversaire, pour ensuite insulter la personne en le présentant comme un plagiaire et un provocateur. Finalement, se profile à travers l'article un procès d'intention de Mouawad qui ne s'appuie que sur des impressions de lecture plus ou moins valables.

Mais au terme de ce parcours où nous avons de nombreuses fois souligné les lacunes d'interprétation de Laperrière, lui qui accuse Mouawad de faire des « erreurs de débutant » alors que lui-même est incapable de déceler l'ironie du propos de son adversaire, la question à savoir si le texte de Wajdi Mouawad possède la capacité à véhiculer son message se pose. En effet, même si cela ne justifie pas le manque de transparence quant à la façon dont Laperrière en vient à se proclamer intellectuel, il faut se demander si le blâme n'est pas également à attribuer au degré d'ironie du texte de Mouawad, et s'il n'y a pas une tentative délibérée d'entraîner des interprétations exagérées. Une chose est bien certaine, c'est que pour Mouawad, le propre de l'intellectuel est de troubler l'ordre, de susciter des réactions et des réflexions, même s'il faut simuler un attentat contre un libraire pour ce faire. Une autre chose est bien certaine, c'est que deux visions de l'intellectuel s'entrechoquent ici. L'une classique, axée sur l'universel et si peu appuyée qu'elle ne saurait trouver sa confirmation hors de la certitude de l'auteur lui-même, et l'autre qui se construit dans la subversion, et qui fait de l'intellectuel un grain de sable dans l'engrenage—médiatique, artistique, théâtral, littéraire. Peut-on dire que Laperrière soit un intellectuel ? Somme toute, bien que notre rôle de soit pas de proposer une réponse à cette question, nous pouvons pourtant évaluer que peu de force illocutoire peut être attribuée à ce texte et que la stratégie de discours est fortement minée par certaines lacunes que nous avons relevées.

3.4 Éric Méchoulan; la parole est d'argent, les écrits sont d'or

Contrairement aux autres éléments du corpus, celui-ci n'est pas un article et a donc été publié sur une plateforme bien différente des autres. Ce texte, qui porte le sous-titre « Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué? » est en fait l'introduction d'un ouvrage intitulé *Le crépuscule des intellectuels*, publié par Éric Méchoulan en 2005 aux Éditions Nota Bene. Dans cet ouvrage, l'auteur propose une interprétation académique de l'œuvre de Nietzsche, et ce dans le but de réfuter une autre interprétation : celle que Laurent-Michel Vacher a faite dans son ouvrage *Nietzsche, le crépuscule d'une idole*. Ce dernier est un philosophe québécois très respecté et est décédé peu de temps après la publication de cette réplique que Méchoulan a produite pour s'opposer à une certaine méthode, et une certaine façon de faire de la philosophie qu'il qualifie d'anti-intellectualisme *savant*. Cette réplique de Méchoulan, elle possède deux prémisses, soit l'ouvrage de Vacher, et ensuite une critique positive du journaliste Louis Cornellier à l'endroit cet essai de Vacher. L'introduction que Méchoulan a composée pour son contre-essai prend la forme hybride d'un texte d'opinion mêlé à un exposé de type académique, ce qui en fait une démonstration fort complexe de l'élaboration d'une figure de l'intellectuel. Dans ce court texte qui explique en quoi Méchoulan entrevoit la nécessité de prendre la parole, le degré de subjectivité associé à l'auteur induit fortement la nature du propos, et nous donne à voir différentes stratégies d'autoconstruction d'une figure de l'intellectuel qui s'érige principalement contre une figure opposée, celle du journaliste.

3.4.1 L'énoncé

Le pouvoir

La question du pouvoir, dans ce texte de Méchoulan, peut se décliner en trois parties, dont la première et la plus importante est le pouvoir attribué à l'intellectuel. En tout premier lieu, il faut comprendre que Méchoulan revendique la dimension extrêmement subjective de son intervention (qu'il qualifie de « texte d'humeur »), et débute son ouvrage en posant d'emblée son état d'esprit, sa révolte, comme un élément qui doit être utilisé pour faire naître une réflexion valable, et ne pas rester simplement dans la description d'un état psychologique. C'est ainsi qu'il suppose que le pouvoir de l'intellectuel est de se servir de son esprit critique et de son jugement pour questionner certains mécanismes, pour « remettre en cause certains fonctionnements sociaux ou certaines tournures culturelles » (l. 5-7). Pour illustrer son propos, Méchoulan développe la métaphore de la *chasse*, qui se

décline en deux types de chasse différentes : l'une, associée à la figure du journaliste, correspond à une idée de violence, à une volonté de prendre le réel à bras-le-corps et à l'analyser sur-le-champ; l'autre, associée à la figure de l'intellectuel, correspond plutôt à la lenteur et à la douceur dans la façon de traiter les éléments du réel qui se présentent à lui. En cela, Méchoulan soutient qu'« il y a du chasseur dans l'intellectuel — certes, un chasseur gentillet, qui évite généralement le corps à corps et le gros gibier (encore qu'il y eut un temps où la résistance civile et l'affrontement avec l'État connurent leurs heures de gloire personnelle), mettons un chasseur de papillons [...] » (l. 304-310). La métaphore du chasseur de papillons illustre cette forme de pouvoir que possède l'intellectuel, un pouvoir qui à prime abord paraît minime, voire inoffensif, mais qu'il est le seul à posséder et dont il doit se servir pour cibler avec précision et justesse l'objet de la chasse.

Un autre aspect du pouvoir, que l'on peut considérer comme étant en lien avec le premier, est celui qui entoure les textes et la littérature. Dans les propos de Méchoulan, nous pouvons entrevoir qu'il accorde à l'intellectuel un certain pouvoir de protection et de bienveillance envers ces textes qui composent le domaine de la littérature, eux qui risquent d'être pris en chasse par un journaliste cherchant par là un gain et un profit immédiat (ce dont il accuse Cornellier et Vacher, qui selon lui procèdent au *déboulochage* gratuit de l'œuvre de Nietzsche). Effectivement, les textes sont présentés par l'auteur comme des éléments *faibles* et *orphelins* qui sont à risque de dériver et de se perdre soit dans l'oubli, soit au gré des mauvaises lectures qui les dénaturent. Le pouvoir symbolique des textes, qui est associé à un savoir précieux et essentiel, est donc sous la responsabilité de l'intellectuel qui a le rôle de mettre ce savoir en circulation. L'intellectuel, donc, succède à l'auteur dans le rôle de la protection des textes, ce qui correspond pour Méchoulan à une attitude bienveillante que l'intellectuel doit adopter à l'endroit de ceux-ci. Par ailleurs, il ne s'agit pas de protéger un sens qui serait prédéterminé dans les textes, et cela ne signifie pas non plus qu'il soit interdit de les critiquer ; pourtant, cela doit être fait avec rigueur et méthode, ce qui relève pour l'auteur du *monde de l'intellectualisme* tel qu'il l'entend.

Mais cette question, elle est imbriquée à celle du pouvoir que possèdent les médias et le système d'information que l'auteur s'attarde longuement à décrire pour mieux circonscrire ce qu'il croit être le rôle et le pouvoir de l'intellectuel. Ainsi, nous pouvons observer la construction de champs lexicaux associés au bruit ou à la musique, puis à l'armée, et qui participent de la description du système d'information :

quand bien même cela conduit à octroyer à la mélodie de ce qui revient avec une banalité écoeurante les *staccatos* pompiers d'une fanfare afin de mieux faire croire que l'on va apprendre quelque chose de neuf, d'inouï, d'inédit : il n'est que d'entendre le ramdam rythmé qui sert de générique à tous les journaux télévisés pour en réaliser le caractère de flonflon militaire qui nous met à un garde-à-vous mental, prêts à ingurgiter les commandements de l'actualité, comme jadis le tambour sur la place du village, annonçait[...] la publication d'un loi nouvelle. (l. 82-96)

C'est donc par un vocabulaire imagé et lourd de comparaisons que Méchoulan exprime ses doléances quant à ce système dominé par la notion d'actualité, ce qui se répercute selon lui sur la population toujours aux aguets et formatée par une certaine façon de voir le monde. Et cette façon de voir le monde, Méchoulan la considère superficielle, impropre à une réelle réflexion et une réelle compréhension des événements. Ce type de pouvoir associé aux médias et, par analogie, au journaliste, est construit comme étant malveillant pour la population comme pour l'intellectuel, lui qui voit sa fonction réduite à celle de spécialiste devant participer à cette grande mascarade pour avoir un lieu d'expression. En d'autres termes, Méchoulan soutient que les médias incitent au conformisme de la pensée et que ce type de pouvoir est opposé à celui de l'intellectuel qui, pour sa part, est en mesure de mettre les événements de l'actualité en relief, et éventuellement d'en retirer une signification réelle.

Le savoir

Bien que nous ayons effleuré le thème du savoir dans la section précédente, il faut nous attarder plus longuement sur le lien qu'il existe bel et bien entre les notions de savoir et d'information dans ce texte de Méchoulan, puisque la différence entre celles-ci est très féconde. Pour établir une différence nette, l'auteur propose une série d'oppositions qui distingue les deux concepts. D'une part se trouve la notion d'information, rattachée au journaliste qui « cherche l'économie et la rapidité, il a besoin de simplifier » (l. 70-71). D'autre part se situe la « réflexion », bien entendue rattachée à l'intellectuel, qui « fait dans les nuances et la complexité, il a besoin de prendre son temps (jusqu'à paraître inutile pour qui cherche des gains rapides). » (l. 77-80) Lorsqu'elle domine ou qu'elle est simplifiée à outrance, l'information nuit au savoir en ce sens qu'elle est incapable de différencier le sens de ce « gigantesque bruit de fond qui résulte de tout ce que l'on peut savoir sur le monde. » (166-168). Alors que l'information a pour tâche de valider la présence d'un événement, et donc d'identifier où il y a un signifié, le savoir, ici fortement associé au domaine d'action de l'intellectuel, est d'analyser les processus de signification découlant de cet événement. En termes plus clairs, Méchoulan suppose qu'on nous fait croire à un apprentissage là où il n'y a que ressassement, alors que le véritable savoir est porteur de « signification », le « propre d'un événement [étant] de signifier » (l. 108-110). Il énonce

que nos sociétés sont envahies par l'information et que du nombre qui est diffusé et qui défile quotidiennement, il est difficile de distinguer celles qui seraient « potentiellement stimulantes » (l. 150). Par opposition à cette notion d'information, se pose celle du savoir qui existe par le biais des textes, eux qui incarnent la lenteur et qui permettent selon l'auteur d'établir cette distance propice à la réflexion.

Un autre aspect qui étaye la relation entre l'intellectuel et le savoir est la notion de transmission qui prédomine dans ce texte de Méchoulan, et qui se conçoit comme le fait que l'intellectuel, en tant que protecteur, doit voir à la circulation et à la transmission du savoir contenu dans les textes. Méchoulan formule cette idée en soutenant que l'intellectuel doit « se battre pour que cette société du savoir soit véritablement une société de la *formation* et pas seulement de l'information. » (l. 64-66), et doit donc discerner parmi le bruit ambiant ce qui peut être source de connaissance. L'intellectuel ne fuit pas le système : il est à l'écoute, à l'affût de la « singularité étonnante qui fait de ce moment du temps justement celui-là et pas un autre » (l. 238-340), il « guette la puissance d'étonnement » qui entoure l'évènement de l'actualité. Mais par-dessus tout, le domaine de prédilection de l'intellectuel est sans conteste les textes, eux qui sont une forme de savoir muet, fragile car laissé à lui-même et réclamant la bienveillance et la lenteur propres à l'intellectuel.

Pour conclure sur la notion de savoir, mentionnons que Méchoulan y accorde une place prédominante dans son propos qui pourrait se résumer dans la citation suivante : « Autrement dit la question est de savoir si ces informations nous enrichissent d'une connaissance sur le monde et sur nous-même ou si elles nous conditionnent et nous abrutissent, si elles passent dans l'ordre du sens ou si elles disparaissent dans le renouvellement incessant des perceptions de ce qui arrive. Comment donner au spectacle du nouveau l'autorité de l'évènement? » (l. 151-158) Le système d'information a donc son utilité si l'on exerce son jugement et que l'on n'ave pas indistinctement tout ce qu'il propose quotidiennement. Mais cela implique de « se battre », de se questionner, et donc de faire un effort pour ne pas laisser ces mécanismes de pouvoir qui relèvent de l'information miner notre connaissance et notre compréhension du monde. L'intellectuel doit travailler en ce sens et refuser le ressassement. Il doit faire passer l'information banale dans « l'ordre du sens », donc produire une forme de savoir qui s'élabore à partir des mêmes matériaux bruts proposés par les médias, sans pour autant se restreindre à leur format réduit par les diktats de l'actualité. Finalement, l'intellectuel adapte ses formes de savoir

aux mutations de l'espace public dominé par l'information, et ce tout en continuant de considérer le savoir contenu dans les textes. Tout en tenant compte du bruit et des images qui l'entourent, il doit être en mesure de produire une connaissance sur lui-même et sur le monde.

L'identité

Pour ce qui est du thème de l'identité, nous pourrions soutenir qu'il est relativement peu présent dans ce texte, mais qu'il a tout de même un certain rôle à jouer au niveau de l'énoncé. L'auteur est clairement identifié comme un universitaire, un professeur qui se place sous l'égide de grandes figures intellectuelles et reconnaît leur importance dans sa formation et son cheminement même s'il n'est pas en tout point d'accord avec leur vision. C'est donc en se tournant vers les grandes figures, surtout accessibles grâce aux textes, qu'il revendique son identité intellectuelle qui s'est construite au fil d'une formation de son savoir. Cette idée est clairement perceptible dans la façon qu'a Méchoulan d'opposer très fortement le journaliste, dont il critique le travail, et l'intellectuel, dont il défend les mérites et l'importance. Cependant, Méchoulan construit ces cas de figure sans pourtant se référer à des catégories socioprofessionnelles bien claires, et soutient qu'un professeur d'université peut discourir comme un journaliste et que le journaliste peut discourir comme un intellectuel. Il n'en demeure pas moins que Méchoulan, dans sa façon plutôt manichéenne d'opposer ces deux fonctions, laisse transparaître son identité personnelle rattachée à la fonction intellectuelle. Il construit son identité autour du rôle de celui-ci, rôle qui se veut essentiel pour contrer la force grandissante du journaliste, lui qui met en péril l'intellectualisme.

Ceci dit, il nous faut préciser sur quoi se base cette définition de l'intellectuel à laquelle l'auteur s'identifie. D'emblée, nous retrouvons les notions antagonistes d'information et de réflexion que nous avons décrites précédemment, ensuite celles de lenteur versus de rapidité, celles de nuance et de complexité versus de simplicité, puis finalement la nouveauté par opposition à l'enchaînement : il s'agit de valeurs essentiellement contraires dont l'auteur se sert pour identifier l'intellectuel par rapport au journaliste. La différence fondamentale si située peut-être dans « l'actualité des faits » (l. 111) qui obsède le journaliste et sur laquelle il base son discours, alors que l'intellectuel, pour sa part, recherche à tout prix ce que l'auteur nomme « la virtualité du sens » (l. 114), c'est à dire le sens à construire à partir d'un événement, le sens qui n'est pas donné et qui résulte d'un travail d'interprétation. Ainsi, l'auteur suppose qu'une même information peut être traduite différemment selon le traitement

journalistique ou intellectuel qu'on en fait. Le propre identitaire de l'intellectuel est donc ce pouvoir d'abstraction qu'il possède, et grâce auquel il peut apporter une vision différente du monde. L'intellectuel est également identifié à un pouvoir de transmission, c'est-à-dire à la capacité de mettre le savoir en mouvement, à en faire « circuler les valeurs » (l. 486). Par ailleurs, Méchoulan ne cherche pas non plus à accorder une valeur objective à ses propos et admet que l'on puisse « sentir dans [s]on ton l'importance [qu'il] accorde à l'intellectuel » (l. 137-138), d'où la dimension d'identité personnelle que l'on peut dégager de ce texte. Finalement, nous pourrions voir dans cette façon de construire l'identité de l'intellectuel une attitude défensive: Méchoulan expose autant ce qu'il est que ce qu'il n'est pas, et la figure d'opposition, celle du journaliste, se situe au cœur de sa tentative d'autodéfinition. Bien que l'intellectuel soit préoccupé par la *virtualité du sens*, et donc tienne un rôle proactif quant à l'interprétation des textes et du réel, sa situation actuelle le pousse à devoir défendre sa position qui est menacée par une force grandissante réduisant sans cesse son espace de parole.

3.4.2 L'énonciation

Les assertifs

Les actes illocutoires qui sont éloquentes quant à l'aspect de l'énonciation dans ce texte d'Éric Méchoulan relèvent en grande partie des assertifs, eux qui ont comme fonction première de définir l'écart marqué entre les figures du journaliste et de l'intellectuel. À titre d'exemples, nous pourrions citer ces deux passages : « Contrairement à ce que l'on pense ordinairement, le journalisme ne s'occupe pas des événements, mais de la *nouveauté* » (l. 81-83), « Redisons-le de manière simple (trop simple) : pour le journaliste, tout est simple; pour l'intellectuel, tout est compliqué. » (l. 287-289). Méchoulan cherche ainsi à affirmer et à illustrer l'utilité de l'intellectuel en démontrant les limites du journaliste, qui est construit comme un ennemi de l'intellectualisme. Mais autrement que d'affirmer la validité du statut de l'intellectuel et de s'en réclamer, les actes illocutoires assertifs ont aussi comme fonction, dans ce texte, d'identifier certains problèmes que l'auteur souhaite mettre en lumière pour en prévenir le lectorat. D'une part, Méchoulan critique directement Cornellier lorsqu'il soutient que « le problème est que le regard journalistique est extraordinairement redondant et que, sous la figure de l'extraordinaire, se glisse sans cesse la banalité du spectacle. » (l. 187-190), et il cherche surtout à asserter que la méthode de la simplicité, lorsque vient le temps d'analyser des textes aussi complexes que ceux de Nietzsche, est improductive, voire néfaste. Méchoulan identifie donc un problème qui

selon lui existe réellement, et qui naît du contraste entre deux approches, celle de journaliste et celle de l'intellectuel.

Pour aller plus loin en ce sens, l'auteur dévoile d'autres types de problèmes et d'éventuels pièges qu'il veut mettre en lumière. Dans un premier temps, il prévient d'un danger qui guette les lecteurs : « Et toutes les images de la critique littéraire ou philosophique qui s'appuient sur l'idée d'un dialogue fondamental entre le texte et ses lecteurs sont au mieux des illusions, au pire des attrapenigands. » (l. 337-341) En d'autres termes, Méchoulan semble soutenir qu'il n'est pas du rôle de l'intellectuel de substituer sa propre voix à celle du texte; il doit plutôt être à l'écoute, d'où la fatuité de l'idée de dialogue entre celui-ci et le texte. Par ailleurs, à titre d'intellectuel, il possède une certaine connaissance sur le statut des textes, puisqu'ils constituent d'une part une source de connaissance, et d'autre part son domaine d'action. Les textes jouissent donc d'une forme de protection que leur accorde l'intellectuel : celui-ci a pour rôle de réactualiser leur sens, de les prémunir contre l'oubli et les interprétations trompeuses. Dans un deuxième temps, l'auteur prévient aussi contre une fausse croyance concernant une fois de plus le statut de l'écrit : « cela indique que la coupure entre la production des idées et leurs formes matérielles de publication n'est pas aussi effective qu'on le croit. [...] *Il est beau de désirer transmettre les vérités d'un écrit, encore faut-il faire attention à la vérité de ces transmissions* » (l. 474-482). Le domaine de l'intellectuel se situe donc dans la « vérité des transmissions », donc dans l'interprétation juste des textes, et non dans la simple répétition, ce dont asserte l'auteur à de nombreuses reprises.

Pour clore cette réflexion sur les assertifs, réitérons le fait que Méchoulan cherche d'abord et avant tout à affirmer sa connaissance du statut des textes, mais aussi sa perspicacité d'intellectuel capable d'éviter les écueils de la pensée et d'en prévenir son lectorat. Il affirme également sa connaissance du système d'information, ce système étant justement ce qui permet d'identifier le statut et l'utilité de l'intellectuel, cette force opposée au statut du journaliste.

Les expressifs

En ce qui a trait aux actes illocutoires expressifs, il faut souligner l'omniprésence de ce que l'auteur lui-même nomme sa « mauvaise humeur » à l'endroit de ceux qu'il critique, c'est-à-dire Louis Cornellier et Laurent-Michel Vacher. Il s'agit effectivement d'un état d'esprit négatif qui a provoqué la

prise de parole, mais cet état d'esprit est explicitement nommé et sert de fil conducteur au texte. Méchoulan ne se contente pas seulement de réfuter l'argumentaire de Vacher; il critique ouvertement l'attitude de Cornellier qu'il qualifie d'anti-intellectualiste. Mais le cas de Cornellier n'est utilisé qu'à titre d'exemple, et semble être la goutte qui a fait déborder le vase, puisque Méchoulan se sert de son esprit critique pour dénoncer des discours pseudo-savants qu'il trouve déplorables et contraires à l'intellectualisme :

Cet ouvrage demandait une réplique (mais une réplique qui dépasse le sujet circonscrit du désaccord), parce qu'il témoigne aujourd'hui d'un danger qui guette les intellectuels : par rapport à qu'on appelle de plus en plus souvent — avec une auto-complaisance que je trouve détestable, nouvel avatar de l'idéologie moribonde du progrès — la *société du savoir* [...] (l. 51-58)

Cet acte illocutoire indique donc que Méchoulan souhaite exprimer son désaccord à l'endroit de la méthode de Vacher et de l'attitude de Cornellier. Pourtant, il va plus loin en affichant son mépris pour certains discours pseudo-savants qu'il ne s'empêche pas de condamner au passage.

En contrepartie, l'auteur, malgré de nombreux propos acerbes à l'endroit des journalistes, précise qu'il n'a pas que de mauvaises opinions de ceux-ci : « Quoique l'on puisse sentir dans mon ton l'importance que j'accorde à l'intellectuel[...], je ne voudrais surtout pas donner l'impression de mépriser les journalistes. » (l. 137-143) Loin de mépriser l'ensemble des journalistes, il exprime une volonté de faire un critique constructive à leur endroit, et peut-être poser un premier jalon d'une réflexion d'ensemble sur la façon de faire du journalisme. Il donne à ce titre de nombreux exemples de journalistes qu'il admire et dont la lecture a su enrichir sa réflexion (l. 262-277). Par ailleurs, Méchoulan concède un certain intérêt à la critique de grandes figures telles que Nietzsche, mais déplore le manque de rigueur dans la méthode, qui revient à une sorte de malhonnêteté intellectuelle envers les textes. Il s'agit-là du véritable fondement de ses attaques, et même si l'auteur avoue son parti pris pour l'intellectuel sans pourtant s'en défendre, nous pourrions dire que les actes illocutoires expressifs nous en apprennent sur sa mauvaise opinion de la façon dont opère le système d'information et ses principaux agents, les journalistes, tout en affirmant son attachement indéniable pour les textes, la littérature, qui méritent d'être l'objet de réflexions justes et honnêtes.

Les directifs

Les quelques actes illocutoires directifs qui sont repérables dans ce texte d'Éric Méchoulan semblent tous avoir été élaborés pour provoquer une réflexion chez le lecteur sur un état de fait énoncé

clairement dans le contenu du texte : « il faut tâcher de faire comprendre que cette société du savoir est l'opposé de ce qu'on nomme [...] la *société de l'information* » (l. 53-63), « On doit, en effet, se battre pour que cette société du savoir soit véritablement une société de la *formation* et pas seulement de l'information. » (l. 63-66), « Comment donner au spectacle du nouveau l'autorité de l'évènement? » (l. 157-158) Ces directifs ne sont évidemment pas formulés pour aller provoquer chez le lecteur une action réelle, mais bien pour l'inciter à une réflexion active sur la façon dont il interagit avec la sphère médiatique, sur la façon dont il intègre les informations qui lui sont quotidiennement imposées. Méchoulan suggère donc aux lecteurs de son texte d'exercer leur jugement sur les informations qu'ils reçoivent et qu'ils consomment, en commençant par être capables de discerner ce qui est une source de connaissance, et ce qui est une source d'aliénation. Mais règle générale, le nombre de directifs présents dans ce texte est assez minime pour que nous puissions affirmer qu'il ne s'agit pas d'une forme d'énonciation significative, et que ce n'est pas non plus un moyen de prédilection pour l'auteur de faire valoir son point de vue et de donner une force illocutoire à ses propos.

Les déclaratifs

La classe des actes illocutoires déclaratifs, pour sa part, comporte certaines condamnations, mais aussi des déclarations concernant le statut propre de l'auteur. Tout d'abord, Méchoulan condamne le livre de Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole*, sous prétexte qu'il relève d'une forme d'anti-intellectualisme savant : « On y apprendra comment un exercice intellectuel peut rapidement impliquer toute une méthodologie de l'anti-intellectualisme » (l. 496-499). Nous pourrions aller jusqu'à dire que la façon dont Méchoulan critique le livre de Vacher peut s'apparenter à une dénonciation qui relève d'une volonté de démasquer un traître à l'intellectualisme. Ainsi, il se construit comme un intellectuel qui désavoue la pratique d'un comparse, et son texte constitue en quelque sorte une défense et une justification de ce désaveu qui est à l'origine de sa prise de parole. D'un autre côté, Méchoulan procède à un autre type d'acte déclaratif lorsqu'il se proclame lui-même comme un intellectuel, et qui plus est un intellectuel se réclamant des grandes figures telles que Nietzsche : « je fais partie de ces intellectuels qui reconnaîtraient sans peine le "patronage de Nietzsche" (p. 10) [...] il m'est arrivé d'y découvrir des réflexions stimulantes et un style de pensée que j'appréciais (même si je me sens plus à l'aise avec des philosophes moins marteleurs). » (l. 506-514) En déclarant l'utilité de la philosophie nietzschéenne, il déclare que l'intellectuel qu'il est doit pouvoir rechercher dans les textes de la matière pour sa réflexion tout en conservant un certain esprit critique à l'endroit des figures autoritaires. Finalement, dans ce

texte de Méchoulan, nous pouvons lire une profession de foi envers les textes, eux qui méritent la bienveillance des intellectuels. Peu importe si ceux-ci adhèrent ou non au contenu, il leur faut reconnaître que les textes sont constitutifs de ce qu'ils sont aujourd'hui, que les textes ont participé à leur construction et leur formation en tant qu'intellectuels.

3.4.3 L'interaction

L'intertextualité

Le tout premier aspect intertextuel qui frappe à la lecture du texte de Méchoulan est la présence très marquée des textes qu'il réfute. Tout d'abord, le texte de Vacher est très explicitement nommé, et ce au tout début de l'article. L'auteur n'hésite pas non plus à situer précisément l'article de Cornellier, élément déclencheur de sa prise de position (l. 10-14). En d'autres termes, Méchoulan prend dès le départ le temps d'informer le lecteur de ce à quoi il s'oppose et surtout pourquoi il croit important de la faire. C'est ainsi que l'on découvre le principal motif de l'auteur : la défense du monde intellectuel des dangers qui le guettent. Et ces dangers, il appuie leur existence sur les dires d'un autre intellectuel, qui plus est un philosophe, pour en quelque sorte valider leur existence et permettre à son propos de dépasser la simple opinion personnelle :

j'avais en mémoire [...] le propos final de George Leroux (autre critique au *Devoir* et professeur de philosophie à l'UQÀM) dans un colloque sur la modernité au Québec qui se tenait en novembre 2003 : il mentionnait le très piètre état de la philosophie québécoise, le manque de réflexions de fond hors des travaux érudits et (trop) spécialisés des universitaires. (l. 35-42)

Mais d'autre part, le fait que Méchoulan prenne la peine de situer Leroux d'abord comme journaliste au *Devoir*, et ensuite comme professeur à l'UQAM, est révélateur d'une autre dimension. Tout comme il se réfère à d'autres journalistes qu'il considère pertinents (Robert Saletti, Gil Courtemanche et Jean Hatzfeld, tous trois au *Devoir* (l. 262-277)), Méchoulan cherche à montrer sa bonne foi en soutenant que tous les journalistes ne sont pas non-pertinents et que leur travail peut s'avérer utile et enrichissant. Autrement dit, il n'en veut pas à Cornellier pour la simple raison qu'il est journaliste, mais bien parce que sa façon d'exercer son métier participe de l'anti-intellectualisme. La dimension intertextuelle permet donc ici à Méchoulan de mobiliser des exemples, des allusions à d'autres journalistes grâce auxquels il illustre son bon vouloir, et surtout démontrer qu'il n'est pas injuste et méprisant à l'égard de ceux-ci. En cela, Méchoulan ne cherche pas à faire un *chasseur* de lui-même, mais il se fait cependant *chasseur de papillons*, c'est-à-dire qu'il se permet une critique ciblée envers certains individus sans pour autant renier la profession auxquelles ils appartiennent.

Par contre, il nous faut souligner que l'aspect de l'intertextualité est largement dominé par des références que nous appellerons académiques et qui font appel à des figures dominantes de la philosophie telles que Platon. À titre d'exemple, mentionnons que Méchoulan n'hésite pas à remonter aux sources de la connaissance et aux débuts de l'écriture pour justifier l'importance qu'il accorde aux textes : « Il y a un paradoxe perceptible chez Platon, lorsqu'il met en garde contre la faiblesse de l'écrit dénué de protecteur [...] Platon, quant à lui, s'est bien voué à l'écriture en même temps qu'à l'enseignement oral. Comment comprendre ce statut paradoxal de l'écrit? » (l. 382-388) En utilisant cet exemple, il donne un poids énorme à son propre questionnement sur le statut des textes, alors qu'en illustrant la fragilité de ceux-ci, il fait part d'un problème essentiel qui a toujours été et demeure prédominant pour l'intellectuel d'aujourd'hui. C'est donc en énonçant certaines idées platoniciennes que Méchoulan postule que l'intellectuel doit respecter la fragilité des écrits et doit avoir à leur endroit une attitude responsable: il doit endiguer et réfuter les mauvaises interprétations et accorder une postérité aux textes, sans pourtant qu'il lui soit interdit de les critiquer. Il est une précision importante à réitérer ici : l'auteur ne semble pas postuler que l'intellectuel possède une vérité quant au sens du texte, et cela sous-entend qu'il ne doit pas tenter de substituer sa propre voix à celle du texte. Au contraire, il a pour rôle d'en proposer des interprétations faites à la lumière d'une méthode juste et rigoureuse. En cela, il s'oppose à une forme d'interprétation simpliste qu'il attribue au journaliste. Dans le texte qui nous intéresse, Méchoulan avance qu'en tant qu'intellectuel, il doit rendre justice à l'œuvre de Nietzsche en proposant une interprétation qu'il considère plus valable que celle de son adversaire, lui qui agit de façon contraire à l'intellectualisme. Par le fait même, l'intellectuel est clairement construit par Méchoulan comme un académicien, une fois de plus à la suite une réflexion de Platon :

Platon n'a pas seulement légué à la postérité des dialogues, il a aussi laissé derrière lui l'Académie. Autrement dit, toute une école où sont transmis, non seulement les textes eux-mêmes, mais aussi la tradition de leur interprétation. D'une génération à l'autre, le sens des œuvres est maintenu : chacun devient le père et le nouveau protecteur. (l. 196-403)

Et cette Académie, même si l'auteur ne le formule pas ainsi, elle existe encore aujourd'hui par le biais de l'université. Logiquement, ceux qui y travaillent ont hérité de cette institution qui est le pilier de l'intellectualisme. Par la référence au legs de Platon, Méchoulan met sur les épaules de l'intellectuel un poids et un rôle énorme : celui de porter le flambeau d'un savoir ancestral à protéger et à perpétuer, un savoir millénaire qui risque de se perdre s'il refuse de prendre ses responsabilités. À cet aspect solennel

s'ajoute une attitude quelque peu paternaliste qui doit être celle de l'intellectuel veillant au bon développement, à l'émancipation de ces *orphelins* que sont les textes.

Un autre type de référence, tout aussi ancienne, et donc lourde d'une longue tradition, est celle à Damascius. Méchoulan utilise cette référence à son compte pour illustrer une des idées centrales de son texte : l'écart entre la pensée (immatérielle), et l'écriture (matérielle) : « Damascius connut des moments de découragement intense qui ne se traduisait pas par hasard dans les réflexions sur le destin des textes. [...] Tous les mots que Damascius avait accumulés dans ses recherches sur les principes premiers trouvaient leur foyer muet dans une fragile et silencieuse tablette. » (l. 451-464) Ces difficultés et ces questionnements de Damascius mettent en lumière l'importance du rôle de l'intellectuel dans la mesure où ce dernier doit communiquer, transmettre le contenu des textes qui ne doit en aucun cas être laissé au hasard des interprétations. Cette stratégie basée sur l'intertextualité est révélatrice de la peur de l'auteur qu'un savoir se perde, s'efface au fil du temps, et particulièrement dans un contexte contemporain où la quantité d'informations noie le réel savoir. Si Méchoulan, d'une part, illustre sa peur du vide, il construit d'autre part la fonction de l'intellectuel comme celui qui peut contrer ce vide et cette éventuelle disparition du savoir contenu dans les écrits.

La citation

Ce qui est remarquable dans l'utilisation que Méchoulan fait de diverses citations, c'est la fluidité avec laquelle elles sont intégrées à son propos, et participent de son argumentaire de façon tout à fait naturelle. Même si la présence de citations est très marquée, nous pouvons dire qu'aucune ne semble être plaquée, et qu'elles participent toutes au renforcement du propos de l'auteur et tout en apportant de nombreux concepts utiles au développement de sa pensée. À titre d'exemple en ce sens, notons avec quelle habileté les citations en exergue reprennent pour ainsi dire les accusations de Méchoulan envers ses deux adversaires : « Je crois que, tout comme les adeptes de monsieur Kant reprochent toujours à ses adversaires de ne pas le comprendre, il y a également beaucoup de gens qui croient que monsieur Kant a raison parce qu'ils le comprennent. Georg Christoph Lichtenberg » (exergue), « Quel intérêt y a-t-il à étudier la philosophie, [...] si cela ne vous rend pas plus conscient qu'un quelconque journaliste dans l'utilisation des expressions dangereuses que les gens de cette sorte utilisent pour leurs propres fins? Ludwig Wittgenstein » (exergue). Il est possible de remarquer comment la première de ces citations, celle de Lichtenberg, reprend avec ironie l'attitude que

Méchoulan reproche à Vacher d'avoir envers Nietzsche, et comment la seconde citation contient en tout point sa critique envers Louis Cornellier. Sortes de flèches à peine déguisées, ces citations viennent en quelque sorte renforcer la position de Méchoulan qui puise dans son bagage de lectures pour joindre d'autres voix autoritaires à la sienne contre ses deux adversaires.

Par ailleurs, Méchoulan crée un tissu de différentes citations qui se retrouvent soit dans les notes de bas de page, soit directement dans le corps du texte. Dans le premier cas, nombre de ces citations apportent des informations complémentaires qui visent à appuyer le propos de l'auteur, à montrer sa véracité, mais également à faire un travail de précision et d'honnêteté quant aux sources qu'il mobilise (par exemple le cas de George Leroux (p. 8), la précision sur les propos de Rothkopf (p. 15), les références concernant Damascius (p. 21) et l'exemple du texte de Jean-Pierre Lorange (p. 24)). Dans le second cas, les citations sont utilisées soit pour mobiliser certains concepts-clés comme celui de « village global » de MacLuhan, soit pour faire intervenir des figures autoritaires en matière d'intellectualisme comme Michel Foucault. Dans le premier exemple, Méchoulan semble s'en servir pour prouver l'actualité de son propos et sa compréhension de la situation médiatique d'aujourd'hui, et dans le second, nous pouvons dire que Foucault est cité à titre d'exemplarité, de figure intégrant les aspects de l'intellectuel et du journaliste dans un équilibre profitable à l'intellectualisme (l. 215-232). Le fait de citer Foucault lui permet d'illustrer que l'intellectuel doit chercher « l'entendement de ce qui se passe dans nos propres sociétés » (l. 231-232), et donc être présent dans l'actualité pour en extraire un sens, et non pour simplement ressasser les mêmes informations.

La polyphonie

Bien que nous ayons déjà abordé le fait de référer à d'anciennes figures telles que Platon et Damascius, le processus dont Méchoulan se sert pour les mobiliser ne se résume pas à la seule allusion. En effet, il est possible d'identifier de nombreux passages où l'auteur reprend pour lui-même des questionnements et des réflexions que ces auteurs ont probablement élaborés, mais qui relèvent de son interprétation personnelle : « [...] un certain Platon s'inquiétait [...] Qui pourrait éviter les fausses lectures, les critiques tendancieuses, les petites dominations si tentantes pour les esprits faibles? » (l. 323-333), « Damascius interroge le statut de cette institution [...] L'auteur n'est-il que celui qui inaugure la série ou ne prend-il pas le visage variable et provisoire de tous ceux qui lui ont porté assistance? » (l. 441-450) Ici, nous pouvons constater qu'il y a une grande part de supposition, voire de

fiction, dans la façon dont Méchoulan rapporte ces questionnements qui semblent provenir de Damascius ou de Platon eux-mêmes, alors qu'il s'agit bel et bien d'une reformulation propre à l'auteur. Il utilise donc l'exemple des Anciens pour formuler ses propres questionnements et inquiétudes, en faisant se côtoyer sa propre voix et celle des autres auteurs, tout en mettant à profit les réflexions que ceux-ci lui ont inspirées. Ainsi, Méchoulan établit un processus à cheval entre l'intertextualité et la polyphonie en reprenant à son gré, et surtout selon sa propre formulation, des réflexions qu'il partage avec ces grandes figures du passé, et ce toujours dans le but d'octroyer de l'importance et de la pertinence à ses préoccupations par rapport au rôle de l'intellectuel. Nous pouvons donc avancer que l'auteur met en pratique, par ce procédé polyphonique, ce devoir de transmission qui a préalablement été décrit comme l'un des rôles essentiels de l'intellectuel. Il met en circulation un savoir contenu dans les écrits de Platon et de Damascius, et donne accès au lecteur à ces éléments de réflexion qui sont mis en lien avec ses propres préoccupations.

Dans un autre ordre d'idées, l'auteur utilise des procédés polyphoniques dans une intention plus commune, qui est de dénoncer certains discours dominants desquels il cherche à se dissocier. Un exemple de ce procédé est le fait de reprendre une expression généralement admise pour en montrer les limites : « par rapport à qu'on appelle de plus en plus souvent — avec une auto-complaisance que je trouve détestable, nouvel avatar de l'idéologie moribonde du progrès — la *société du savoir*, il faut tâcher de faire comprendre que cette société du savoir est l'opposé de ce qu'on nomme [...] la *société de l'information*. » (l. 54-58) Méchoulan reprend ces formes de dénomination de la société actuelle pour s'opposer à ces appellations qui, selon son opinion personnelle, sont stériles. Il s'agit pour lui de jouer son rôle d'intellectuel et de prévenir contre certains pièges de la pensée. Le second exemple de la façon dont Méchoulan reprend des discours extérieurs dans son texte va comme suit : « C'est une chasse-gardée que l'anti-intellectualisme : on croit y trouver paysans pantois, petit-bourgeois frileux, sportifs de télévision, mécaniciens de la politique, mais en fait ce sont encore les intellectuels qui en arpentent avec le plus d'énergie et de raffinement les territoires. » (l. 296-300) En utilisant une fois de plus le pronom « on » pour désigner des discours généralisés, l'auteur développe une stratégie visant à dénoncer certains préjugés par rapport au supposé mouvement anti-intellectualiste, surtout en démontrant qu'il n'est pas toujours là où on croirait le trouver. Il cherche donc à modifier une croyance répandue, que non seulement il ne partage pas, mais qu'il cherche à déconstruire par le biais de son propre discours.

Au final, nous pouvons affirmer que dans ce texte de Méchoulan, l'utilisation notamment des pronoms « on » et « nous » sont révélateurs d'une certaine utilisation de la polyphonie, c'est-à-dire la reprise de discours communément admis, pour mieux les réfuter et y apporter d'autres éléments de réflexion. Il s'agit bel et bien d'un processus rhétorique par lequel l'auteur fait entendre plusieurs voix, plusieurs instances de discours dans son texte, que ce soit des voix floues et générales, ou que ce soit des voix plus ciblées comme celles de Platon et Damascius. Nous pouvons conclure que la mobilisation de procédés polyphoniques est ici très variée et que l'auteur exploite cette avenue pour exprimer son propos, et qu'il rejoint par la forme le contenu de son texte en se faisant lui-même un intellectuel « l'écoute de ce bruit de fond pour mieux en tirer des éléments de réflexion » (l. 174-175).

3.4.4 La stratégie de discours

La crédibilité

Ce qui fait la particularité du texte Méchoulan en ce qui a trait à la stratégie de discours est que l'aspect de la crédibilité est extrêmement important, mais n'est jamais explicitement revendiqué. Certes, l'auteur mise d'abord et avant tout sur son savoir et sur ses connaissances personnelles pour se construire une crédibilité et faire de sa critique un élément de réflexion valable pour l'ensemble du lectorat. À titre d'exemple, mentionnons les nombreuses citations savantes que nous avons déjà rapportées, et tout particulièrement celles d'auteurs qui illustrent dans leurs propres mots des opinions ou pensées qui correspondent à celles de l'auteur, donc viennent appuyer son argumentaire (Wittgenstein, Leroux, Lorange). Ainsi, c'est en mettant à profit son bagage de lectures que Méchoulan donne aux lecteurs de nombreuses raisons de croire que son raisonnement est crédible et valable, puisqu'il est endossé par certains grands auteurs qui défendent des idées similaires. En outre, l'auteur va également chercher des références plus anciennes pour appuyer encore plus fortement ses idées sur celles d'autres auteurs, et non les moindres. En se référant aux réflexions de Platon et de Damascius, et surtout en les réactualisant et en soutenant leur pertinence pour évaluer la situation contemporaine, Méchoulan instaure un lien essentiel entre les intellectuels d'avant (bien qu'il s'agisse d'un anachronisme de les désigner ainsi) et ceux d'aujourd'hui. Conséquemment, il illustre l'importance de s'appuyer sur les Anciens pour donner une perspective au présent, et il confirme par le fait même l'utilité de l'intellectuel qui a pour rôle de produire du sens à partir des textes. En concrétisant dans sa

stratégie de discours une idée qu'il prône dans le contenu de son texte, Méchoulan s'affirme dans l'exercice de sa fonction d'intellectuel, et donc s'assure une crédibilité auprès du lecteur.

Dans une optique bien différente, l'auteur procède à une autre tactique pour se construire une crédibilité, et il s'agit de sa capacité à critiquer ses adversaires tout en leur accordant une certaine considération. Bien qu'il fasse part de nombreux désaccords, il soutient ne pas vouloir entrer dans le mépris des adversaires, puisque le débat d'idées prime sur les conflits personnels. Il s'agit bien entendu d'une façon de ne pas avoir le rôle de l'intellectuel prétentieux aux yeux du lecteur, et par conséquent se construire une crédibilité basée sur son honnêteté intellectuelle, sur sa bonne foi et sur son désir de créer un débat juste et sain. Tout en critiquant très ouvertement son rôle, Méchoulan concède une certaine utilité au journaliste; en effet, il avoue qu'il s'agit d'une sorte de métaphore et que « journaliste ou intellectuel renvoient ici à des fonctions sociales, non à des appartenances de groupe ou à des métiers précis » (l. 258-260). De surcroît, il concède à Vacher qu'il est louable de vouloir critiquer les *idoles* intellectuelles, mais qu'il affirme son opposition à la méthode utilisée pour ce faire. Bref, Méchoulan cède une certaine part de terrain pour mieux déconstruire la méthode employée par Vacher d'une part, et l'attitude de suiveur de Cornellier d'autre part.

Pour terminer sur le processus de construction de la crédibilité de l'auteur, il nous faut élaborer un troisième aspect qui est celui de la position d'engagement adoptée par celui-ci. Nous pourrions soutenir que le texte de Méchoulan correspond à un « discours de conviction destiné à être partagé par l'interlocuteur » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 154), et donc l'auteur se sert de sa subjectivité (ses émotions, intuitions, jugements) pour atteindre son but. Des exemples éloquentes en ce sens seraient d'abord l'entrée en matière où Méchoulan souligne clairement que c'est sa « mauvaise humeur » qui l'a poussé à écrire ce texte, ou encore l'utilisation d'un vocabulaire fortement dépréciatif entourant le concept de journalisme (« désastreux » (l. 15), « horripilant » (l. 18), « détestable » (l. 56), « avidité » (l. 76), « écœurante » (l. 85), « désastre » (l. 177), « commérages » (l. 252), « traquenard » (l. 495), « aberrant » (l. 504), etc.) Il est donc évident que l'auteur laisse relativement libre cours à sa subjectivité pour décrire le phénomène qu'il dénonce et la situation qui lui paraîtrait souhaitable. Mais à l'opposé, il intègre dans ce discours une part de distanciation de type académique basée sur l'utilisation de citations et d'exemples tirés de réflexions de grands auteurs. Sans pourtant chercher une quelconque

neutralité dans la construction de son propos, Méchoulan sait tout de même mettre à profit certaines connaissances objectives qu'il possède sur les textes, et les met au service de sa subjectivité.

D'ailleurs, pour illustrer ce double mouvement, nous pourrions citer quelques passages où l'auteur utilise un ton de type plutôt académique, mais où s'opère une rupture grâce à l'utilisation d'éléments typographiques tels que la parenthèse ou le tiret :

Cet ouvrage demandait une réplique (mais une réplique qui dépasse le sujet circonscrit du désaccord), parce qu'il témoigne aujourd'hui d'un danger qui guette les intellectuels : par rapport à qu'on appelle de plus en plus souvent — avec une auto-complaisance que je trouve détestable, nouvel avatar de l'idéologie moribonde du progrès — la *société du savoir* [...] » (l. 51-58)

À l'aurore de l'intellectualisme — si le lecteur veut bien me permettre une petite digression que j'espère instructive — [...] » (l. 318-320)

De toute évidence, les marques de subjectivité telles que l'utilisation du « je » ou d'un vocabulaire dépréciatif prennent toute leur ampleur dans les parenthèses et les phrases mises à l'écart, elles qui participent à construire l'auteur comme un intellectuel défendant son rôle contre certaines menaces qu'il perçoit. C'est de cette façon que le processus de crédibilisation de l'auteur se déploie : dans une oscillation entre des arguments de type académique, donc à tendance plus objective, et des prises de positions très subjectives où l'auteur étale ses jugements et son état d'esprit. De ces deux contreparties découle un certain équilibre qui contribue à rendre effective la crédibilité de l'auteur, lui qui sait employer différents registres pour défendre une même réflexion.

La légitimation

En termes de légitimation, il faut d'abord mettre en évidence le fait que Méchoulan ne revendique pas explicitement son statut d'universitaire à l'intérieur des limites du texte, mais il ne s'en cache pas non plus. En vérité, son statut professionnel semble aller de soi, et il utilise ses connaissances sans pourtant se réclamer d'une institution ou d'un groupe en particulier. Bien sûr, cela peut se déduire de la publication dans son ensemble grâce aux informations biobibliographiques présentes en deuxième de couverture et au reste de l'essai qui relève d'une recherche approfondie de l'œuvre nietzschéenne, mais aussi grâce à certaines précisions qu'il apporte lui-même, comme le fait d'assister à des colloques universitaires, le nombre de références intertextuelles, etc. Donc, le statut d'universitaire et le titre de professeur ne sont pas clairement apportés comme arguments pour asseoir sa légitimité, mais ils sont implicitement présents tout au long du texte.

En contrepartie, Méchoulan construit sa propre légitimité plutôt autour du statut d'intellectuel auquel il veut correspondre. Cette légitimité découle d'un savoir et d'une connaissance qui lui permettent de croire que sa critique de Vacher et de Cornellier est non seulement valable pour faire réfléchir ses lecteurs, mais elle est surtout ce qui l'autorise à dénoncer les exemples d'anti-intellectualisme qu'il perçoit. Dans la conception de Méchoulan, le savoir qu'il possède lui provient des textes, ce qui le rend redevable envers ceux-ci. Mais pour aller plus loin en ce sens, il est possible de déduire des propos de l'auteur que l'intellectuel doit en quelque sorte s'inscrire dans une tradition de respect des textes et de défense de leurs justes interprétations au fil du temps. En effectuant un parcours à travers la pensée des Anciens, en actualisant leurs réflexions aux problématiques contemporaines, en remontant même jusqu'à la naissance de l'Académie, l'auteur légitime sa pensée comme découlant de ces apprentissages. Par le fait même, il tente d'avoir le dessus sur la pensée de ses adversaires, eux qui sont construits comme des traîtres à l'intellectualisme. Ceci nous amène à une autre notion centrale du processus de légitimation qu'opère Méchoulan, et qui est celle du devoir. En effet, l'auteur ne fait pas une critique en son nom propre, mais bien au nom d'un concept qui toujours demeure indéfini : l'intellectualisme. Si d'une part il accuse Vacher et Cornellier d'avoir trahi les écrits, d'avoir failli à les interpréter correctement, bref d'avoir voulu transmettre un savoir sans « *faire attention à la vérité de ces transmissions* » (l. 481-182), il faut d'autre part comprendre que sa propre légitimité de prise de parole concerne une sorte de devoir qu'il a de défendre les écrits contre la malhonnêteté intellectuelle. Nous dépassons donc largement la simple « mauvaise humeur » pour aller vers une motivation beaucoup plus grave et essentielle qui constitue le principal rôle que doit jouer l'intellectuel dans la société.

Au final, nous pourrions ajouter que les procédés de légitimation que met en place Éric Méchoulan peuvent se résumer à une idée de filiation que lui, en tant qu'intellectuel, doit assumer en prenant la parole contre certains discours qui nuisent au monde de l'intellectualisme. Ce devoir, cette nécessité qu'il entrevoit de dénoncer des interprétations erronées et des méthodes fallacieuses lui vient d'un statut d'intellectuel qui lui attribue automatiquement une responsabilité envers les écrits. Alors qu'il sous-entend que Vacher et Cornellier, pour leur part, tentent de se construire un éthos d'intellectuel en travaillant contre les textes dans une attitude intéressée, Méchoulan construit son propre éthos d'intellectuel en harmonie avec les textes, en ce sens qu'il ne leur fait pas violence et sait leur rendre justice, même en les critiquant. Ces textes, ils sont à la base de son rôle, donc de sa légitimité qu'il construit avec patience.

La captation

Le troisième et dernier aspect de la stratégie de discours que nous pouvons observer ici est bien entendu celui de la captation, elle qui s'est considérablement dessinée au fil de cette analyse. Il est possible de fonder le processus de captation sur la dichotomie que Méchoulan construit tout au long du texte, et par divers moyens stylistiques, entre l'intellectuel et le journaliste. En effet, l'entièreté du texte est orienté vers une volonté de montrer les mauvais côtés de l'un pour valoriser l'autre aux yeux du lecteur. Si nous avons utilisé le terme de dichotomie, c'est pour insister sur le fait qu'il s'agit pour l'auteur de deux fonctions non seulement inverses, mais aussi irréconciliables et travaillant dans des directions diamétralement opposées. Pour appuyer cette idée et tenter de faire de l'intellectuel une fonction sociale indispensable, Méchoulan a recours à divers procédés stylistiques qui ont tous pour but de bien faire comprendre au lecteur en quoi l'intellectuel est utile, mais aussi pourquoi il doit se méfier du journaliste. Les exemples de procédés stylistiques visant à capter l'attention et la sympathie du lecteur sont aussi variés que nombreux, mais mentionnons la présence d'antithèses (« C'est en quoi l'univers de l'intellectuel est celui de la virtualité du sens, alors que le monde du journaliste est celui de l'actualité des faits divers. » (l. 111-114)), de métaphores (« [...] mettons un chasseur de papillons, ces billets dépliés qui cherchent un lecteur. L'intellectuel va les prendre dans son filet d'un coup sec de rhétorique appliquée. Et de retour chez lui, dans le confort de son bureau bien clos, il pourra épingle le petit papillon d'une œuvre avec la pointe de sa critique [...] » (l. 309-315)), d'oxymores (« Il est bien placé pour désigner les bêtises si intelligemment conçues, les erreurs si savamment fabriquées, les vaines idioties de systèmes trop complexes. » (l. 291-294)) et de passages au ton sarcastique (« C'est une chasse-gardée que l'anti-intellectualisme : on croit y trouver paysans pantois, petit-bourgeois frileux, sportifs de télévision, mécaniciens de la politique, mais en fait ce sont encore les intellectuels qui en arpentent avec le plus d'énergie et de raffinement les territoires. » (l. 294-300)). En plus d'un vocabulaire imagé qui ne manque pas de susciter l'intérêt, la verve de l'auteur va jusqu'à créer certaines formulations qui s'apparentent à des maximes : « Malheureusement, on a les disciples qu'on mérite et la philosophie dont on est digne » (l. 49-50), « *Il est beau de désirer transmettre les vérités d'un écrit, encore faut-il faire attention à la vérité de ces transmissions.* » (l. 480-482), « Un texte ne parle pas, il est lu » (l. 341-342) Celles-ci ont principalement comme visée de conférer un aspect autoritaire aux propos de l'auteur, mais également à susciter une certaine admiration pour la maîtrise du langage.

Par ailleurs, une stratégie importante dans le discours de Méchoulan est la façon qu'il a de ménager le grand public, sans doute pour ne pas se faire accuser d'élitisme et pour ne pas mettre en scène le stéréotype de l'intellectuel qui se sent ignoré et méprisé par ses contemporains (même s'il mentionne cette idée au passage). Bien sûr, il s'identifie clairement au rôle de l'intellectuel, mais il se construit également comme un simple lecteur de l'actualité, un citoyen comme les autres qui est opprimé par le système médiatique. Il ne prétend pas connaître les dessous de l'industrie de l'information, et dénonce les diktats de l'actualité comme pourrait le faire tout un chacun, ce qui crée nécessairement une proximité avec le lectorat qui partagerait ces réflexions. Il se place du côté du grand public en tant que victime de la trop grande autorité que possèdent les médias, ce qui incite le lecteur à s'identifier à ses préoccupations. À preuve la grande utilisation du pronom « nous » lorsqu'il est question de cette oppression : « [...] le caractère de flonflon militaire qui nous met à un garde-à-vous mental, prêts à ingurgiter les commandements de l'actualité » (l. 88-92). De plus, il faut remarquer qu'en aucun cas Méchoulan n'accuse la société d'anti-intellectualisme; il soutient plutôt que le pire des dangers se situe à l'intérieur même de ce monde, qu'il décrit d'ailleurs comme relativement étanche sans pourtant en dessiner les contours. Finalement, il tente de gagner la sympathie du lecteur en misant sur son ras le bol du système d'information pour le rallier à la cause de l'intellectualisme.

3.4.5 Conclusion

Si nous devons résumer la position d'Éric Méchoulan par rapport au rôle que devrait avoir l'intellectuel, elle se rapporterait davantage à une idée d'autorité bienveillante par rapport au savoir contenu dans les textes. Son rôle est basé sur le fait que « la précarité des idées face aux actions, la fragilité des textes face aux lecteurs, invitent aussi à désirer les protéger, montrer leur valeur, découvrir leur richesse. » (l. 379-382) L'intellectuel doit être animé par un sentiment de devoir par rapport à ces textes qui sont *orphelins* de leur auteur, et dont le sens est menacé de se perdre. Par conséquent, la responsabilité de l'intellectuel se situe niveau du savoir contenu dans les textes, et s'éloigne donc de toute forme d'engagement social, ou de défense d'une cause précise. Si nous nous permettons une interprétation à partir des propos de Méchoulan, nous pourrions avancer que l'intellectuel, au fil de son travail de lecture et d'interprétation, hérite de ce savoir contenu dans les textes; l'intellectuel se construit dans une relation de filiation par rapport aux auteurs qui l'ont précédé et qui lui donnent les textes en héritage. Nous pourrions pousser jusqu'à postuler la présence d'un parcours initiatique fait au fil des lectures : il s'agit là d'un apprentissage essentiel qui fait de l'intellectuel l'héritier de ce savoir

mis en péril par le système d'information qui ne cherche que la rapidité et la nouveauté. Par ailleurs, l'intellectuel doit être à même de mettre de côté la recherche d'intérêts personnels au nom de la fidélité aux écrits, non qu'il soit interdit de les critiquer, mais cela doit se faire avec méthode, justesse et honnêteté intellectuelle. Dans la vision que Méchoulan défend dans ce texte, l'intérêt des écrits doit primer sur la recherche de profit et sur le système d'information qui est construit comme procédant plutôt d'une désinformation à grande échelle. C'est ainsi qu'il illustre l'utilité de l'intellectuel : il doit dénoncer la trahison (l'anti-intellectualisme « savant ») et la malhonnêteté intellectuelle tout en travaillant à la transmission et à la circulation du savoir contenu dans les écrits. L'intellectuel a donc un devoir de prise de parole, mais pas nécessairement d'intervention directe, cette intervention relevant toujours de l'interprétation, de la mise à distance des événements et de la recherche de la « virtualité du sens » (l.114).

Dans un autre ordre d'idées, certaines faiblesses sont à noter chez cet auteur pour qui la valorisation du rôle de l'intellectuel passe par la création d'une opposition manichéenne d'avec la figure du journaliste, ce dernier étant accusé de tous les maux. Effectivement, Méchoulan ne construit le rôle de l'intellectuel qu'autour du seul domaine de la littérature et de la philosophie, en faisant abstraction des domaines artistiques autres. De plus, l'intellectuel est présenté comme un être solitaire, seul avec ses textes et étant une force faible, tel un grain de sable dans un engrenage qui le dépasse. Bien qu'il souligne que les débats soient souhaitables lorsqu'ils ne procèdent pas de l'anti-intellectualisme, l'intellectuel n'est pas présenté comme agissant en réseau, puisqu'il est réduit à un rôle d'intervention minimale dans les médias.

Mais au final, le propre de ce texte de Méchoulan est d'exprimer une croyance en l'utilité de l'intellectuel dans la société actuelle, ce qui va à l'encontre des nombreux propos défaitistes sur la question. Même si le social est sous l'emprise de l'actualité et d'un besoin sans cesse grandissant de nouveauté et de spectacle, il considère que toujours nous aurons besoin de lenteur, de virtualité et de mise à distance du présent pour mieux le comprendre. Qui plus est, Méchoulan fait par la forme ce qu'il suggère dans le contenu : il se fait le relais d'autres penseurs, et fait en sorte que son argumentaire soit le tissu de pensées qu'il reprend à son compte pour analyser plus en profondeur une situation actuelle, et ce sans s'en attribuer tout le mérite. Il cherche non seulement à transmettre quelque chose par sa prise de parole, mais aussi à apporter des idées nouvelles sur des discours largement répandus

(celui de l'omniprésence des médias, de la dictature de l'information, par exemple). Il se construit donc comme une figure de l'intellectuel conséquente avec ses propos, et fidèle à une conception du rôle de l'intellectuel qui affirme son utilité sociale sans jamais tomber dans le piège de la vantardise ou de la conception de soi comme valeur exemplaire. Nous sommes donc en présence d'une figure de l'intellectuel qui a tendance à s'effacer pour amplifier la voix des textes, et qui sait équilibrer un rôle de transmission et de critique sans jamais faire violence à ces textes au savoir si précieux.

3.5 Louis Cornellier; l'intellectuel sous rubrique

L'article de Louis Cornellier se trouve à être le quatrième maillon d'une chaîne de réponses qui a pour élément déclencheur la parution, en 2004, d'un essai de Laurent-Michel Vacher intitulé *Le crépuscule d'une idole*. Le nombre de publications (compte-rendus, articles, critiques) qui concernent cet ouvrage est impressionnant, et démontre que le débat est possible dans le milieu de la philosophie québécoise. Pourtant, c'est Éric Méchoulan, dans le texte que nous avons préalablement analysé, qui intègre au débat la question du rôle de l'intellectuel. En adressant une critique directe, d'une part à Vacher pour des lacunes au niveau de son interprétation de l'œuvre nietzschéenne, et d'autre part à Louis Cornellier pour l'anti-intellectualisme qu'il aurait manifesté dans sa critique positive du texte de Vacher, Méchoulan provoque en quelque sorte la réplique du journaliste. En effet, Cornellier construit son article comme une réponse directe à celui qui devient dès lors son adversaire, et une certaine confrontation au niveau des idées est mise en scène. La forme que prend cet article est celle de la lettre, et bien que les conventions soient respectées et que le titre soit explicite en ce sens, il n'en demeure pas moins que le contenu du texte ne s'adresse pas qu'à Méchoulan, à preuve le nombre de citations provenant du texte de celui-ci pour situer le lecteur sur les prémisses du débat. Par cette façon de faire, Cornellier fait preuve d'une certaine honnêteté intellectuelle, car nous pouvons dire qu'il y a ici une iniquité des forces en ce qui a trait au lectorat : le texte de Méchoulan, publié chez Nota Bene dans la collection Essai Spirale, ne jouit pas d'un lectorat aussi vaste que le journaliste de quotidien *Le Devoir*. Et comme le comité éditorial de ce journal a refusé de publier une lettre écrite par Méchoulan sur le sujet, il est normal que Cornellier mette en contexte ses lecteurs et donne aux propos de Méchoulan la chance d'être exposés au public. Il fait donc une réplique courte et succincte dans laquelle il accorde à son opposant la justesse de ses arguments et une pertinence de sa propre interprétation de l'œuvre de

Nietzsche. Pourtant, c'est sur la question du rôle de l'intellectuel que la confrontation aura lieu et que deux figures, celles de l'intellectuel-gardien et celle de l'intellectuel-chasseur, émergeront.

3.5.1 L'énoncé

Le pouvoir

La particularité de cet article de Louis Cornellier par rapport aux autres discours qui ont fait l'objet d'une analyse est que le thème du pouvoir y est peu développé. En vérité, il ne s'agit pas d'une notion prédominante, bien que l'auteur reprenne certains jeux de pouvoir qu'il entrevoit entre ce qu'il appelle le « gardien » et le « chasseur ». En reprenant les propos de Méchoulan, qui donne au chasseur, c'est-à-dire au journaliste, un rôle de « policier de la pensée » (l. 38), Cornellier met sur le tapis la question de l'abus de pouvoir que son adversaire tente de lui faire endosser. L'auteur se défend donc de cette accusation en soutenant que le journaliste ne travaille pas nécessairement contre l'intellectualisme, et qu'en aucun cas il n'abuserait de ce pouvoir qu'il a, c'est-à-dire un pouvoir de parole et de persuasion. Pour réfuter l'argument de son adversaire, Cornellier transforme le « flic des idées » (l. 48) qu'on l'accuse d'être en un « polémiste » (l. 48) qui se sert de son pouvoir non pas contre « la fragilité des textes » (l. 34), mais bien pour venir troubler le cours normal des choses et provoquer des réactions et des réflexions souhaitables. Selon lui, le pouvoir du « chasseur » réside dans sa capacité d'être entendu et de sonner l'alarme pour « faire réagir les gardiens du temple qui sommeillent trop souvent » (l. 50). Selon Cornellier, même s'il n'est pas à l'abri de certains dangers que son adversaire a raison de cibler (« les dangers de la simplification outrancière et de l'injustice » (l. 49)), il soutient pourtant que son utilité réside dans son pouvoir d'intervention. Le but de Cornellier est donc de revaloriser ce pouvoir qu'il possède en soutenant que le « gardien » n'a pas besoin de protéger les textes contre des « chasseurs » bien intentionnés. Par conséquent, nous pourrions soutenir que le thème du pouvoir est présenté ici de façon ambivalente, puisque Cornellier reconnaît aux deux types d'intellectuels certaines forces, certains pouvoirs, mais qui opèrent sur des registres et des actions différentes et également guettés par certains dangers (la « simplification outrancière » (l. 49) d'une part, et le sommeil (l. 50) de l'autre).

Le savoir

Contrairement au thème du pouvoir, celui du savoir se dessine comme un des points centraux de l'argumentaire de Cornellier. Le premier élément d'analyse est le fait que l'auteur, contrairement à son adversaire, ne concède pas un pouvoir total aux écrits en lien avec le savoir, et accuse Méchoulan d'adopter une « posture de la révérence et de l'obséquiosité » (l. 46) envers les textes, ce qui « paralyse le débat en imposant une complaisance à l'égard de l'autorité intellectuelle » (l. 46-47). Ainsi, il définit le domaine du savoir comme le refuge du gardien, lui qui se complait dans son rôle de protecteur et devient frileux par rapport à la remise en question de l'autorité des textes. Bien que l'auteur concède à Méchoulan que le « déboulochage » (l. 51) des grandes figures intellectuelles puisse « perd[re] la mesure » (l. 51) et être dangereux pour le domaine du savoir si cela mène à une destruction gratuite, il croit pourtant que l'intellectuel-gardien court le risque d'égarer un certain savoir quand la « complexité des œuvres » s'abîme dans « l'apologie de l'argument d'autorité » (l. 51-52). En d'autres termes, Cornellier soutient qu'un équilibre est souhaitable entre le respect des textes et de leur complexité, et la volonté de les remettre en question, et ainsi produire un savoir neuf. Selon lui, la réconciliation entre ces deux pôles, qui résument le rôle du gardien et du chasseur, passe par le débat ouvert et transparent. Pour illustrer cette idée, Cornellier reprend l'exemple de Vacher dans le but de faire la démonstration d'une réflexion qui ne dissimule aucun élément d'analyse et ne se perd pas dans une « révérence » (l. 46) inutile à l'endroit du texte qu'il critique : « Une chose, au moins, ne saurait être reprochée à Vacher: toutes ses cartes sont sur la table, bien en évidence, et, en ce sens, sujettes à être contestées pour elles-mêmes. Il n'y a pas de pièces cachées dans ce jeu et cette honnêteté permet d'ouvrir le débat sur des bases ouvertement assumées. » (l. 20-23) Donc, ce qu'il admire chez Vacher est ce qu'il reproche à Méchoulan, car il réitère la nécessité de « quitter le "clair-obscur" pour tirer les choses au clair en mettant ce qu'on croit être la vérité en jeu et en débat. » (l. 71-72) L'avantage que possède le chasseur par rapport au gardien en ce qui a trait au domaine du savoir est sa capacité à sortir de l'immobilisme et d'éviter le « délire » (l. 71) de la complexité des œuvres.

L'identité

Nous pourrions affirmer que le troisième thème, celui de l'identité, relève également d'une idée centrale à l'article de Cornellier : celle d'intégrer la fonction du journaliste dans l'identité de l'intellectuel. En quelque sorte, il dispute à l'universitaire la mainmise sur une unique fonction intellectuelle. Alors que Méchoulan, comme nous avons pu l'observer, s'attarde à créer une forte

opposition entre l'intellectuel et le journaliste, Cornellier, pour sa part, reprend une certaine opposition entre deux fonctions, mais en les réunissant sous le terme d'intellectuel. En effet, il refuse de reprendre la terminologie de Méchoulan, et impose une nouvelle dénomination qui fait du journaliste un intellectuel-chasseur par opposition à l'intellectuel-gardien incarné par son adversaire. Ce changement radical de terminologie a pour effet de revaloriser le rôle du journaliste, qui selon Cornellier participe du monde de l'intellectualisme et ne cherche pas délibérément et constamment à lui nuire. Par ailleurs, l'auteur ne cherche à aucun moment à contester à Méchoulan une identité d'intellectuel, à preuve la façon dont il utilise les termes de l'adversaire pour définir l'intellectuel-gardien (l. 37-39). L'intention première de l'auteur semble être plutôt de souligner l'importance du choix entre deux différentes approches du rôle de l'intellectuel, et de l'importance de pouvoir se construire sa propre identité d'intellectuel sans égard aux carcans et à l'autorité suprême des écrits sur la parole individuelle de l'intellectuel. En ce sens, Cornellier s'oppose à un rôle prédéterminé et restrictif de l'intellectuel de type universitaire auquel il ne semble pas du tout s'identifier : « Votre alternative, monsieur le professeur, malgré sa nature tendancieuse, me semble pertinente, mais uniquement dans la mesure où on la reçoit plutôt comme un choix entre des possibles dont l'un n'est pas condamné par avance et dont l'existence enrichit l'espace de la discussion. » (l. 42-45) Dans la pensée de Cornellier, l'intellectualisme doit être un espace où le fait d'enrichir la discussion par le biais de différentes approches du savoir est souhaitable. Au final, il prévient son adversaire du danger du « commandement intellectuel » (l. 70) qui le guette, et cherche ainsi à affirmer son identité d'intellectuel-chasseur.

3.5.2 L'énonciation

Les assertifs

En ce qui a trait à l'aspect de l'énonciation dans ce texte de Louis Cornellier, nous pourrions affirmer que la présence d'actes illocutoires assertifs révèle une tentative de l'auteur de réfuter les arguments de son opposant, et ce en procédant à une formulation de l'argument de l'autre avant d'apporter le sien. Il le fait notamment lorsqu'il tente de réitérer la validité de la démarche de Vacher (l. 15-23), lorsqu'il cherche à faire de l'intellectuel-chasseur un éveilleur plutôt qu'un « flic des idées » (l. 48), ou encore lorsqu'il fait du gardien un type d'intellectuel plutôt que l'unique forme possible d'intellectualisme (« Cet idéal de l'intellectuel-gardien, de « l'intellecteur » écrivez-vous, me paraît

riche de potentialités, mais ne saurait tenir lieu d'ultime commandement intellectuel » (l. 69-70)). De cette façon, l'auteur asserte des éléments qui viennent soit nuancer, soit s'opposer à ceux apportés par son adversaire, ce qui nous pousse à croire qu'il ne cherche pas purement et simplement à affirmer la fausseté des arguments de Méchoulan, mais bien leur incomplétude. En d'autres termes, Cornellier ne se positionne pas dans ce paradigme de la vérité contre la fausseté, mais il affirme tout de même sa croyance en une certaine vérité : celle du devoir de parole et du refus du silence de l'intellectuel, quel qu'il soit.

Les expressifs

Si nous nous tournons vers l'analyse des actes illocutoires expressifs, nous pouvons constater qu'ils se retrouvent en plus grand nombre, et qu'ils font écho au ton employé par Méchoulan dans son texte, c'est-à-dire qu'ils énoncent très clairement une émotion par rapport à l'interlocuteur. En effet, Cornellier ne tente pas de dissimuler son état psychologique, et même s'il conserve une certaine distance, et surtout une grande politesse au niveau du vocabulaire, il n'en demeure pas moins que l'omniprésence du destinataire dans la construction du propos prouve une volonté de se défendre contre les attaques de ce dernier. En premier lieu, il nous faut tout de même relever le fait que Cornellier décrit une certaine opinion positive par rapport à Méchoulan. D'abord, il lui concède, non sans une touche d'ironie, le statut d'intellectuel universitaire : « Votre alternative, monsieur le professeur, malgré sa nature tendancieuse, me semble pertinente » (l. 42-43). Ensuite, il lui accorde une certaine autorité en matière d'interprétation des textes, et souligne volontiers la pertinence de sa critique et de ses réflexions : « Je n'en attendais pas moins de votre part et je dois admettre que je n'ai pas été déçu. Vos savantes considérations sur le principe d'interprétation sont éclairantes. » (l. 58-59), « Vous avez raison, aussi, de plaider en faveur de la nécessité de l'interprétation. » (l. 64), « Votre art de l'interprétation comme "art des points de vue" [...] n'est certes pas méprisable. » (l. 66-68). Ainsi, Cornellier admet la force de son opposant quant à l'interprétation des écrits et semble ne pas vouloir empiéter sur son domaine d'expertise, ce qui ne l'empêchera pourtant pas d'exprimer son opinion quant à d'autres parties de son argumentaire. Il déguise une critique derrière le fait d'affirmer ne pas avoir été déçu, ce qui sous-entend que sa réplique était prévisible. Pourtant, la démonstration d'un état d'esprit positif prépare le terrain pour certaines émotions plus négatives. Cornellier souligne la sévérité avec laquelle Méchoulan a critiqué sa chronique, et montre par le fait même qu'il a été atteint pas celle-ci : « une critique sévère, d'abord, de la posture de Vacher (et, au passage, de la mienne), au nom d'une

certaine conception de l'intellectuel [...] » (l. 8-9) Cornellier admet donc s'être senti personnellement visé, attaqué, ce que souhaitait vraisemblablement Méchoulan, lequel a su toucher sa cible. Il procède également à une reprise des propos de son adversaires, et les présente au lecteur avec une certaine ironie, ce qui pourrait avoir pour intention de démontrer le radicalisme des idées exposées : « [...] qui exigeraient de longs développements, interdits aux journalistes, comme vous ne le savez que trop. » (l. 12-13) Sans pour autant réfuter la critique de Méchoulan à l'endroit des journalistes, il montre sa désapprobation en mettant en évidence la condescendance de son adversaire.

Les directifs

Le petit nombre d'actes illocutoires directifs présents dans le court article que nous analysons démontre qu'il ne s'agit pas d'un mode d'énonciation prédominant. Il nous faut pourtant attirer l'attention sur le fait que les directifs sont présents pour inclure l'opposant dans l'échange linguistique, et donc de proposer une réponse claire aux accusations qui ont été proférées contre lui : « Convenons, bien sûr, que les choses sont toujours plus complexes que ce qu'on peut en dire. » (l. 53) Cornellier reprend donc un aspect du discours de l'autre (la nécessité de reconnaître la complexité du monde et non rechercher à tout prix la simplicité) qui se construit plutôt comme un état de fait. Une telle formulation peut avoir pour intention de trouver un terrain commun et rapprocher les positions, pour ensuite mieux critiquer d'autres aspects du discours de l'opposant. Dans un deuxième temps, Cornellier utilise cette base commune pour amener Méchoulan à lui aussi concéder du terrain, et admettre qu'il y a des moments où, pour le bien de l'intellectualisme et du débat, il faut sortir de la nuance et affirmer une opinion : « Or, à moins de se condamner au silence, il faut bien se résoudre à dire quelque chose, c'est-à-dire ce que l'on croit être vrai à partir de moyens dont on dispose et qu'on expose, et le soumettre à l'épreuve de la discussion argumentée » (l. 54-56). Bien qu'il ne s'agisse pas d'un directif tout à fait direct, il est évident que Cornellier souhaite faire reconnaître à Méchoulan qu'« à moins de se condamner au silence, il faut bien se résoudre à dire quelque chose » (l. 54). Il exhorte donc son interlocuteur à admettre l'utilité de sa propre prise de parole, mais aussi à envisager une autre méthode pour rendre le domaine de l'intellectualisme plus productif au niveau des idées.

Les déclaratifs

Du côté des actes illocutoires déclaratifs, ils procèdent à une revendication du statut d'intellectuel pour ce que Cornellier nomme le « chasseur », c'est-à-dire le journaliste dans les termes de Méchoulan,

c'est-à-dire pour lui-même. En ce sens, le titre de l'article pourrait être conceptualisé comme un acte déclaratif, car l'auteur s'instaure en « intellectuel-chasseur », et donne clairement le statut d'« intellectuel-gardien » à son opposant. Tout le reste de l'article s'acharne à expliquer en quoi le journaliste peut être reconnu comme un intellectuel, et en quoi l'argumentaire de Méchoulan est « tendancieu[x] » (l. 42). En s'autodéclarant intellectuel, Cornellier refuse cette profonde dichotomie que tente d'instaurer Méchoulan entre lui et les journalistes. Il fait donc de l'intellectualisme un domaine plus inclusif que ne le propose Méchoulan, et proclame le courage de journaliste : « Il y a, oui, un courage de l'intellectuel-chasseur dont les armes ne sont que des arguments et un style. » (l. 73-74) Les déclaratifs ont donc pour effet escompté la revalorisation du journaliste qui tente, malgré les embûches, de faire avancer le domaine du savoir en proposant des débats et des discussions sains pour la collectivité.

Pour conclure brièvement cette section sur les actes illocutoires, nous pourrions soutenir qu'ils sont principalement centrés sur l'état d'esprit du destinataire, lui qui oscille entre la critique et la reconnaissance de l'autorité de l'autre, ce qui construit l'éthos de l'auteur autour d'un caractère d'humilité. Il ne s'agit pourtant pas d'un discours unidimensionnel, puisque Cornellier apporte les pour et les contre du point de vue de Méchoulan tout en affirmant le sien sans jamais tomber dans l'insulte ou le dénigrement. Il procède plutôt à une construction de soi comme intellectuel, mais un intellectuel bien différent de celui incarné par son interlocuteur, et donc qui révèle le caractère restrictif de la définition de Méchoulan. Parce que ce dernier lui a en quelque sorte refusé le statut d'intellectuel, il tente de s'ériger lui-même ce statut, mais en se distançant du rôle de l'universitaire.

3.5.3 L'interaction

L'intertextualité

À présent, en ce qui a trait à l'aspect de l'interaction, nous pouvons observer quelques références intertextuelles, mais qui proviennent toutes des autres textes inscrits dans la problématique que soulève Méchoulan. En ce sens, Cornellier ne sort pas de la chaîne de réponses, et ne mobilise comme références que le texte de Méchoulan et celui de Vacher. Ce choix contribue à inscrire l'article directement dans un dialogue avec ce texte auquel il répond, et son argumentation n'est pas appuyée par d'autres lectures. Cornellier revient à quelques reprises sur ses propres réflexions qu'il a élaborées

dans son précédent article portant sur l'ouvrage de Vacher, et réitère, malgré les critiques de Méchoulan, les raisons qui le poussent à apprécier cette démarche : « On pourrait, en effet, discuter longtemps de la valeur heuristique de la méthode du raccourci empruntée par Vacher qui consiste à confronter des extraits de l'œuvre nietzschéenne à un portrait-robot de l'idéal-type de la pensée fasciste. Je la trouve, malgré ces manques que vous avez raison de pointer, révélatrice [...] » (l. 16-19) C'est en se référant à l'œuvre de Vacher que Cornellier apporte des nuances à son propos, et peut reconnaître à son adversaire une certaine pertinence. Même si l'auteur a préalablement fait une critique positive du texte de Vacher, nous pouvons voir dans la façon dont il y réfère cette fois-ci qu'il est prêt à réfléchir sur ses propres dires : « Une chose, au moins, ne saurait être reprochée à Vacher: toutes ses cartes sont sur la table, bien en évidence [...] » (l. 20-21). Pour terminer, il faut mentionner ici l'absence de référence à l'œuvre de Nietzsche, ce qui en quelque sorte est révélateur de l'attitude de Cornellier, lui qui ne semble pas se considérer comme étant de taille à confronter Méchoulan sur le sujet : « Je m'attarderai surtout, ici, au premier plan puisqu'il détermine, en quelque sorte, l'attitude que l'on peut adopter à l'égard des considérations plus savantes qui ont trait à la méthode d'interprétation et qui exigeraient de longs développements, interdits aux journalistes, comme vous ne le savez que trop. » (l. 10-13) En évitant de débattre sur l'œuvre nietzschéenne, Cornellier accorde toute la place à la question de l'intellectuel qui le touche directement, et sur laquelle il souhaite argumenter contre la conception de Méchoulan.

La citation

L'utilisation de la citation dans cet article relève d'un processus assez simple qui consiste essentiellement à reprendre les propos de Méchoulan présents dans l'introduction de son essai. Les citations se retrouvent en très grand nombre, et constituent une partie substantielle du texte (environ le quart), comme si l'auteur souhaitait vraiment que le lecteur comprenne ce à quoi il s'oppose, et qu'il ait accès aux prémisses du débat. La citation fait office de compte-rendu des idées de l'interlocuteur, ce qui revient en quelque sorte à vouloir lui rendre justice, car il est évident que la très grande majorité des lecteurs de l'article n'ont pas lu l'essai de Méchoulan. Les citations ont donc comme utilité d'informer le lecteur de ce à quoi s'oppose Cornellier, afin qu'il puisse avoir accès au débat et de faire une opinion sur le sujet.

Pour conclure cette analyse de l'interaction, mentionnons brièvement que l'aspect de la polyphonie n'a pas été observé dans cet article qui ne met en scène que le discours propre à l'auteur en plus des références aux textes qui participent du débat (ceux de Méchoulan et de Vacher). Ici, la réplique se veut succincte et directe, et ne s'empêtré pas de mobiliser d'autres discours dans le but de se diriger directement à l'essentiel du message.

3.5.4 La stratégie de discours

La crédibilité

Comme nous l'avons déjà mentionné brièvement, l'une des stratégies de Cornellier est de jouer la carte de l'humilité contre son interlocuteur. En ce qui concerne les processus de crédibilisation, nous pouvons soutenir qu'ils consistent à n'offrir à Méchoulan ou aux lecteurs aucune matière pour l'accuser de malhonnêteté ou d'anti-intellectualisme. Cornellier s'échine en effet à montrer sa bonne foi, que ce soit en nuancant ses propres points de vue, ou en accordant à ceux de Méchoulan une certaine validité. Le fait de conférer une autorité à Méchoulan en matière d'interprétation des textes rend la critique de sa définition de l'intellectuel d'autant plus crédible que le lecteur est obligé de reconnaître à Cornellier une réelle volonté d'établir un débat réfléchi et honnête. Par ailleurs, cette stratégie qui consiste à ne reprendre qu'une partie de l'argumentaire de l'opposant confère en outre une crédibilité à Cornellier en tant qu'intellectuel, lui qui choisit un terrain de bataille restreint sans intention de s'attaquer personnellement à l'autre, et sans volonté de destruction gratuite. En somme, nous pouvons affirmer que Cornellier assoit sa crédibilité sur le fait de raisonner comme un intellectuel, c'est-à-dire de façon nuancée et posée. D'une part, il précise en quoi il apprécie le travail de Vacher, ce qui donne au lecteur un accès privilégié à sa propre démarche intellectuelle et prouve sa capacité à raisonner avec nuances tout en protégeant son honneur. D'autre part, Cornellier fait preuve d'une maîtrise de la langue, illustrée par un ton de politesse et d'éloges mêlé à quelques railleries somme tout assez inoffensives, et d'une maîtrise d'un vocabulaire soutenu, ce par quoi il tente de se mettre sur un pied d'égalité avec son opposant. C'est donc par tous ces moyens qu'il construit sa crédibilité en tant qu'intellectuel, que ce soit au niveau du contenu du texte ou au niveau de la langue.

La légitimation

Tout d'abord, Cornellier débute son article en faisant beaucoup de constatations sur les propos de Méchoulan, et légitime donc sa prise de parole par le fait qu'il ait été attaqué personnellement par les propos de celui-ci :

L'introduction de votre essai intitulé *Le Crépuscule des intellectuels* a le mérite de la clarté. Ainsi, le pamphlet de Laurent-Michel Vacher contre Nietzsche, *Le Crépuscule d'une idole*, et la critique élogieuse que je lui ai réservée dans les pages du *Devoir* en avril 2004 vous ont, vous l'affirmez sans détour, mis de "mauvaise humeur" (l. 1-4)

En faisant cette mention, il se place immédiatement dans une position défensive, et revendique implicitement un droit de réplique. De plus, Cornellier, en tant que journaliste régulier au *Devoir*, possède une légitimité qui lui est accordée a priori, et dont il se sert pour formuler sa critique du texte de Méchoulan. Nous pourrions donc dire que c'est également sa situation professionnelle qui, lui, accorde cette légitimité, et il profite du statut de la plateforme de ce quotidien respecté au Québec pour faire valoir son droit de parole. Cornellier s'y raccroche d'autant plus que son interlocuteur, qui lui compte sur son statut d'intellectuel universitaire, s'est longuement attardé à attaquer sa légitimité en tant que journaliste et à diminuer son utilité sociale. Il s'agit une fois de plus d'une façon pour Cornellier de se défendre et d'imposer le respect de sa conception de l'intellectuel.

Ensuite, nous pourrions dire que Cornellier ne souhaite pas simplement défendre son statut de journaliste, puisque cette question se dessine implicitement alors qu'une autre, d'autant plus essentielle pour l'auteur, s'élabore de façon explicite : la revendication d'une légitimité en tant qu'intellectuel. Tout d'abord, Cornellier tente par tous les moyens d'être conséquent dans son discours, et fait lui-même ce qu'il dit admirer chez Vacher : il met toutes les cartes sur table et reformule même les arguments de son opposant par souci de transparence. C'est ainsi qu'il affirme sa croyance en l'utilité du débat auquel il participe, et qu'il se construit une légitimité d'intellectuel qui souhaite faire avancer la réflexion, non en tentant de détruire son adversaire, mais en pointant les taches aveugles de sa vision. Cornellier s'acharne surtout à démentir cette accusation d'anti-intellectualisme, et il sait que pour ce faire, il doit discréditer Méchoulan en prouvant qu'il est capable de faire des nuances et d'admettre la complexité des choses. Dans ce même ordre d'idées, Cornellier sous-entend dans son article que Méchoulan ne souhaite pas lui accorder un droit de parole sur certaines questions savantes, comme l'interprétation des écrits, et donc qu'il doit se rabattre sur sa « conception de l'intellectuel » (l. 9). Cette question, il considère qu'elle le concerne directement et affirme pouvoir en discourir de façon

légitime, puisqu'il en va de sa propre fonction sociale, celle de l'intellectuel-chasseur. Cornellier soutient, et il s'agit là de son argument principal, qu'en demeurant sans cesse dans la nuance et la complexité, il est impossible d'en venir à un débat constructif, d'où la pertinence de sa prise de parole (l. 54-56). L'intellectuel-chasseur, donc, est celui qui prend position à partir de ce qu'il croit vrai, et doit accepter la critique pour faire avancer sa réflexion, ce à quoi il procède dans cet article qui le fait correspondre à ce rôle de l'intellectuel qu'il décrit.

La captation

Pour ce qui est de l'analyse des processus de captation, il est important de définir d'abord comment se constitue le destinataire de ce texte. Cornellier, étant chroniqueur régulier au *Devoir*, connaît bien le public auquel il s'adresse, c'est pourquoi il prend la peine de décrire les points de vue de son opposant par respect pour le lecteur du quotidien. Pourtant, la présence du destinataire principal, Éric Méchoulan, se fait sentir très fortement et surpasse l'importance du lecteur ordinaire. En effet, c'est sur un ton très personnel et très directement dirigé qu'il énonce son propos. Le lecteur assiste donc de façon plutôt passive à un débat qui a débuté sur une autre plateforme à laquelle il n'a pas nécessairement accès. Il est également intéressant de remarquer la forme que prend cet article, celui de la lettre (explicitement revendiquée dans le titre, mais aussi au niveau des conventions de genre), et qui est assez inhabituel pour ce journaliste qui rédige habituellement des critiques de livres et d'essais. Ici, il ne s'agit pas d'une critique de l'essai de Méchoulan; le lecteur est devant une réponse directe et assumée qui rend plus difficile la compréhension des propos de Cornellier, surtout s'il n'a pas pris connaissance des textes antérieurs. Par ailleurs, Cornellier ne procède pas à une construction rhétorique très élaborée de son propos, et ne semble pas chercher à convaincre tous les lecteurs d'une idée arrêtée : il le laisse juger de son point de vue, mais aussi de celui de son opposant. En ce sens, il utilise de nombreuses expressions qui visent à exprimer un point de vue personnel, et non à construire une pseudo-vérité : « je la trouve » (l. 19), « à mon avis » (l. 25), « me semble » (l. 42), « Convenons » (l. 53), « me paraît » (l. 69), etc. Il s'agit bel et bien d'une façon d'inclure le lecteur dans le débat sans tenter de lui imposer une vision qui serait la sienne et qui s'opposerait diamétralement à celle de l'interlocuteur principal.

3.5.5 Conclusion

À la suite de ces éléments de réflexion, nous pourrions résumer notre propos en soutenant qu'il y a trois effets perlocutoires recherchés par ce texte de Cornellier. Le premier est de la valider le statut d'intellectuel-gardien qu'Éric Méchoulan revendique, c'est-à-dire de confirmer son identité d'« intellecteur » (l. 69) dont « l'univers est celui de la lenteur, de la réflexion, de la "virtualité du sens" » (l. 28-29). Le second est de s'autoconstruire comme un intellectuel, mais un intellectuel différent qu'il nomme l'intellectuel-chasseur, et qui constitue une alternative au premier. Le troisième effet recherché serait de l'ordre de la valorisation du second type, l'intellectuel-chasseur, aux yeux du premier, l'intellectuel-gardien incarné par Méchoulan. En d'autres termes, c'est en distinguant deux éthos intellectuels que Cornellier en arrive à se construire une fonction intellectuelle qui serait non pas contraire, mais complémentaire à la première.

Dans sa façon de construire son propos, Cornellier reprend en quelque sorte la position de « bon élève » dont l'a sarcastiquement affublé Méchoulan, et il la retourne à son avantage en prouvant à Méchoulan, qu'il nomme « M. le professeur », qu'il est capable d'humilité, et qu'il est aussi en mesure d'apprendre du discours et de la position des autres. Mais il n'accepte pas pour autant toutes ses idées; il s'agit d'une tactique pour réfuter l'accusation d'anti-intellectualisme et mieux s'autoconstruire en intellectuel rempli de bonne foi. Bref, il ne cherche pas à se construire comme allant à l'encontre de Méchoulan, ce qui viendrait lui donner raison; il le force plutôt à accepter que sa conception du rôle de l'intellectuel est restrictive et que la variabilité de cette fonction est souhaitable pour qu'il y ait des débats constructifs dans la société. En énonçant certains points communs entre sa pensée et celle de son interlocuteur, ou plutôt en admettant la pertinence des réflexions de l'autre, il cherche à démontrer que deux fonctions intellectuelles différentes ne sont pas nécessairement conflictuelles, et que les discordances de points de vue doivent être utilisées à bon escient. Les rôles de l'intellectuel-gardien et de l'intellectuel-chasseur ne sont pas correspondants à la dichotomie que tente d'instaurer Méchoulan entre le journaliste et l'intellectuel; ils sont plutôt complémentaires si les deux parties s'entendent pour travailler ensemble à un débat ouvert et constructif. D'une part, Méchoulan se questionne et suppose : « L'intellectualisme est-il vraiment une chasse aux papillons ou ne suppose-t-il pas plutôt une fascination pour cette *passivité*, pour cette fragilité des textes? D'un côté, l'intellectuel domine la situation et guette ses proies; de l'autre, il subit la séduction d'une faiblesse. » (l. 345-350) D'autre part, Cornellier soutient que la chasse qui est la sienne, plus proactive, est essentielle pour « faire réagir

les gardiens du temple » (l. 50) qui, comme Méchoulan, cafouillent dans le clair-obscur et ne parviennent pas à faire éclore des réponses tangibles et stagnent dans la complexité, car trop fascinés par la *passivité*. C'est en ce sens que le journaliste qu'est Cornellier soutient que les deux formes de chasse sont possibles, que la première doit éloigner la seconde de la simplification, et que la seconde doit aider la première à sortir de l'ombre et à se rendre jusqu'au débat public.

3.6 Conclusion

Nous ne nous attarderons pas ici à reprendre les éléments qui sont à retenir de ce long parcours au fil des textes, puisque c'est ce que nous nous efforcerons de faire dans le chapitre suivant, qui sera effectivement composé de certaines réflexions d'ordre général sur les éléments cruciaux qui ont été repérés. Cependant, il nous faut souligner que l'ampleur des résultats obtenus confirme notre intuition selon laquelle les textes, par leur façon de mobiliser diverses pratiques discursives, sont révélateurs de différentes stratégies qui ont toutes comme objectif le fait d'instituer l'auteur en figure de l'intellectuel. Nous avons pu constater que les moyens pour y parvenir sont variables et font emprunter différentes voies au texte qui est le résultat d'une certaine pratique de soi observable à de multiples niveaux du discours. Ainsi, bien que nous n'ayons pas entamé des réflexions sur la portée de nos résultats, nous pouvons affirmer que notre objectif de départ, qui était de rendre compte de certaines pratiques discursives en lien avec la construction de figures de l'intellectuel, a été atteint, et qu'il ne reste plus qu'à faire parler ces éléments d'analyse que nous avons tenté de décrire le plus en détails possible pour compléter notre processus de recherche.

QUATRIÈME CHAPITRE

ANALYSE TRANSVERSALE ET RÉFLEXIONS GÉNÉRALES. LES PISTES À SUIVRE

Je rêve d'un intellectuel destructeur des évidences et des universalités, celui qui repère et indique dans les inerties et contraintes du présent les points de faiblesse, les ouvertures, les lignes de force, celui qui, sans cesse, se déplace, ne sait plus au juste où il sera ni ce qu'il pensera demain, car il est trop attentif au présent.

-Michel Foucault¹¹

Maintenant que chaque texte du corpus a été étudié suivant les critères d'analyse proposés, il faut prendre un certain recul par rapport aux données recueillies et les observer de façon plus globale. Dans ce quatrième et dernier chapitre, nous avons comme intention de faire interagir des éléments d'analyse que nous avons sélectionnés pour donner une perspective plus large à l'analyse effectuée. Pour ce faire, nous devons revenir à notre question de départ, qui est d'arriver à comprendre comment, dans les textes du corpus, peuvent se construire une figure de l'intellectuel québécois contemporain. Ici, notre objectif est de resserrer nos éléments de réponse autour de la dimension communicationnelle de notre sujet, plus précisément autour de l'idée de construction de soi qui prend forme dans chacun des textes choisis. Il faut par ailleurs prendre en compte le fait que l'on peut d'une part rapprocher certains aspects qui se retrouvent chez plusieurs auteurs, donc qui illustrent des tendances générales, mais nous devons surtout nous interroger sur comment les textes, regroupés en un corpus de recherche, produisent des réponses en tant qu'ensemble. Pour y parvenir, nous effectuerons une analyse transversale des certains résultats obtenus, et ce en trois temps qui reprennent une forme semblable au précédent chapitre : d'abord la dimension de l'énoncé, ensuite celle de l'énonciation (en intégrant des éléments de la stratégie de discours), et finalement celle de l'interaction.

4.1 L'énoncé

Le choix des trois thèmes constituant ce que nous avons nommé la catégorie de l'énoncé, bien qu'ambitieux, s'est révélé non seulement pertinent, mais aussi très productif puisque le nombre et la qualité des données recueillies nous permettent d'apporter certains éléments de réponse à la première question secondaire que nous avons élaborée au départ. Celle-ci nous a permis de nous interroger sur *les fonctions sociales et rôles symboliques qui sont associés à l'intellectuel*. L'intention n'est pas ici de proposer une définition de cette fonction de l'intellectuel, mais bien de mettre en relief certains éléments de définition

¹¹ FOUCAULT, Michel. 2001d. « Non au sexe roi », *Dits et écrits II*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 268-269.

proposés par les auteurs eux-mêmes, ce qui est révélateur d'un processus d'autoconstruction partagé. En effet, il nous faut réfléchir globalement sur comment les auteurs conçoivent la fonction de l'intellectuel telle qu'ils se l'approprient, et ce à l'aune des thèmes du pouvoir, du savoir et de l'identité qui structurent le propos véhiculé par les textes à l'étude.

4.1.1 Les mécanismes de pouvoir : l'intellectuel et ses forces adverses

Le non-lieu

Tout d'abord, pour entamer notre réflexion avec le thème du pouvoir, il faut souligner la présence de certains traits communs à plusieurs textes. La première de ces convergences est l'idée que le devoir de parole, qui a historiquement été associé au rôle de l'intellectuel dans la société, se concrétise par un pouvoir d'intervention dans l'espace public. Mais ce pouvoir ne va pas de soi et se bute à certaines composantes sociales, à certains changements et bouleversements de l'espace public associés à l'époque contemporaine. Effectivement, le pouvoir d'intervention de l'intellectuel est sans cesse mis en danger par ce que les auteurs conçoivent comme un rétrécissement constant de leur espace de parole, d'où une certaine perte de repères et un sentiment de ne pas être entendu. Sauf pour Louis Cornellier, chez qui l'espace d'expression semble être acquis, tous les autres auteurs expriment un tel sentiment d'impuissance, notamment chez Mavrikakis pour qui l'expert a remplacé l'intellectuel dans les médias, chez Méchoulan pour qui l'intellectuel se trouve à l'extérieur du système médiatique tel qu'il est présentement, c'est-à-dire dominé par le journalisme, la rapidité, la superficialité, et pour Wajdi Mouawad, pour qui le lieu de l'intellectuel-artiste a été investi et contaminé par des règles institutionnelles et économiques. En résulte le fait que « l'intellectuel est renvoyé de plus en plus vers un non-lieu, comme celui illustré par les stations de métro, les centres d'achats ou les aéroports, ces mondes où personne ne vit mais où nos vies désormais transitent. » (Warren, 2005 : 22) Par conséquent, la question du pouvoir d'intervention, donc la capacité à exister socialement, ne se décline pas par l'existence ou la non-existence de l'intellectuel, mais bien par sa capacité (ou sa difficulté) à investir un lieu de parole, ce qui devient selon les auteurs un enjeu majeur à cause des récents changements qui « leur enlève[nt] [...] leur territorialité. » (*Idem* : 29)

La marginalité

Pour illustrer cette idée dans les textes du corpus, il nous faut recourir à une autre notion inhérente à la dernière, soit celle de marginalité, qui de toute évidence hante les propos des auteurs. La

marginalité renvoie à une forme de pouvoir d'opposition que posséderait l'intellectuel, et qui se manifeste de diverses façons. En vérité, chacun des auteurs se construit à l'inverse de quelque chose, que ce soit à l'inverse de l'administrateur ou du consommateur chez Mouawad, à l'inverse d'une figure ciblée chez Laperrière ou à l'inverse du journaliste chez Méchoulan. Il y a une certaine ambivalence quant à la marginalité de l'intellectuel, car elle n'est de toute évidence par toujours choisie si l'on en croit Mavrikakis pour qui l'intellectuel a été éjecté de la sphère publique et reclus dans les universités ou pour Mouawad qui fait état d'une idée de dépossession du milieu de l'art par l'industrie culturelle. Pourtant, cette marginalité n'est pas univoque, car elle peut dans une certaine mesure avoir été souhaitée (c'est le cas chez Méchoulan pour qui la *distance* est le fondement du rôle de l'intellectuel), ou être le résultat d'une passivité (Mavrikakis soutient que c'est par manque de combativité que l'intellectuel s'est retrouvé exclu de l'espace public). Mais ces différences ont toutefois une portée qui peut se recouper si l'on revalorise l'idée de marginalité en l'associant à un pouvoir d'opposition que possède l'intellectuel et qui se concrétise différemment d'un texte à l'autre. En ce sens, Mavrikakis oppose l'intellectuel aux médias et aux mécanismes de *domestication* comme les prix littéraires; Wajdi Mouawad l'oppose au pouvoir de la *culture* et de l'économie qui transforme l'art en objet de consommation; Simon Laperrière l'oppose à une figure qui est source de fausseté et de malhonnêteté intellectuelle; Éric Méchoulan fait de l'intellectuel une figure devant contrecarrer le conformisme associé au système d'information et à l'anti-intellectualisme; tandis que Louis Cornellier, pour finir, oppose l'*intellectuel chasseur* au silence et à l'immobilisme de la pensée. La marginalité, quoique problématique, peut être revalorisée si elle est utilisée comme forme de pouvoir qui, même à petite échelle, revêt une certaine importance, car personne d'autre que l'intellectuel ne peut l'exercer.

La désobéissance

Dans un tout autre ordre d'idées, il faut mettre en lumière un autre aspect dominant en ce qui a trait au thème du pouvoir : chacun des textes du corpus se construit comme un appel à la désobéissance, et ce, à des degrés divers. À titre d'exemple, citons Catherine Mavrikakis qui s'adresse à des *camarades* pour les encourager à poursuivre leur travail au niveau de la pensée et à croire en leur utilité, même si tous les mécanismes médiatiques et institutionnels semblent jouer contre eux, ou encore Éric Méchoulan qui, de façon plus implicite, incite à ne pas consommer que l'information qui est la plus facilement accessible et à ne pas faire du journaliste et de l'expert les seuls détenteurs du savoir et de la réflexion. Mais de toute évidence, le texte qui illustre cet aspect avec le plus de verve est sans contredit celui de Wajdi Mouawad qui, par l'ironie et la violence métaphorique, veut inciter les artistes et tous les citoyens à désobéir à leur

culture et aux mécanismes qui transforment l'art en industrie culturelle. C'est ainsi qu'apparaît un certaine caractéristique générale qui fait de la figure de l'intellectuel non seulement une force d'opposition, mais également un facteur de contraste, une instance discursive qui propose des alternatives à ce qui domine et opprime. Nous pourrions avancer que tous les textes du corpus sont des tentatives de « trouver un nouveau lieu où assoir ce qu'on appelait jadis l'essence humaine, un lieu qui recueille le meilleur de la pensée [...] tout en refusant d'endosser les frontières qui seraient celles d'un arbitraire culturel. » (Warren, 2005 : 34) Que ce soit dans les exemples tirés des textes préalablement, dans la façon dont Laperrière tente de renverser la figure dominante qu'est Wajdi Mouawad, ou dans le refus de Cornellier d'endosser la fonction que l'on veut lui imposer, la notion de désobéissance est reliée à un besoin de construire un champ d'action, un lieu de parole où un certain pouvoir symbolique de l'intellectuel peut s'exercer, et ce à l'extérieur des différents systèmes dominants présentés par les auteurs.

4.1.2 Le savoir construit et à construire

La notion de diagnostic

Philippe Artières (2002), en étudiant le travail de Michel Foucault, formule une réflexion selon laquelle le rôle de l'intellectuel n'est pas une prétention à savoir ou à détenir une vérité, mais bien un travail, comme celui de Foucault, axé sur le présent et qui se concrétise sous la métaphore du diagnostic. Cette idée, elle nous semble pertinente pour éclairer le travail des auteurs du corpus qui ont tous, à un certain degré, une obsession pour la contemporanéité, le temps présent qui défile à une vitesse rapide, voire intenable. Par le biais du discours, les auteurs formulent des observations et des critiques du monde social dans lequel ils vivent, et s'échinent à formuler certaines problématiques que nous pourrions véritablement envisager comme un diagnostic de l'ici-et-maintenant. Concrètement, cela se manifeste dans la rapidité de réaction et dans le sentiment d'urgence que l'on peut dénoter des propos de Laperrière, mais aussi dans la volonté de Mouawad de dénoncer comment, en vingt ans, c'est-à-dire en une génération, le théâtre au Québec « est passé [...] de l'art de créer avec peu à celui d'administrer avec encore moins » (l. 79-80). Pour ce qui est d'Éric Méchoulan, il énonce clairement que les informations se succèdent à une telle vitesse qu'elles en viennent à ne plus rien signifier, nuisant du même coup au domaine du savoir. Pour sa part, Catherine Mavrikakis, en comparant le passé et le présent, dénonce comment la situation actuelle n'est qu'une détérioration de ce qu'était jadis le rôle social de l'intellectuel.

L'incontournable tradition

Mais ces éléments de réflexion en lien avec la notion de diagnostic du présent sont imbriqués dans une dimension complémentaire en ce qui a trait au thème du savoir : l'utilité d'une certaine tradition. En effet, tous les auteurs que nous avons étudiés se placent sous l'égide d'une tradition littéraire et philosophique, ce qui semble, selon eux, ajouter une profondeur au présent et permettre une réflexion plus complète sur l'actualité. Cette tradition littéraire, pour les figures de l'intellectuel en construction, est à penser comme le point de départ d'une réflexion à élaborer, d'où l'importance des textes et de la littérature pour tous les auteurs du corpus. Il suffit de penser à Mavrikakis et Aristote, à Mouawad et la Bible, à Laperrière et Artaud, à Méchoulan et Platon pour illustrer en quoi le savoir est un domaine à construire de façon subjective, d'une part par le biais de la lecture, d'autre part par un travail d'écriture ou de réécriture (à preuve l'omniprésence de l'intertextualité et de la citation que nous élaborerons plus loin). En cela, nous pouvons affirmer que les discours que nous avons étudiés présentent tous, au niveau de l'énoncé, un souci de cet héritage littéraire qui construit la réflexion présente et une forme de savoir propre à l'intellectuel.

En d'autres termes, la pensée de l'intellectuel n'émerge pas de nulle part : elle est le résultat d'une coconstruction et prend la forme d'un savoir axé sur la contemporanéité, mais paradoxalement empreint d'un héritage littéraire et philosophique. Les textes étudiés comportent donc des traces révélatrices d'une connaissance qui est propre à chacun des auteurs, et illustrent multiples façons subjectives de construire un certain savoir. Par exemple, Laperrière et Mouawad, s'ils ont un point en commun, c'est bien celui de présenter le travail de lecture comme un travail de continuité du savoir, tandis que chez Méchoulan et Cornellier, ce même aspect trouve son illustration dans l'opposition structurante entre les figures du chasseur et du gardien, eux qui postulent différentes attitudes souhaitables par rapport à cette tradition littéraire qui doit être utilisée à bon escient pour produire un savoir valable. Pour conclure sur cette dimension, il faut observer que chez les cinq auteurs, une idée importante est celle de la réappropriation juste et créative de ces textes pour empêcher le savoir de stagner et pour éviter de demeurer dans des idées préconçues. Nous pourrions donc envisager que dans les textes à l'étude, une fonction généralement associée à l'intellectuel est de faire valoir un savoir littéraire et philosophique pour établir un *diagnostic* pertinent sur le présent.

Les conséquences d'une hyperspécialisation

Par ailleurs, cette réflexion nous conduit à interroger les textes sur une autre problématique omniprésente dans le corpus, c'est-à-dire l'hyperspécialisation du savoir qui met en péril le travail que les auteurs considèrent être celui de l'intellectuel. Une fois de plus, cela nous ramène à la notion de non-lieu, c'est-à-dire l'absence d'un espace propice à une réflexion généralisée. Micheline Cambron soutient que « dans les médias, il y a beaucoup d'experts, mais le discours des experts, à la remorque de leur expertise, est ponctuel, lié à une question précise. [...] Leur parole, inscrite dans un régime de vérité, est désincarnée, elle ne témoigne pas de l'expérience singulière d'une vie. » (2005 : 61) Selon l'auteur, la voix des intellectuels peine à se faire entendre car elle est écartée des discours médiatiques qui se concentrent autour de réponses concrètes à des situations particulières. Cette segmentation du domaine du savoir empêche de penser le monde de façon globale, ce qui réduit, voire détruit l'espace de parole de l'intellectuel qui se construit une voix par le biais de son discours. Voilà un aspect qui se manifeste de façon bien tangible dans les textes, et il est possible de constater que les auteurs sont bel et bien préoccupés par cette nouvelle dimension qu'a pris le domaine du savoir, désormais désigné comme le domaine de l'information.

À titre d'exemple, mentionnons que Mavrikakis souligne qu'« on ne veut pas de personnages qui pensent, qui se battent pour des idées, qui critiquent ouvertement des situations ou des événements, des gens, des livres, mais on recherche des êtres qui détiennent un savoir calme et très précis dans un domaine étroit » (l. 181-186), ce qui revient à postuler que la compétence de *diagnosticien* que possède l'intellectuel ne trouve pas preneur dans la façon dont le savoir est désormais conçu. Pour ce qui est de Wajdi Mouawad, il dénonce d'une part la façon dont l'art, en tant que forme de création libre, est désormais sous le joug de la culture, donc des contraintes administratives et économiques, et d'autre part la transformation du livre et de la littérature, source de savoir individuel et collectif, en objets de consommation. Et finalement, mentionnons comment Méchoulan, pour sa part, dénonce « la puissance toujours accrue du système de l'information [qui] est en train de faire passer l'intellectuel pour un simple expert que l'on convoque de temps à autre afin de donner une tournure d'autorité aux nouveautés banales des comptes-rendus » (l. 115-120). Il y a donc une forte compétition entre le savoir tel que formaté par les médias, et le savoir plus global, plus distant, plus libre, que tentent de faire advenir les auteurs en dénonçant une situation qu'ils considèrent aliénante pour leur fonction intellectuelle.

Au final, cela nous amène à deux observations quant au thème du savoir tel que mobilisé par les textes. D'abord, le savoir est indissociable de la parole qui lui confère sa dimension subjective, et donc de cette notion d'espace public qui s'est dessinée en filigrane de cette dernière section. Chez les sociologues Manon Brunet et Pierre Lanthier, il semble bien évident que « l'espace public de l'intellectuel est aussi étendu que le sont les moyens de communication utilisés » (2000 : 17). Ainsi, les figures de l'intellectuel en construction dans les textes se sentent tous à l'étroit dans l'espace qui leur est accordé, que ce soit l'université, le théâtre, le milieu littéraire ou philosophique, et cherchent à ce que leur pensée, leur savoir, puissent transgresser les frontières qui leur sont imposées par le système médiatique. Cette dimension est évidemment moins présente chez Cornellier, dont le statut socio-professionnel semble l'éloigner de ces préoccupations, mais qui ne dément pas non plus les arguments de son adversaire en ce sens. Elle n'est pas non plus de grande importance chez Simon Laperrière qui, en investissant le médium du blogue, illustre dans sa pratique plutôt que dans son propos ce besoin de diffuser une parole de façon libre et globale. Notre seconde observation concerne le fait que le statut de l'intellectuel, tel que conçu par les auteurs, se rattache à une fonction de production de sens, et d'interprétation particulière de la réalité. En effet, si le système d'information ou l'industrie culturelle sont des mécanismes qui tentent de formater le savoir, l'intellectuel a pour fonction de proposer, grâce à un savoir subjectif et sa capacité d'interprétation, une vision libre de l'actualité. Sauf chez Laperrière, qui demeure dans une large mesure accroché à un régime de vérité contre une fausseté établie, tous les autres auteurs cherchent, dans leur texte, à énoncer leur interprétation de la situation contemporaine, à pointer des problèmes, à critiquer des discours, et donc à sortir des modèles de pensée que les médias tentent d'imposer. En ce sens, le savoir est d'une part une connaissance subjective qui se construit au fil des lectures et des interprétations, et d'autre part une connaissance rétroactive, dans le sens où elle évolue constamment et que les réflexions passées ont une influence sur le présent. Le savoir est le résultat de questionnements et toujours sujet à être questionné, rôle qu'il incombe, selon les auteurs, à l'intellectuel lui-même.

4.1.3 L'identité : vers une nouvelle forme d'engagement

Le thème complémentaire aux deux précédents, celui de l'identité, sera observé ici d'une manière différente pour faire ressortir sa variabilité. En effet, les auteurs revendiquent tous, mais de différentes manières, une appartenance à une identité intellectuelle qui possède pourtant des critères variables. Comme il n'existe pas de définition établie de l'intellectuel, les modalités d'appropriation de ce statut reflètent l'aspect subjectif de celui-ci. Nous débuterons avec une récapitulation de ce que les auteurs

énoncent comme leur identité intellectuelle avant de proposer certaines observations quant à cette partie du contenu des textes.

L'identité au cas par cas

Dans un premier temps, Catherine Mavrikakis associe l'identité de l'intellectuel à une idée de responsabilité non seulement individuelle, mais aussi collective. Il est important de noter que l'identité de Mavrikakis est sans cesse confrontée à un péril, au spectre de la disparition ou du silence, ce qui fait du texte et de la prise de parole un mode de survie. Pourtant, cette survie passe par l'existence d'une communauté qui permet aux membres de se doter d'une existence collective. Pour ce qui est de l'identité individuelle, elle est conditionnée par un constant retour sur soi qui permet à l'intellectuelle de questionner ses propres réflexions et d'être constamment en mouvement, donc en évolution. Chez Wajdi Mouawad, il nous faut réitérer une fois de plus le fait que l'identité de l'intellectuel est basée sur une responsabilité de dissidence, d'action contre la culture figée. Bien qu'intervenant au niveau du domaine de l'art et de la création, le texte de Mouawad n'est pas étranger aux propos avancés en ce sens par Mavrikakis, mais s'attarde davantage à un besoin de provocation, de destruction de l'ordre établi. C'est ce qui, selon cet auteur, permet une certaine liberté.

Par contre, il y a bien évidemment, dans cet article de Mouawad, un glissement de sens entre les termes d'intellectuel et d'artiste, qui se confondent dans leur rôle de dissident. L'identité, ici, est plutôt flottante, mais toujours ancrée dans un besoin de contestation non seulement des institutions, mais aussi des aprioris culturels. Pour ce qui est du billet de Simon Laperrière, c'est sans doute le texte qui présente les critères identitaires les plus indéfinis, et donc les plus difficiles à analyser. Nous pouvons affirmer que ces critères sont fortement associés à une idée de vérité qui viendrait démentir les erreurs et les mensonges véhiculés par la pensée de l'adversaire. Il s'agit ici d'un exercice fortement ciblé qui s'appuie paradoxalement sur une appartenance à un groupe flou (les « esties d'intellectuels »). Il est donc ardu de donner une portée plus générale à ces facteurs identitaires, mais nous retiendrons que Laperrière perçoit une menace à son intégrité en tant qu'intellectuel, ce qui se pose comme l'élément déclencheur du discours.

Par la suite, dans le texte d'Éric Méchoulan, nous pouvons constater que, contrairement à Wajdi Mouawad qui prône l'action et la réappropriation de certains espaces, l'auteur préconise ici la lenteur dans l'interprétation du présent, d'où découle une impression de passivité. En effet, l'identité intellectuelle de

Méchoulan pourrait s'apparenter à celle de Maurice Blanchot, pour qui « l'intellectuel est d'autant plus proche de l'action en général et du pouvoir qu'il ne se mêle pas d'agir et qu'il n'exerce pas de pouvoir politique. [...] il essaie de maintenir cet espace de retrait et cet effort de retirement pour profiter de cette proximité qui l'éloigne afin de s'y installer comme un guetteur [...] » (Blanchot, 1996 : 13). Mais cette identité, elle se construit surtout par antagonisme avec une figure opposée, celle du journaliste, qui lui permet d'établir des critères identitaires assez précis (la lenteur, la virtualité, la complexité, etc.). Et finalement, dans l'article de son opposant, Louis Cornellier, l'identité intellectuelle s'établit grâce à une conciliation entre deux fonctions. Cornellier tente de faire advenir un équilibre entre l'importance des textes que doit protéger le *gardien* et une trop grande complexité d'interprétation (le « clair-obscur »), qui entraîne l'immobilisme de la pensée. Il suggère en ce sens une complémentarité entre divers types d'intellectuels, et ainsi revalorise sa propre identité de *chasseur*, basée sur sa capacité à provoquer des réflexions et à poser les questions adéquates.

Le péril identitaire

Ce que nous entrevoyons comme la principale caractéristique commune qui peut se dégager de ces différentes réflexions est l'impression qu'ont les auteurs d'avoir une identité en péril. S'il s'agit dorénavant d'un lieu commun que de parler de la disparition ou du silence des intellectuels dans la société contemporaine, il faut pourtant remarquer que les cinq auteurs à l'étude perçoivent, eux, une nécessité de se désigner comme tels, mais aussi de confirmer l'existence d'une certaine communauté intellectuelle (surtout visible chez Mavrikakis, Mouawad et Laperrière, bien que cette dimension d'identité collective soit implicitement décrite chez Méchoulan et Cornellier). Chacune des figures de l'intellectuel qui tente d'affirmer son existence par le biais du texte revendique un rôle social, mais tente aussi d'exister aux yeux de la société et des pairs. Dans chacun des textes à l'étude, il est possible d'observer une volonté de cohésion, de faire front commun contre une force d'opposition qui prend différentes formes. Ceci entraîne trois observations sur la particularité de l'identité intellectuelle qui se dessine dans notre corpus de recherche.

Tout d'abord, nous pouvons constater qu'il y a un certain recul de la notion d'engagement, au sens politique du terme, dans la façon dont les auteurs définissent leur identité. En effet, cet aspect, qui a toujours été associé au rôle de l'intellectuel, semble vouloir muter vers un engagement essentiellement identitaire que les auteurs doivent disputer pour leur survie. L'identité se trouve au cœur de leurs préoccupations, puisqu'elle est un sauf-conduit permettant de continuer d'exister même si le champ

d'action et la légitimité de l'intellectuel sont en perpétuel rétrécissement. Bien que cette dimension nous semble être commune aux cinq textes à l'étude, il faut pourtant admettre que les modalités de cet engagement identitaire sont très variables, puisque les auteurs se construisent des figures opposées extrêmement variées pour arriver à asseoir leur propre identité. Que l'on pense à la figure de l'expert chez Mavrikakis, à celle de l'administrateur chez Mouawad, à celle de Mouawad chez Laperrière, à celle du journaliste chez Méchoulan, l'identité de l'intellectuel se construit par contraste et c'est en affirmant appartenir à la classe des intellectuels que les auteurs s'engagent dans une lutte pour leur survie.

La deuxième observation que nous souhaitons faire nous ramène une fois de plus au concept de *diagnostic* que nous souhaitons pousser davantage afin d'arriver à regrouper certaines préoccupations identitaires partagées par les auteurs à l'étude. Encore en décrivant la conception que Foucault a de l'intellectuel, Artières soutient que « la valeur du diagnostic ne repose pas sur un visage, sur l'identité d'auteur, mais bien sur le diagnostic lui-même. La qualité du regard doit absorber le visage tout entier, le faire disparaître. » (2002 : 32) Cette idée est repérable dans les textes du corpus, puisque les auteurs tentent de faire valoir leur identité d'intellectuel non en évoquant leurs publications, accomplissements ou reconnaissances en tant qu'auteur, écrivain ou professeur, mais bien en misant sur leur interprétation d'une situation. Loin de baser leur légitimité sur leur catégorie socio-professionnelle ou sur des critères durs et préétablis d'une définition de l'intellectuel, ils basent leur appartenance sur la *qualité de leur regard*, sur la pertinence de leur réflexion et la profondeur de leur interprétation du réel. C'est ainsi qu'un auteur comme Laperrière peut prétendre au statut d'intellectuel même s'il est inconnu du public et du milieu universitaire, mais qu'il nous est également possible d'évaluer son entreprise selon la qualité de son interprétation du texte de Mouawad.

Notre troisième et dernière observation concerne la notion de *voix*, qui est également constitutive du thème de l'identité. Le concept de *voix*, tel que développé par Micheline Cambron, correspond à l'*expérience singulière d'une vie*, ce que nous pouvons concrètement percevoir dans les textes, puisque chacun des auteurs fait part de son vécu et s'appuie sur sa subjectivité pour construire son identité d'intellectuel. Que ce soit lorsque Mavrikakis revient à ses premières années à l'université et à ses premières réflexions, que ce soit Mouawad qui raconte son expérience des magasins versus des librairies ou que ce soit lorsque Méchoulan décrit sa relation avec les informations présentées dans les journaux et à la télévision, il demeure que l'expérience subjective est toujours à l'avant-plan du discours. Chaque auteur

prend en charge le propos qu'il énonce, ce qui lui permet d'endosser implicitement ou explicitement son identité d'intellectuel.

Pour conclure, le thème de l'identité ne saurait être réduit à un simple énoncé, puisque la dimension de l'appropriation subjective du propos en constitue le cœur. Ceci nous amène directement à la dimension performative de l'identité de l'intellectuel que nous avons traitée par le biais des actes illocutoires, mais également par divers aspects de la stratégie de discours mobilisée dans chacun des textes.

4.2 L'énonciation

Bien que de très nombreux éléments d'analyse aient été dégagés des cinq textes en ce qui a trait à l'aspect de l'énonciation et de la stratégie discursive, il nous faut ici identifier deux grands axes qui nous permettent de comprendre globalement par quels moyens discursifs les auteurs se construisent un éthos d'intellectuel dans leur discours. Nous pourrions désigner ces deux axes d'une part comme l'auto-construction par opposition, et d'autre part comme la pratique de soi par la coconstruction. Ceux-ci nous permettront d'apporter certaines réflexions concernant notre deuxième question secondaire, qui concerne les processus linguistiques par lesquels les auteurs se positionnent par rapport à une certaine définition de l'intellectuel et comment il se construit comme intellectuel par le biais du discours. Par conséquent, l'étude des actes illocutoires nous aura permis de déterminer que deux tendances sont plus fortement structurantes et induisent un processus de construction de soi qui est partagé par les auteurs, bien que ce soit à des degrés divers, et avec des moyens langagiers plutôt variables.

4.2.1 L'opposition constitutive

Notre premier aspect a déjà été évoqué dans la section précédente, puisqu'il s'agit d'un élément prédominant que de concevoir le statut de l'intellectuel comme opposé à certaines forces (ce que nous avons pu dénoter dans le contenu des textes), mais cela se répercute également dans la façon dont les auteurs énoncent leur propos. Effectivement, nous pourrions citer comme exemple en ce sens la façon dont les auteurs emploient tous à un moment ou un autre un ton polémiste qui cherche à discréditer certains discours adverses, ou encore la présence répandue d'actes illocutoires expressifs et directifs qui visent soit l'expression d'un désaccord vis-à-vis une instance adverse, soit l'incitation à changer une situation qu'ils considèrent intenable. Il y a vraisemblablement, chez les cinq auteurs du corpus, un besoin d'identifier une dimension contraire, une contrepartie qui sert à mieux s'autodéfinir et à affirmer, comme

nous l'avons préalablement déterminé, un contraste constitutif de l'éthos de l'intellectuel. Chez Mavrikakis, cela se concrétise par l'illustration d'une pensée polymorphe et toujours sujette à changement, ce qui prouve que l'intellectuel, selon elle, n'est jamais égal à lui-même. Chez Mouawad, il s'agit plutôt d'une stratégie de la violence symbolique à l'endroit d'abord des administrateurs, ensuite des faux intellectuels qui menacent l'existence de l'art et de la création authentique. Chez Laperrière, cela se manifeste par une déconstruction bien en règle des arguments de l'autre qu'il considère être une menace pour son statut d'intellectuel. Chez Méchoulan et Cornellier, nous pouvons avancer que toute la construction de leur éthos est basée sur l'existence d'une figure compétitrice par laquelle passe tous les arguments de valorisation de soi, à preuve les nombreuses figures de style mobilisées par Méchoulan pour construire l'intellectuel comme une antithèse du journaliste.

4.2.2 Le collectif comme aspect de l'éthos individuel

Notre second axe relève d'une pratique de soi beaucoup plus orientée vers une positivité, puisqu'il s'agit de l'aspect de la coconstruction, et donc de la dimension collective du statut d'intellectuel. Il s'agit d'un aspect primordial, puisqu'aucun des auteurs ne cherche à se construire sans tenter de se rapprocher de figures soit similaires, soit faisant autorité en ce qui a trait au statut de l'intellectuel, et ce, sans doute pour donner du poids à sa propre pratique de soi. Les auteurs, bien que se sentant parfois isolés et marginalisés, ne se conçoivent pas comme des êtres fondamentalement solitaires, car étant préoccupés par divers aspects sociaux. Pour venir appuyer cette analyse, prenons à témoin la façon dont Wajdi Mouawad, par un acte illocutoire déclaratif, proclame le statut d'intellectuel pour de proches collaborateurs. Par cette pratique énonciative, l'auteur crée une communauté, un rassemblement dont il serait le centre, puisqu'il possède le pouvoir de « démasquer » et d'identifier les intellectuels. De la même façon, Catherine Mavrikakis, par sa prise de parole qui se conçoit comme un remerciement public, instaure une communauté autour de la revue *Spirale* et soutient que son appartenance à ce groupe rend son identité en tant qu'intellectuelle effective, puisque la survie de cette fonction sociale passe selon elle par le regroupement, l'échange, le réseautage. Par ailleurs, dans le texte d'Éric Méchoulan, l'éthos est construit autour d'une certaine attitude vis-à-vis des textes qui lui provient d'un héritage. Cela fait de la dimension collective du statut de l'intellectuel un point central, mais qui ne concerne pas uniquement les contemporains : la collectivité des intellectuels s'illustre à travers un certain mode d'interprétation des textes qui vise leur protection, et ce statut est en quelque sorte un héritage qui lie l'auteur à ses prédécesseurs. Du côté de Cornellier, nous pourrions dire qu'il tente de ramener une dimension plus

concrète en intégrant les propos de son adversaire aux siens, d'où l'impression que les actes illocutoires sont dirigés vers la réconciliation de deux types d'intellectuels qui doivent travailler conjointement et de façon solidaire pour qu'un débat sain puisse continuer d'avoir lieu au sein de l'espace public. En terminant, nous pourrions dire que cet aspect est également repérable dans le texte de Laperrière, puisqu'il se réclame d'un groupe d'intellectuels, sans pourtant définir ce groupe ni mentionner en quoi il s'y reconnaît. Pourtant, Laperrière se situe, dans sa façon d'énoncer ces idées, dans une logique de défense de ses intérêts, et surtout des intérêts de cette classe indéterminée. La dimension collective, affirme-t-il, est à la base de sa prise de parole.

À la lumière de ces illustrations, nous dirons que les modalités d'énonciation chez les cinq auteurs du corpus nous permettent d'affirmer que la dimension pragmatique est orientée vers le fait de revendiquer une existence d'une part individuelle (un éthos construit sur une crédibilité et une légitimité en tant qu'intellectuel), et d'autre part collective, bien que le groupe prenne des formes variables et ne soit pas toujours explicitement décrit. L'intellectuel, tel qu'il est construit par les auteurs, n'est pas qu'un individu, il est une pratique de soi qui a besoin de l'autre pour être effective, et ce, que ce soit comme repoussoir ou comme source de force collective. Nous pourrions donc énoncer une hypothèse selon laquelle le rétrécissement de l'espace de réflexion que dénoncent les auteurs à l'étude vient confirmer celle du sociologue Kavin Hébert, selon qui il y a, malgré un irrémédiable mouvement d'individualisation, une possibilité pour les intellectuels de s'exprimer collectivement. Mais pour le chercheur, il est primordial d'étudier les stratégies de construction au cas par cas à cause de l'hétérogénéité de la *classe intellectuelle* québécoise (Hébert, 2010). Il est vrai que chacun des auteurs parle pour lui-même et se conçoit comme une figure, c'est-à-dire comme une concrétisation du statut d'intellectuel et qu'il procède essentiellement à la construction d'un éthos personnel, mais il est impossible de passer sous silence le besoin des auteurs de se rattacher soit à un groupe, soit à une forme de tradition. Partout, la notion d'intellectuel dépasse largement le simple niveau de l'individu; il s'agit d'une manière d'être que les auteurs tentent d'embrasser par le biais de leur prise de parole. Nous pourrions également postuler que vu les difficultés auxquelles se butent les intellectuels à cause de la reconfiguration de l'espace médiatique, il y a un besoin de recourir à une dimension collective pour créer une voix plus forte, peut-être plus susceptible d'être entendue. Nous avons préalablement décrit toutes les formes de pouvoir qui sont opposées à l'intellectuel, et peut-être la présence de ces forces obligent à un regroupement pour briser l'isolement qui réduit au silence et à sortir de la marginalité qui empêche les voix d'être entendues lorsqu'elles s'élèvent.

Pour conclure ce bref résumé des dimensions inhérentes aux processus d'énonciation que mobilisent les auteurs par le biais de leur texte, il nous faut préciser une notion primordiale : celle de la signature. Dans chacune des prises de parole, il s'agit de la forme la plus concrète, la plus effective et la plus directe que les auteurs emploient afin de s'énoncer en tant qu'intellectuel, de revendiquer une existence et de s'approprier la figure qui s'est construite au fil des lignes : « Dans l'écrit, la signature joue un peu le même rôle : elle témoigne de ce que le sujet existe dans le temps et, lui assurant une forme minimale de permanence, lui donne une figure, une forme, qui lui soit propre. » (Cambron, 2005 : 60) Les cinq textes que nous avons choisis sont fortement revendiqués par les auteurs qui mettent en forme une très grande dimension subjective, ce qui, au final, devient une proclamation d'existence et le support écrit est la manifestation concrète de ce besoin d'exister aux yeux du monde, aux yeux des pairs. Outre le contenu, qui est important dans la formation d'une figure de l'intellectuel, la dimension performative de ce statut est essentielle, et les façons d'y parvenir sont secondaires à ce besoin d'exister par la parole, par l'appropriation d'idées, d'un savoir, d'un pouvoir, d'une identité.

4.3 L'interaction

En outre, la catégorie de l'interaction s'est révélée particulièrement productive et ce, surtout au niveau des différents aspects de l'intertextualité. En effet, chaque élément du corpus d'étude mobilise des procédés de référence et de citation, et presque tous présentent une certaine polyphonie, ce qui nous permet de réaffirmer que la construction du statut d'intellectuel passe non seulement par la production d'un discours, mais aussi par l'appropriation de certains autres discours. Notre troisième question secondaire de recherche, qui concernait la dimension intersubjective et interactionnelle de la construction de figures de l'intellectuel, aura donc trouvé certains éléments de réponse dans les trois sous-catégories qui ont été étudiées, mais il nous faut traiter aussi de la façon dont les auteurs du corpus interagissent par le biais du texte. Ainsi, nous débuterons avec certaines observations sur les éléments d'analyse recueillis, et nous terminerons avec une interprétation de l'aspect interactionnel entre les textes du corpus.

4.3.1 Mobilisation des écrits dans la construction de soi

En premier lieu, ce qui ressort au terme de ce parcours d'analyse, c'est l'importance qu'accordent tous les auteurs aux textes, à la dimension écrite. Il est vrai de dire que chacune des réflexions proposées dans le corpus prend comme point de départ ou comme point d'appui un autre texte, que ce soit une œuvre littéraire ou philosophique. Cela nous permet de postuler qu'il y a une certaine

prévalence de l'écrit comme forme privilégiée par l'intellectuel pour fonder ou approfondir son discours et sa réflexion. Si en cela nous semblons vouloir donner raison à Éric Méchoulan, dont la thèse principale est que le « la tâche de l'intellectuel consiste bien à se porter à la défense de ces orphelins que sont toujours les écrits et à en faire reconnaître et circuler les valeurs » (l. 483-486), il faut admettre que dans leur pratique, tous les autres auteurs agissent en ce sens et s'appuient fortement sur d'autres textes, très souvent canoniques, pour asseoir leur légitimité en tant qu'intellectuel. Bien que nous n'irions pas jusqu'à affirmer qu'il s'agisse d'une condition *sine qua non* de la construction d'une figure de l'intellectuel, il faut pourtant admettre que cela représente une tendance généralisée.

Pour venir appuyer cette hypothèse, soulignons le fait que Catherine Mavrikakis, pour illustrer son évolution intellectuelle, procède à une mobilisation de certains textes qui illustrent ce parcours (Aristote, Sartre, etc.) De plus, dans l'article de Wajdi Mouawad, la littérature représente un domaine de l'art qui est prédominant et par lequel l'individu retrouve une dimension essentielle de son existence. Ceci pousse l'auteur à dénoncer la façon dont les textes sont devenus de purs objets de consommation. Il reproduit également certains passages de textes l'ayant marqué et ayant modulé sa réflexion en tant qu'intellectuel-artiste. Pour ce qui est de son opposant, Simon Laperrière, il y a une importante mobilisation de références littéraires et philosophiques qui constituent le fondement de sa réflexion et se posent surtout comme de parfaits exemples d'arguments d'autorité. Il nous faut pourtant remarquer que c'est chez Éric Méchoulan, et par conséquent chez Louis Cornellier, que cette dimension est la plus présente, puisque la relation aux textes est présentée comme le siège même de l'identité de l'intellectuel. Les textes ne représentent pas simplement des références, ils font l'objet d'une responsabilité, et sont donc constitutifs du savoir propre à l'intellectuel. Bien que Cornellier conteste dans une certaine mesure l'exclusivité de ce devoir de protection, il ne dément pourtant pas l'opposition fondamentale entre le savoir authentique contenu dans les textes et l'information superficielle dont nous sommes désormais envahis. Dans le texte de Méchoulan, nous pourrions affirmer qu'il y est véhiculé une certaine vision jakobsonnienne du texte qui serait réactualisée au contexte actuel : le texte constitue la seule et unique forme permanente de savoir, car l'information telle qu'elle est traitée dans les médias se noie dans la multitude et dans le rythme effréné de sa diffusion. C'est en ce sens que Méchoulan défend la lenteur inhérente à l'écrit et propice à la réflexion approfondie.

4.3.2 L'existence par la transmission

En somme, ces éléments d'analyse en entraînent un autre qui traverse tous les textes à l'étude et apporte une forme de réponse à la question que nous avons énoncée au départ : l'idée de transmission est fortement imbriquée à la construction d'une figure de l'intellectuel. Que ce soit en le formulant clairement ou en l'incluant dans leur pratique discursive, chacun des auteurs que nous avons étudiés se conçoit comme un relayeur, un passeur d'idées. Rejoignant en cela la définition de Jocelyn Létourneau, qui associe l'intellectuel à un rôle de *passeur* se devant d'utiliser le passé pour projeter la communauté vers l'avenir, les cinq auteurs insistent sur la provenance de leurs idées et de leur créativité pour mieux énoncer leurs réflexions sur le présent. Ils insistent tous sur l'aspect crucial de la filiation des idées, que ce soit en s'associant à certaines d'entre elles, en les nuanciant, ou en les utilisant pour former une idée opposée. Les autres discours, principalement les discours écrits, font office de référence en ce sens que les auteurs se situent par rapport à eux, et se construisent par le fait de se positionner, par le fait d'indiquer quels rapports ils entretiennent avec quels textes. Pour bien illustrer ce que nous avançons, soulignons le fait que Mavrikakis associe son apprentissage à la lecture de Platon et des auteurs du courant postcolonial, mais insiste sur la nécessité de questionner ces acquis, et donc de se servir de ses lectures pour ensuite transmettre une réflexion originale propre à l'auteure elle-même. Pensons également au fait que Méchoulan mobilise les Anciens (Platon et Damascius) pour approfondir et légitimer ses questionnements sur l'actualité et la dimension de l'écriture. Il propose donc une actualisation des réflexions contenues dans les textes anciens, car il croit que cette pensée peut être utile au présent, à condition qu'il y ait un certain apport réflexif et créatif (à preuve la façon dont il reformule dans ses propres mots les écrits de Platon). En ce sens, Cornellier concède une grande part de l'argumentaire à Méchoulan, et admet sans peine l'importance des textes, à condition qu'il soit possible de les questionner. Nous pourrions une fois de plus recourir aux réflexions de Kavin Hébert (2010) pour postuler l'existence d'une fonction de *médiation culturelle* associée aux figures de l'intellectuel en construction dans les textes : les auteurs se conçoivent comme des intermédiaires entre un savoir contenu dans les textes, donc un niveau symbolique, et une réflexion concrète sur un état de fait visant l'amélioration d'une situation qu'ils jugent critiquable.

4.3.3 L'intersubjectivité entre les textes du corpus

Pour terminer notre réflexion d'ensemble sur la dimension de l'interaction, nous souhaiterions aborder un aspect qui n'a pas été explicitement étudié dans le précédent chapitre, mais qui s'est dessiné en

arrière-plan. En effet, nous résumerons comment les textes du corpus entretiennent certaines relations qui construisent la dimension intersubjective de la construction des figures de l'intellectuel.

Pour débiter, réitérons le fait que l'article de Catherine Mavrikakis se construit explicitement comme une réponse formelle à un prix lui ayant été décerné, et qu'il prend la forme d'un remerciement public envers ses *camarades* de la revue *Spirale*. L'attribution du Prix Éva-Le-Grand se pose donc comme l'élément déclencheur de la prise de parole, car Mavrikakis souhaite principalement exprimer sa reconnaissance et affirmer sa solidarité. Elle s'insère donc dans une certaine forme de dialogisme qui n'est pas purement verbal : elle répond au geste de solidarité en confirmant son sentiment d'appartenance et sa volonté de construire une communauté intellectuelle. Si d'une part elle déplore l'indifférence du monde extérieur et la perversité des médias, sa réponse prend d'autant plus d'importance qu'elle s'adresse à tous ceux qui souhaitent entendre, et principalement à ceux qui, parce qu'ils partagent les mêmes convictions, seront réceptifs à ses préoccupations. Il s'agit donc de notre exemple le plus probant de coconstruction en ce sens où l'auteure base son statut d'intellectuelle sur l'existence de cette communauté qui, même petite, lui donne un espoir en l'utilité et la légitimité de sa fonction. L'auteure soutient implicitement que le prix reçu est une forme d'attestation de la part de ses *camarades*, et elle procède donc à un retour du balancier pour attester du statut d'intellectuel en tant que groupe, que l'on imagine relativement homogène. Mais cet aspect de coconstruction, il a comme particularité d'exclure une quelconque idée de hiérarchie, puisque le groupe doit d'abord et avant tout travailler à sa survie, ce qui exclut toute idée de compétition et renforce l'impression de solidarité se dégageant des relations entre les membres du groupe. Mavrikakis présente son identité d'intellectuelle comme extrêmement précaire, et en ce sens, le fait de revendiquer l'existence d'un groupe procède d'un renforcement essentiel de son statut individuel. Cela rejoint les propos d'Andrée Fortin qui, en étudiant l'intellectuel justement par le biais des journaux et des revues, soutient que « pour accéder à un nouveau "Nous", il faut passer par l'affirmation des "Je". Le "Nous" est virtuel, il est à construire à partir des "Je" ayant accompli leur révolution personnelle, ayant effectué leur prise de conscience, et s'étant exprimés. Ces "Je" sont tous différents, semblables dans leur unicité. » (Fortin, 2000 : 255). Ceci décrit bien le texte de Mavrikakis qui procède à un retour sur soi, à l'affirmation de ses pensées présentes avant de rattacher son éthos à l'existence d'un « Nous » en construction et essentiel à sa survie personnelle.

Dans un second temps, nous avons vu que l'interaction entre le texte de Wajdi Mouawad et celui de Simon Laperrrière est très forte et essentiellement basée sur une confrontation. C'est donc à la lumière

de cette situation que nous sommes en droit de nous poser certaines questions quant aux processus de déconstruction d'une figure de l'intellectuel : si les critiques de Laperrière avaient été basées sur des interprétations justes du texte de Mouawad, cela aurait-il été suffisant pour remettre en question son statut d'intellectuel? Bien que Laperrière soit méconnu du grand public et ne jouisse pas d'une légitimité déjà acquise, aurait-il pu réussir à miner le processus de construction de son adversaire? Il s'agirait d'une toute autre étude, mais nous croyons que, comme l'établissement d'une figure de l'intellectuel est le résultat d'un processus, s'il y avait eu une opposition crédible, cela aurait pu mener à l'affaiblissement du processus de l'adversaire. Il demeure irréfutable qu'un même texte n'a pas la même portée sur chacun des récepteurs et qu'il serait ardu pour nous, qui demeurons à l'intérieur des limites du texte, d'évaluer les effets d'un texte sur le public, et donc les effets d'un texte sur la construction d'une *autre* figure de l'intellectuel. Mais en dehors de ces hypothèses, nous pouvons également nous demander si une contestation telle que l'a construite Laperrière peut avoir comme effet contraire de renforcer le statut de l'autre. Nous ne pourrions l'affirmer hors de tout doute, car il faudrait pour cela sortir de notre corpus d'étude et prendre en compte les réactions périphériques, mais nous pouvons cependant soutenir que Laperrière n'a pu, comme il l'aurait souhaité, se placer au-dessus de son adversaire en termes de réflexion et de justesse d'interprétation d'une situation. Effectivement, Mouawad, par son attitude énonciative, se place quelque peu comme l'intellectuel qui interprète la situation d'un point de vue supérieur, clairvoyant, voire au-dessus de la mêlée, ce qui a suscité une certaine colère, que beaucoup pourraient qualifier de légitime, chez Laperrière.

Notre hypothèse en ce sens est que nous ne pouvons déterminer qui, dans cette bataille, gagne et perd combien de points, mais une chose demeure certaine: il s'agit de l'illustration parfaite de ce que Bourdieu décrit comme une lutte à l'intérieur du *champ* pour accumuler un maximum de *capital*. Il soutient que « le champ est un champ de forces (il y a des rapports de forces dans un champ, des distributions inégales de forces) et un champ de luttes pour transformer ou conserver le rapport de forces, ou, autrement dit, pour conserver ou transformer la structure de l'énergie, du capital, du pouvoir [...] » (1999 : 7). Il y a ici vraisemblablement une inégalité des forces qui provient du statut social, du médium employé et donc du public, et qui a pour effet de donner un aspect inéquitable au débat. Pourtant, les auteurs se situent dans un même *champ*, car il coexistent et sont « contraints par les relations nées de leur coexistence dans cet espace » (*Ibid.*). Comme Mouawad n'a pas répondu à la lettre de Laperrière, il nous est impossible d'évaluer si l'attaque a su toucher sa cible, mais il nous est permis de croire que ce silence est révélateur d'un certain échec à lutter sur un pied d'égalité avec son opposant. Au final, nous avons ici

une illustration de comment le statut d'intellectuel peut être l'objet d'une lutte qui est toujours à finir, ce statut n'étant acquis qu'après un certain consensus à l'intérieur du champ. Pour pouvoir apporter une réponse plus détaillée à cet aspect, il nous aurait fallu tourner notre étude du côté du public, et observer comment celui-ci peut-être garant de la réussite ou de l'échec de la construction d'une figure de l'intellectuel.

Notre deuxième paire de textes est elle aussi une illustration de ce phénomène de lutte que nous venons tout juste d'élaborer. Le premier texte, celui d'Éric Méchoulan, a comme effet direct d'instaurer une compétition entre deux figures opposées, mais qui participent vraisemblablement, selon l'auteur, au même champ d'action. Méchoulan tente explicitement de positionner l'intellectuel au-dessus du journaliste, et plus particulièrement au-dessus de ce phénomène qu'il nomme *l'anti-intellectualisme savant*. Une faiblesse de son argumentaire pourrait donc se formuler comme le fait d'abord de dénoncer cette forme d'anti-intellectualisme de l'intérieur, donc provenant d'un intellectuel, et ensuite d'exclure totalement le *journaliste* de ce statut particulier. Il est assez clair que toute cette critique s'adresse particulièrement à Louis Cornellier, qui est l'incarnation de cette figure antithétique qu'est le journaliste. Se sentant privé d'un certain pouvoir dans la sphère médiatique, Méchoulan tente de se réhabiliter par la description valorisante qu'il fait de l'intellectuel, dont il se revendique nommément. L'exercice discursif qui se construit ici semble avoir comme objectif de réhabiliter une certaine fonction, une certaine compétence en matière de réflexion et d'interprétation du réel; par le fait même, Méchoulan conteste à son adversaire son aptitude à assumer cette fonction qu'il croit lui revenir de droit. Michèle Lamont, en se questionnant sur la relation entre l'intellectuel et le pouvoir, soutient que « l'intérêt particulier des intellectuels se résume à ceci : détenir un maximum de légitimité dans l'exercice de leur fonction. » (1982 : 35) Ceci est évidemment observable chez Méchoulan qui conteste à Vacher et à Cornellier l'aptitude à interpréter correctement l'œuvre de Nietzsche, mais aussi chez Cornellier, qui lui aussi procède à une réaffirmation de sa compétence à interpréter le réel, mais de façon différente et complémentaire à celle de son adversaire. En résultent de nombreuses luttes qui se matérialisent par le biais de ces deux discours où, au final, « se construisent des hiérarchies de définitions dont les éléments s'ordonnent selon la légitimité dont ils sont dotés » (*Idem* : 36). En somme, cette paire de textes est le théâtre de l'évolution de deux figures bien différentes qui cherchent toutes deux à se hisser au-dessus de l'autre par des arguments et des moyens langagiers que les autres souhaitent efficaces à l'acquisition d'une certaine légitimité et, au final, à l'approbation de leur statut d'intellectuel.

4.4 Conclusion. L'intellectuel et l'émergence d'une subjectivité

Nous pouvons conclure, au terme de ce chapitre qui a parcouru certains éléments d'analyse jugés essentiels, que l'observation de la notion d'intellectuel sous l'angle du concept de figure nous a permis de mieux saisir la variabilité de ses modes d'appropriation par des auteurs. Effectivement, nous avons mis l'accent sur le fait qu'une figure de l'intellectuel peut se concevoir comme une forme de subjectivation et qu'elle est le résultat d'un processus de production de soi que nous avons analysé à l'aune de trois catégories à la fois distinctes et complémentaires. Le texte, objet d'étude que nous avons choisi parmi les diverses concrétisations d'une prise de parole, s'est révélé être un terrain fertile pour comprendre les différents mécanismes qui produisent une telle figure. Nous pourrions, à l'instar de Philippe Artières, pousser cet aspect de la production de soi en tant qu'intellectuel jusqu'à faire de celui-ci « un instrument pour mesurer le caractère intolérable du présent, un instrument de lutte pour faire face, un instrument d'investigation, un instrument de la pensée. Cette pratique du corps dans le travail du diagnostic prend successivement des formes différentes mais qui toutes participent là aussi d'une véritable pratique de soi » (Artières, 2002 : 29). Cet aspect de la corporéité, il est d'autant plus pertinent que nous pouvons postuler que la notion d'intellectuel n'existe que par l'appropriation subjective de ce statut qui, malgré ses modalités variables, n'en demeure pas moins un positionnement par rapport au monde social.

CONCLUSION

Comme il se doit, nous procéderons ici à une brève récapitulation de nos prémisses de départ afin de faire ressortir certains éléments marquants ayant émergé de cette étude sur les processus de construction de figures de l'intellectuel. L'intention de départ, qui s'est formulée comme le fait d'évaluer comment se construisent des figures de l'intellectuel québécois contemporain dans les textes du corpus, s'est concrétisée d'une part dans notre façon d'envisager l'objet d'un angle pragmatique, et conséquemment dans notre méthodologie de travail qui a mobilisé différentes approches telles que les actes de langage, l'analyse thématique et l'analyse de contenu. La problématique était encadrée par certaines préoccupations théoriques sur la notion de discours, de la construction de soi par la prise de parole écrite, mais aussi sur les concepts de subjectivité et d'intersubjectivité. Notre postulat était que les auteurs mobilisent certaines pratiques discursives, pour s'auto-ériger en figure de l'intellectuel, et nous souhaitons donc comprendre par quels mécanismes discursifs une telle construction est rendue possible.

Avant de nous lancer dans cette entreprise, il a été mentionné que les recherches sur la question de l'intellectuel québécois ont souvent été modulées par différents thèmes tels que le pouvoir, le savoir, l'identité et, implicitement, l'espace public, ce qui s'est répercuté dans notre recherche. En effet, ces thèmes ont été étudiés dans les textes et nous ont appris, dans un premier temps, de quelle façon les auteurs conçoivent le rôle et la fonction de l'intellectuel. Dans un deuxième temps, et grâce à l'étude des actes illocutoires, nous avons pu recueillir certains éléments de réponse sur comment les auteurs s'approprient ce statut, et selon quelles modalités ils construisent leur discours en lien avec cette fonction de l'intellectuel. Par la suite, la dimension interactionnelle nous a permis d'évaluer dans quelle mesure les textes mobilisent d'autres discours qui sont essentiels à la construction de l'éthos de l'auteur. Et finalement, nous avons complété notre analyse en nous concentrant sur la stratégie de discours qui nous a permis de décrire les différents processus de crédibilisation, de légitimation et de captation. Ceux-ci permettent bien entendu à l'auteur de se construire un éthos associé à l'intellectuel, mais également d'orienter, c'est-à-dire de diriger cette construction vers un but qui est ici d'être perçu comme tel par le lecteur. Au terme de l'analyse, nous pouvons affirmer que la méthodologie choisie, et plus particulièrement les critères d'analyse préconisés, se sont révélés très productifs, au point où certains éléments ont dû être mis de côté, faute d'espace. Sauf en ce qui a trait à la sous-catégorie des actes illocutoires promissifs, qui se sont révélés peu présents et qui n'ont donc pas fait l'objet d'une analyse de

notre part, chaque élément de la grille d'analyse a eu un certain apport à l'étude. Des réflexions sur la dimension communicationnelle inhérente aux processus de construction de figures de l'intellectuel ont donc pu être construites et nous ont mené à certaines hypothèses que nous formulerons plus loin pour démontrer en quoi les réponses que nous avons recueillies induisent une réflexion plus globale.

Mais avant d'en venir à ces dernières réflexions, il nous faut affirmer que notre objectif de départ, qui était de rendre compte de certaines pratiques discursives menant à la construction de figures québécoises contemporaines de l'intellectuel, a été atteint. Cet objectif principal s'est décliné en deux interrogations auxquelles nous souhaitons être en mesure de répondre au terme de cette recherche : d'une part, concrétiser ce que les pratiques discursives peuvent nous apprendre sur l'intellectuel québécois contemporain ; d'autre part, proposer une réflexion théorique sur cette notion d'intellectuel québécois. Pour vérifier dans quelle mesure les objectifs ont été atteints, seront établies certaines hypothèses quant aux résultats obtenus. Pour ce faire, différentes réflexions seront formulées quant à la nature de la fonction de l'intellectuel selon les auteurs du corpus, et nous décrirons certaines conditions sociales relatives à l'émergence de ce rôle. Par conséquent, nous nous autoriserons à transcender les limites de notre analyse afin de proposer une réflexion plus globale sur cette problématique.

5.1 Éléments de définition de la fonction de l'intellectuel

En premier lieu, il est possible d'avancer que l'intellectuel se construit par un discours qui, comme nous avons pu le constater, constitue son champ d'action. En d'autres termes, le pouvoir de l'intellectuel est proportionnel à l'étendue de sa prise de parole dans l'espace public. Les auteurs que nous avons étudiés considèrent que la fonction de l'intellectuel est d'abord de critiquer une situation, et donc de tenter d'avoir une incidence sur le monde en faisant part d'une interprétation du réel qui se veut la plus juste possible et la plus profitable pour l'ensemble de la société. Par le fait même, l'intellectuel mobilise de nombreuses stratégies afin de se construire une légitimité et une crédibilité, et ce, dans l'intention que son discours ait un certain impact, ou ait un certain pouvoir de persuasion.

Un second élément de définition de la fonction de l'intellectuel pourrait être formulé comme le besoin d'identifier une dimension contraire, et donc de se construire comme une figure possédant un certain pouvoir d'opposition. Nous avons vu que l'antagoniste peut prendre différentes formes (médias,

journalisme, industrie culturelle, économie, figure dominante, etc.), mais que dans chacun des cas l'intellectuel conçoit son rôle comme une capacité à dénoncer certains mécanismes de pouvoir qui sont nuisibles, ou à tout le moins critiquables. En découle ce que nous avons appelé une nécessité de désobéissance : l'intellectuel n'intervient pas pour faire suivre le cours normal des choses, il le fait pour mettre en doute et provoquer une réflexion qui se veut à l'encontre d'un système établi.

Dans le même ordre d'idées, si d'une part l'intellectuel que nous avons pu observer se construit à l'encontre d'une force dominante, il lui est d'autre part essentiel de rechercher une force extrinsèque. En effet, chacun des auteurs élabore son intervention discursive en faisant appel à des alliés, soit en mobilisant des textes qui appuient sa réflexion, soit en se rapprochant de certaines figures d'autorité. L'illustration la plus éloquente de ce phénomène est sans aucun doute la dimension collective de l'identité de l'intellectuel que nous avons pu analyser à travers nos objets d'étude. Il a été possible de constater que, malgré le fait que chacun des auteurs travaille à la construction de son éthos individuel, il accorde une importance tangible dans le fait de se reconnaître dans d'autres discours, et donc se conçoit comme prenant part soit à un groupe défini (Mavrikakis, Mouawad), soit à une communauté abstraite (Laperrière, Cornellier), soit à une fonction qui se transmet (Méchoulan).

5.2 Les conditions sociales d'émergence de figures de l'intellectuel

Plusieurs éléments sont à dégager si l'on travaille à partir de l'idée que l'intellectuel émerge de sa société en fonction des particularités de celle-ci, et donc que son rôle évolue et est sujet à changement selon le contexte social¹². Le premier d'entre eux est que l'intellectuel québécois contemporain est confronté à un sentiment de marginalisation que certains auteurs associent à un changement de configuration de l'espace public. En effet, comme cet espace est dominé par l'information qui réduit l'intellectuel au rôle d'expert ou d'administrateur, ce dernier est constamment confronté à une impression d'urgence. La vitesse à laquelle s'enchaînent les événements médiatiques fait en sorte que la parole de l'intellectuel court toujours le risque de ne pas être entendue parmi le *bruit* ambiant, pour reprendre l'expression d'Éric Méchoulan. Bref, la figure de intellectuel naît dans un contexte où le présent, malgré

¹² C'est une idée que nous pourrions rapprocher de ce que Michel Foucault décrit comme la « triple spécificité de l'intellectuel », soit la « spécificité de sa position de classe », la « spécificité de ses conditions de vie et de travail, liées à sa condition d'intellectuel » et finalement la « spécificité de la politique de vérité dans nos sociétés », et qui conditionnent toutes le rôle social que l'on accorde à l'intellectuel. (Foucault, 2001c : 113)

qu'il soit éphémère, doit cependant être réfléchi en mobilisant d'autres réflexions, passées ou actuelles, afin de proposer une interprétation juste et créative de l'ici-et-maintenant. Cela nous amène à considérer un autre aspect social qui conditionne l'émergence d'une figure de l'intellectuel : celui de l'hyperspécialisation des savoirs. Le discours de l'intellectuel se distingue par sa capacité à présenter une expérience singulière, donc un savoir subjectif en lien avec l'actualité. En d'autres termes, l'intellectuel se définit par l'élaboration d'une voix qui lui est propre, car résultant d'un savoir construit et perpétuellement à construire. Nous avons vu en ce sens que, pour construire son discours, l'intellectuel a recours à d'autres textes, à d'autres voix, pour poser un regard sur ce qui l'entoure. C'est pour appuyer cette idée que nous avons eu recours à la notion de *diagnostic* élaborée par Philippe Artières pour analyser le travail intellectuel de Michel Foucault. Effectivement, chacun des textes de notre corpus a laissé entrevoir une pratique de soi basée sur « la qualité du regard » (2002 :32) et sur l'élaboration d'une vision subjective du présent à interpréter.

D'un autre point de vue, nous avons pu constater que l'intellectuel québécois est en lutte constante pour élaborer et maintenir sa légitimité et sa crédibilité aux yeux du monde social. Cet aspect a été longuement analysé au niveau de la stratégie discursive mise en place par les auteurs, mais il faut ici prendre en compte le fait que ces éléments de l'éthos ne sont jamais pris pour acquis et doivent être réactualisés à chaque prise de parole. Par conséquent, il est possible de dégager un certain paradoxe inhérent à chacune des tentatives de construction de soi en tant qu'intellectuel : chacun des auteurs lutte d'une part pour exclure certaines figures du statut d'intellectuel (et ainsi s'abroger un *capital symbolique*), mais lutte d'autre part pour établir une forme de solidarité avec des figures qu'ils considèrent comme positives. Comme nous l'avons démontré, il est possible d'observer ce que Bourdieu qualifie de *lutte* à l'intérieur du champ intellectuel, d'où l'idée de coconstruction qui est l'une des composantes essentielles de l'émergence d'une figure de l'intellectuel. En définitive, nous avons pu observer que les conditions sociales du Québec contemporain font en sorte que l'intellectuel, faute d'un statut clairement défini, doit rechercher une certaine force extrinsèque pour assurer son existence aux yeux de sa société.

Ces quelques réflexions nous amènent à formuler différentes hypothèses que nous décrivons ici de façon synthétique. D'abord, nous pourrions avancer que le contexte contemporain engendre une précarité du rôle et de la fonction de l'intellectuel, qui dès lors se dessinent comme le fait de proposer une interprétation juste et créative du réel, et ce, à l'aune d'un savoir subjectif que l'intellectuel travaille à construire. Conséquemment, la pratique de soi mise en place par les auteurs consiste à élaborer une

critique de certains mécanismes, mais cette critique n'est pas essentiellement politique : il s'agit plutôt d'une prise de possession d'un espace de parole subjectif qui prévaut sur la défense d'une cause politique ou sociale. Cela vient confirmer la pertinence d'envisager la figure de l'intellectuel à la lumière de l'hypothèse du non-lieu que nous avons empruntée à Jean-Philippe Warren (2005). Découlant de notre analyse des thèmes ciblés et des processus d'énonciation, notre hypothèse est que les textes étudiés doivent être compris comme des tentatives d'investir un lieu de parole et des tentatives de proclamation de soi en tant qu'intellectuel. Bien que semblant aller de soi, cet aspect semble être extrêmement problématique étant donné le peu d'espace disponible pour faire entendre cette parole constitutive. Dans ce contexte, l'intellectuel, tel qu'observé à travers les textes, cherche le moyen de s'éloigner de ce système médiatique où la réflexion est confrontée à un besoin de rapidité ou de profitabilité. En ce sens, l'intellectuel choisit des plateformes médiatiques qui lui permettent un espace d'expression suffisant pour contenir sa réflexion. Bien que cela déborde quelque peu de notre cadre d'analyse, nous pourrions ajouter que la dimension de l'écrit est privilégiée grâce à sa capacité d'assurer une certaine pérennité à la voix qui s'élève.

5.3 Pertinence et retombées de la recherche

Si nous prenons du recul par rapport aux résultats obtenus suite à cette étude, il est possible de constater que certains éléments pourraient être repris dans des recherches ultérieures sur la question de l'intellectuel. Pour débiter en ce sens, mentionnons que l'intellectuel est une notion qui a survécu aux différents contextes et enjeux sociaux. Puisqu'il est passé par différents stades, certains caractérisés par une montée de sa fonction et d'autres par des crises, nous pouvons aujourd'hui constater, grâce aux nombreuses recherches sur la question, que la notion d'intellectuel est le résultat d'une évolution. Pourtant, nous croyons, à la lumière de notre étude, et contrairement à certaines thèses qui postulent la disparition, voire la fatuité du rôle de l'intellectuel, que cette question, bien qu'elle soit composée de nouveaux enjeux, continue d'obséder la société québécoise. Une illustration pertinente de cette idée est sans doute le débat ayant eu lieu à l'été 2011 entre Marc Cassivi et Patrick Lagacé, tous deux chroniqueurs au journal *La Presse*, au sujet de l'intellectualisme au Québec, et ce, suite à une intervention controversée de Wajdi Mouawad. La présente recherche aura confirmé que la question de la place de l'intellectuel, quoique problématique, est un débat pertinent qui préoccupe non seulement les auteurs, mais trouve sa place sur différentes plateformes médiatiques et constitue un sujet propice aux débats et aux questionnements. Si d'une part il ne faut pas nier un changement de paradigme qui a, dans une très large mesure, modifié les fonctions et les moyens d'expression de l'intellectuel, il faut surtout s'interroger sur la

nature de ces changements. En outre, nous croyons que malgré les nombreux discours qui soutiennent que la fonction d'intellectuel a été reléguée aux oubliettes, il y a de nombreuses prises de paroles qui ont pour but de revendiquer une place pour l'intellectuel dans ce nouvel espace public qui est le nôtre. Souvent, ces paroles ont de la difficulté à percer, mais il suffit d'être à l'écoute pour comprendre que des figures de l'intellectuel continuent de se construire et d'émerger de ce contexte difficile. Ce sont justement ces difficultés qui rendent pertinente l'approche que nous avons choisie, et qui est d'étudier non pas quelle serait la définition de l'intellectuel aujourd'hui, mais bien par quels moyens il parvient à exister. La recherche sur l'intellectuel québécois pourrait donc être poursuivie en prenant comme prémisse que les changements sociaux induisent de nouvelles formes d'actualisation du statut d'intellectuel, et qu'il faut justement mettre ces changements à l'avant-plan.

Dans le cas présent, c'est le fait d'avoir choisi le terme de figure pour construire l'objet de recherche qui nous a permis de prendre une telle position méthodologique. En effet, pour arriver à réfléchir cette notion de manière novatrice tout en essayant de demeurer en continuité avec le corpus scientifique sur la question, il est pertinent de construire la problématique autour des formes de concrétisation de la notion d'intellectuel. Le concept crucial qui nous a servi de base pour une telle analyse est celui de *discours*, où est observable une certaine pratique de soi menant à la construction d'un éthos unique à chaque prise de parole. Bien que l'étendue de notre recherche ne nous permette pas de proposer certaines caractéristiques généralisables de la construction de telles figures, l'exercice aura néanmoins ouvert une avenue de recherche susceptible de produire des résultats originaux et pertinents pour réfléchir les changements subis dans la définition de l'intellectuel. Nous avons pu, comme il a été démontré, proposer différentes hypothèses quant au statut actuel de l'intellectuel et quant aux modalités qui entourent son émergence, ce qui confirme que l'avenue de l'étude des discours comme objet premier a réussi à ouvrir certaines pistes de recherches qui se distinguent de l'approche socio-historique ayant été beaucoup exploitée. Au terme de ce parcours, nous pouvons sans hésitation postuler que le discours est à la base de toute définition de la fonction de l'intellectuel, et doit logiquement être mis de l'avant si l'on souhaite regrouper les modalités d'appropriation de ce statut et en arriver à une compréhension de ce qu'est l'intellectuel québécois contemporain. À la question répandue : « Qu'est-ce qu'un intellectuel? », nous opposons les questions : « Qui se conçoit comme un intellectuel? » et « Comment, selon quels processus se construit-il ainsi? » Ce serait donc en partant de la base, c'est-à-dire des prises de parole, que l'on pourrait arriver, grâce à un corpus plus large, à répondre à la première question, qui pourtant serait

sans cesse à réitérer, car les réponses seraient toujours variables, à l'image d'une radiographie prise à un moment précis et reflétant une réalité qui sans cesse se transforme et évolue.

5.4 Pistes de réflexion et questions émergentes

Ces quelques considérations nous induisent bon nombre de questions que la recherche a fait naître quant à la réflexion sur l'intellectuel québécois, que nous croyons toujours pertinente, non seulement pour cet axe de recherche précis, mais également à l'intérieur d'une réflexion générale sur le Québec contemporain. Si nous reprenons un de nos postulats selon lequel on constate un recul de l'engagement politique, qui autrefois caractérisait la fonction de l'intellectuel, pour faire place à un engagement identitaire, c'est parce que la priorité qu'entrevoient les auteurs se situe dans l'affirmation de leur existence, dans une volonté de prouver qu'ils sont prêts à intervenir si pourtant on consent à leur faire une place dans l'espace médiatique et dans le secteur culturel. Dans les textes que nous avons étudiés, la dimension première est un désir d'investir un lieu de parole pour soi, un lieu de parole libre et propice à l'expression et à l'affirmation d'une subjectivité.

Ainsi, la *cause*, bien que présente dans de nombreux textes de par la critique que les auteurs formulent, demeure secondaire à l'affirmation de soi et à la défense d'un statut en cours d'appropriation. Sachant cela, il nous paraîtrait pertinent d'étudier ce changement de paradigme entre l'engagement politique et l'engagement identitaire, et ce en analysant un corpus plus large et ainsi peut-être arriver à mieux comprendre comment évoluent les modalités de construction de figures de l'intellectuel. En effet, si l'on étudiait des discours plus espacés dans le temps, par exemple en reculant aux années 1960 ou 1970, peut-être arriverions-nous à mieux cerner ce changement que les auteurs postulent dans leurs textes et qui semble être constitutif de ce qu'ils conçoivent être leur identité. Bien que les textes que nous avons analysés ne s'attardent pas tous à comparer la situation passée à celle d'aujourd'hui, il y a pourtant des références claires à un changement qui aurait eu lieu et qui modifie grandement la façon dont ils doivent penser et se penser eux-mêmes.

Si, d'une part, la période de la Révolution Tranquille ne fait pas l'objet d'une nostalgie dans les textes observés, il nous faut néanmoins comprendre que plusieurs auteurs déplorent un rétrécissement de leur espace de parole, et que chacun, par le biais de ses discours et de sa stratégie discursive, cherche à investir un lieu de parole nouveau, adapté à ses besoins sans pourtant se référer à un passé plus florissant.

Par conséquent, une question pertinente consisterait à remettre les prises de parole observées dans un contexte temporel plus large, ce qui, une fois de plus, nous permettrait une vue d'ensemble et une meilleure compréhension des changements qui conditionnent la fonction de l'intellectuel contemporain. Il nous apparaît évident que le fait de comparer différentes pratiques discursives et différentes constructions de soi en tant que figure de l'intellectuel nous faciliterait la tâche pour identifier les spécificités de l'intellectuel québécois contemporain.

5.5 Limites de l'analyse

Pour bien clore cette recherche et discuter de tous ses angles, il est essentiel d'identifier certaines limites et certains aspects négatifs qui doivent être mentionnés par souci de transparence. En premier lieu, il faut dire que la constitution de la grille d'analyse, donc le fait de cibler les différents critères d'analyse, a été une étape laborieuse et a fait l'objet de nombreuses volte-faces. La principale d'entre elles est la suppression de deux catégories que nous aurions souhaité analyser dans les textes, et que nous avons rejetées après avoir recueilli les résultats et procédé à l'analyse concrète des textes : il s'agit de la catégorie des déictiques et de celle des subjectivèmes. Celles-ci, quoique très pertinentes, ont été mises de côté pour la rédaction du troisième chapitre principalement parce que leurs résultats étaient trop étendus. Effectivement, il aurait fallu les trier et justifier en quoi certaines informations auraient été plus utiles que d'autres. Étant donné le grand nombre d'éléments d'analyse recueillis dans les autres catégories, les déictiques et les subjectivèmes nous semblaient extrêmement laborieux à circonscrire de façon à répondre à nos questions de recherche, et il apparaissait aussi que cela nous empêcherait d'approfondir d'autres aspects plus pertinents en lien avec la problématique. C'est pour ces raisons que nous avons choisi de ne pas prendre ces catégories comme critères d'analyse, mais nous avons tout de même utilisé de très nombreux résultats obtenus ainsi pour faire la mise en contexte des textes (localisations temporelles et spatiales, pronoms, etc.) et pour analyser la stratégie discursive sous l'angle du vocabulaire (les subjectivèmes ayant été regroupés dans de nombreux cas en champs lexicaux).

Une autre limite à notre analyse pourrait être un certain manque de représentativité dans le choix des textes du corpus, car il est vrai que deux auteurs proviennent du même département universitaire, et que deux textes ont été publiés dans le même journal (*Le Devoir*). En ce sens, nous avons maintenu notre choix de textes malgré ces faiblesses pour favoriser la richesse du contenu et des pratiques discursives. Par exemple, dans le cas de Catherine Mavrikakis et d'Éric Méchoulan, tous deux professeurs au Département

des littératures de langue française de l'Université de Montréal, il est évident que les deux textes ne véhiculent pas du tout le même contenu, les mêmes opinions, et surtout mettent en place une forme et des stratégies bien différentes. Alors que Mavrikakis enseigne surtout la création littéraire et est connue du public pour ses oeuvres de fiction, Méchoulan est un spécialiste de la littérature classique en plus d'être un théoricien des études littéraires et de l'épistémologie. Par ailleurs, les deux textes parus dans *Le Devoir* présentent une certaine disparité de contexte (l'un étant une chronique standard, l'autre une parution spéciale dans le cadre du *Devoir des écrivains*), et une disparité dans le statut de l'auteur, l'un étant un journaliste régulier, l'autre agissant à titre d'invité. Leur forme est également bien différente, car l'article de Cornellier se présente comme une lettre et une réponse, tandis que l'autre s'apparente à l'éditorial. Bref, nous avons préconisé les qualités du texte en lui-même et surtout sa capacité à nous apporter des réponses quant à notre problématique, et ce en sacrifiant quelque peu la variabilité des plateformes et le statut professionnel des auteurs.

Dans un tout autre ordre d'idées, il est évident que le fait de choisir une méthodologie suppose d'en laisser certaines autres de côté, bien qu'elles eussent pu être pertinentes. En ce sens, nous aurions pu choisir d'analyser les pratiques discursives mises en place par les auteurs à la lumière des figures de rhétorique. Nous avons envisagé de construire notre grille d'analyse en fonction des trois éléments principaux des théories de la rhétorique, soit l'éthos, le pathos et le logos, mais nous avons finalement penché pour l'analyse des actes de langage qui nous offrait une taxinomie claire, mais aussi la possibilité de bricoler une grille d'analyse selon nos besoins. En effet, il existe de nombreuses taxinomies des figures de rhétorique, ce qui nous aurait compliqué la tâche tout en nous privant d'une certaine flexibilité.

Un autre aspect que nous avons laissé de côté en cours de route est celui de l'analyse du *feedback*, que nous aurions pu intégrer dans la catégorie de l'interaction. Ce choix découle de ce besoin que nous avons entrevu de demeurer autant que faire se peut à l'intérieur des limites du texte. Pour analyser le *feedback*, il nous aurait fallu axer notre regard plus longtemps sur le contexte, sur le médium, peut-être sur l'aspect biographique de l'auteur et sur ses autres publications, ce qui nous aurait éloigné de notre préoccupation première. Pourtant, dans une recherche ultérieure, cet aspect pourrait être intégré et serait d'une richesse assurée si l'on en croit les observations que nous avons pu faire notamment grâce aux réactions des internautes aux différents articles parus en ligne. Conséquemment, une approche qui aurait pu être pertinente est celle des théories de la réception, bien entendu si nous avons voulu porter notre regard sur le lecteur et sur la relation qu'il entretient avec les différentes figures de l'intellectuel en

formation. Nous aurions aimé nous questionner sur quel est le rôle de ce lecteur, et son pouvoir potentiel d'intervenir dans la formation de figures de l'intellectuel.

Une dernière piste qu'il aurait été possible et très enrichissant de suivre est celle de replacer notre problématique dans une dimension plus large : celle de l'identité québécoise en général. Nous avons l'intuition que les problèmes que rencontre l'intellectuel pour se faire entendre sont symptomatiques d'une certaine attitude par rapport à une l'identité québécoise qui est sans cesse mise en doute et qui relève d'un sentiment d'exiguïté, de péril identitaire et linguistique. En effet, l'intellectuel s'intéresse à de très vastes enjeux sociaux et culturels, et se pose comme un pilier de réflexion au sujet de l'identité collective. Bien que nous n'ayons pas traité explicitement cet aspect, l'intellectuel possède un regard ouvert sur différents enjeux et, par son discours, se fait le reflet de préoccupations globales et symptomatiques de son temps (par exemple l'omniprésence d'une logique économique dans les secteurs artistiques, la professionnalisation des savoirs, l'anti-intellectualisme, l'exiguïté linguistique, etc.).

5.6 Le dernier tour de piste

Les mots qui cloront cette recherche se dirigeront vers un certain regret que nous avons de n'avoir pu, faute d'espace, établir une certaine spécificité de l'intellectuel québécois contemporain. Bien entendu, nous avons élaboré des exemples probants de ce que peuvent être les mécanismes discursifs de construction de figures de l'intellectuel, mais l'étendue de notre de recherche ne nous permet que d'établir certaines hypothèses que nous aurions aimé pouvoir vérifier dans un corpus plus large. Nous croyons pourtant fermement que la méthodologie que nous avons expérimentée pourrait être réutilisée dans une recherche ultérieure, et de plus grande envergure, qui aurait pout but d'établir la spécificité de l'intellectuel québécois contemporain, que ce soit par rapport à une autre époque ou un autre contexte culturel. À cela, ajoutons que nous avons été témoins de certaines pratiques de soi, entourant ici la notion d'intellectuel, qui pourraient être reportées à d'autres autodéfinitions, d'autres processus de construction de soi plus larges par le biais du discours. Notre grille d'analyse, qui cherchait ici à établir comment la pratique de soi définit ou module le concept d'intellectuel, pourrait être reprise pour évaluer, de façon plus globale, comment se construit une voix à travers le discours, et comment cette voix parvient à percer le flot de commentaires dont l'individu est désormais entouré.

« Si les textes écrivent l'organisation, ils l'écrivent donc à travers toutes les figures qu'ils font et qui les font exister, parler et agir, ces figures qui constituent, par leur agencement discursif, le tissu organisationnel et social dans lequel nous évoluons » (Cooren, 2010 : 2). En effet, nous espérons ici avoir pu illustrer comment cette idée de Cooren peut se matérialiser, et comment, en fait, ce sont des figures telles que celles de l'intellectuel qui construisent le monde social dans lequel nous évoluons, et comment le discours, de cet angle de vue, est déterminant dans la compréhension du présent.

APPENDICE A

MAVRIKAKIS, CATHERINE. 2009. « Lettre à quelques camarades sur la question du mépris et du prix de la pensée »

Le prix Spirale-Eva-Le-Grand

On se rappelle le mémoire d'Eva Le Grand, décédée le 15 février 2004, collaboratrice invigile de Spirale, la petite fille de l'essai, créé en 1995, est devenu, à partir de l'automne 2003-2004, le prix Spirale-Eva-Le-Grand.

Ce prix est décerné chaque année pour un essai ou un recueil d'essais portant sur les arts, les lettres ou les sciences humaines ou toute question touchant la culture. L'ouvrage à avoir été publié au Québec ou ailleurs au Canada.

Le prix (une œuvre d'art d'un artiste québécois) symbolise et reconnaît la reconnaissance d'un ouvrage de référence. Les enjeux qui concernent aussi bien la culture québécoise et mondiale et qui s'inscrivent dans le travail de recherche et de critique accompli par la revue *Spirale*. Le prix de sélection est offert de jury. Le jury propose ses lauréats au cours de l'été et la liste des lauréats est annoncée au cours de l'automne.

- 2003-2004 Terry Godwin
DE SANSON À MOHAMMED ATTA,
POL SAVOIR ET SACRIFICE HUMAIN (Pélagie)
- 2002-2003 Walter-Lévy Bouchard
JAMES JOYCE, L'INLANDE, LE QUÉBEC,
LES MOTS (Éditions Trois-Pistoles)
- 2001-2002 Catherine May-Brière
CONDOMINER À MONTREAL, LES HELMETS
ET LA LOI À L'ÉCRAN (Pélagie)
- 2000-2001 Robert Richard
L'ÉMOTION EUROPÉENNE, DANTE, SADI, ADAM
(Éditions Varia)
- 1999-2000 Régis Lévesque
L'ATELIER DU DANSEUR (Éditions Pélagie)
- 1998-1999 Michel van Rossum
LE TEMPS ÉVENTUEL, HISTOIRE D'UN HOMME
ET DE PLUSIEURS MÉTIERS DE L'ÉCRIVAIN
- 1997-1998 Claude Lévesque
PAR-DELÀ LE MASCULIN ET LE FÉMININ
(Éditions Aubier)
- 1996-1997 Jocelyne Lévesque
PASSER À L'AVENIR, HISTOIRE, MÉMOIRE
DANS LE QUÉBEC D'AUJOURD'HUI (Éditions Varia)
- 1995-1996 Paul Chamberland
DU NOUVELLE BARBARIE (Éditions de l'Épave)
- 1994-1995 Régis Lévesque
LE SOLEM DE L'ÉCRITURE,
DE L'AUTOFICTION AU CYBERSOIN (Éditions)
- 1993-1994 Pierre Vachon
VIVREMENT UN AUTRE SIÈCLE! (Éditions Gallimard)
- 1992-1993 Marc Augier
LES IDÉOLOGIES DU RESSENTIMENT (Éditions)
- 1991-1992 Neil Blomquist
SELLING ILLUSIONS: THE CULT
OF MULTICULTURALISM IN CANADA (Pélagie)

Lettre à la question du

1 Amis,

En 1979, alors que j'entre à peine à l'université, dans un département de littérature, je pense avec une arrogance qui reste à l'époque encore un peu humble, avoir une idée juste de la place des intellectuels ou des universitaires dans le monde. Je crois comprendre ce qui se passe pour eux au Québec, en France et ailleurs. Mes neuf heures de philosophie chaque semaine en classe de terminale m'ont permis de disserter de façon théorique sur les liens entre l'intellectuel et le pouvoir. Durant la dernière année que je viens de passer à mon collège, un professeur de français est arrivé directement de Téhéran, cette ville au nom magique qu'il a quittée à toute vitesse, à cause de la révolution islamique. Là-bas, on vient de fermer les écoles étrangères et de s'en prendre aux quelques intellectuels qui restaient en Iran après le régime totalitaire, lui aussi, du Shah. Mon prof de philo, Michel Bourdeau, a fait Mai 68 et déteste, je le devine, les nouveaux philosophes qui deviendront pourtant célèbres et même romanciers. Bien que je vienne d'un milieu familial peu éduqué, les années que j'ai passées dans une école privée, « un lycée français à l'étranger » (comme on dit à l'époque), m'ont appris à croire, à tort, que l'éducation est une valeur universelle, que les gens intruits sont reconnus ici-bas, qu'ils sont importants pour les sociétés et que leur voix perçait. L'éducation vaincra l'obscurantisme. C'est ce que je pense. Participant, sans le vouloir, au mythe français de l'époque qui garde l'idéal des Lumières, je vois la vie comme un lieu de batailles pour les pensées et je crois que certaines idées changent le monde. Je suis simplement une fille de mon époque, de mon milieu. Quelqu'un qui finalement ne comprend pas grand-chose et qui surtout n'a aucune idée de ce qui s'en vient.

Je ne connais que le passé, et surtout pas l'avenir.

45 J'ai découvert au milieu des années 1970 en lisant Platon, et tout particulièrement *L'Apologie de Socrate* que mon grand frère affectionnait, qu'on pouvait mourir pour ses idées, qu'il existait des pays où certains individus se battent pour celles-ci et aussi pour la liberté

quelques camarades sur mépris et du prix de la pensée

d'expression. En 1979, je me mets à lire Senghor, Fanon, Césaire, Memmi, Vallières. J'apprends quels sont les enjeux intellectuels des luttes pour l'indépendance au Québec et ailleurs. Mon père a longtemps vécu en Algérie, et je me sens concernée à plus d'un titre par ces problèmes. Je comprends combien les littéraires, et tout particulièrement les poètes, sont là pour faire entendre la voix des opprimés. Je sens confusément que la philosophie n'est pas une discipline développée dans les nations minoritaires, qu'on lui préférera toujours la poésie qui exprimerait davantage l'esprit d'un peuple, d'une communauté, d'une oppression. Je suis quelques cours de philosophie à l'université et même si je préfère cette dis-

Trente ans plus tard, en 2009, je suis prête à désavouer la jeune étudiante un peu bécasse que j'ai été et qui croyait vraiment que les intellectuels existaient dans notre monde.

cipline à la littérature qui m'est enseignée de façon somme toute assez conventionnelle, je me dis que faire de la philosophie en 1979 au Québec relève d'une foi que je n'ai pas. Autour de moi, des jeunes hommes (que je m'amuse à appeler les conscrits) partent pour Heidelberg, Paris ou Oxford pour faire de la philosophie, celle que l'on ne fait pas vraiment ici. Moi, enfant d'immigrants, je n'ai pas le courage de m'exiler davantage. Au Québec, la littérature semble être vivante. Une promesse. J'en ferai donc.

Trente ans plus tard, en 2009, je suis prête à désavouer la jeune étudiante un peu bécasse que j'ai été et qui croyait vraiment que les intellectuels existaient dans notre monde. Mais sur les liens de la philosophie et du Québec, je continue à penser passablement la même chose, tout en déplorant peut-être toujours davantage cette absence d'amour de la philosophie en terre québécoise qui a donné naissance, il faut bien l'avouer, à très peu de philosophes et de théoriciens reconnus ici. Le poète s'est souvent vendu bien mieux que le philosophe et ce dernier a dû aller se faire voir ailleurs, s'il voulait écrire ou penser. Bien sûr, il est normal pour un intellectuel d'aller dans d'autres pays faire ses études, de se déplacer à travers la pensée et la planète, pour acquérir une formation. Mais pour ceux qui se destinaient à la philosophie à l'époque, la place faite à cette dernière au Québec rendait la nécessité de partir plus pressante, puisque l'exil était bel et bien à l'intérieur même d'une société qui semblait avoir condamné

une pensée autre que basée sur une politique nationaliste, pas toujours très philosophique.

Malgré le sentiment souvent très juste des dimensions réduites du milieu intellectuel et culturel ici, il y a eu quand même un moment, dans les années 1970 et 1980, un idéal poétique, la foi dans une poésie salvatrice (souvent proche de la chanson) confondue avec le discours national, qui donnait à ce dernier le souffle qu'il recherchait. La littérature pouvait alors se la jouer mégalomane. Elle participerait à l'avenir. La philosophie n'avait qu'à aller se rhabiller. Elle n'avait pas assez de racines.

La condition des poètes au Québec, on le dit assez, n'a plus rien d'idyllique aujourd'hui. Elle ne fait pas rêver. Je sais, comme tout le monde, à quelle pauvreté réelle et symbolique se condamnent de nombreux talents. Les recueils de poésie ne sont guère lus et passent à la trappe, plongés dans l'oubli avant même leur parution. La poésie, beaucoup moins proche des combats nationalistes, de projets rassembleurs, moins messianique qu'elle ne l'était dans les années 1970 et 1980, a perdu de son aura. On n'en a plus que pour les romanciers, les vrais méchants de ce monde, ces gens capables de pactiser avec le diable, l'establishment, le récit et éventuellement (qui sait?) le succès et l'argent. Dans la lutte que les intellectuels pourraient se faire sur la scène intellectuelle, si une telle scène existait, les poètes seraient immédiatement vaincus. Dans cette situation des plus précaires que connaissent la culture et la pensée au Québec, au Canada, et dans le monde, dans cette volonté d'extermination des intellectuels qui ne vient malheureusement pas seulement des gouvernements (soyons sérieux...), on peut évidemment s'accrocher à l'université et se dire avec raison que là se fabriquent des discours, des pensées importantes qui, bien qu'elles aient peu d'impact sur la société actuelle, en auront vraisemblablement un jour, sans que l'on sache comment, les voies de dieu étant impénétrables.

Il y a bien eu un embourgeoisement du Québec (semblable à celui qu'ont connu beaucoup de pays occidentaux) qui a permis un accès plus large à l'université et qui suscite un intérêt des plus nantis pour la « Grande Culture » et pour un type de réflexion soutenue. La mondialisation, même si beaucoup d'érudits et de savants la dénoncent, aura favorisé l'accélération des échanges entre les universités, les cultures. Les universitaires québécois sont invités dans le monde pour faire part de leurs travaux, de leurs recherches et il s'est vraiment établi un réseau de spécialistes qui donne à l'échange, peut-être, un sens.

Mais au Québec, au Canada, l'intellectuel dans la Cité, loin du monde universitaire, il faut l'avouer, est singulièrement peu présent. Cette place que le poète occupait parfois avant (on pense ici tous, pourtant sans vraie nostalgie, à Gérard Godin aux côtés de René Lévesque) n'est pas simplement vide, laissée vacante. Elle a complètement disparu de telle sorte que l'on oublie même sa nécessité. Les élections aux États-Unis ont quand même donné lieu à une résurgence de citations et de références historiques dans le discours politique. Ce n'est pas la moindre des réussites d'Obama. Ici, s'il arrive qu'à la radio de Radio-Canada, on nous sorte de temps à autre du placard intellectuel perçu comme honteux un philosophe ou un penseur pour venir parler d'un sujet précis, force est quand même de constater que l'on ne veut pas entendre les intellectuels dans les médias actuels. On leur préfère des spécialistes bâillonnés à l'avance qui viennent discuter sur un domaine très précis, mais dont l'intervention ne doit jamais déborder un champ de compétence très circonscrit. L'intellectuel qui, bien qu'ayant un domaine de spécialisation, pouvait donner son avis sur tout, a presque totalement disparu. Semblable au médecin généraliste, il est en voie d'extinction. On lui préfère l'expert dont la parole n'a finalement aucun retentissement dans le public, puisque son discours reste confiné à son savoir, extrêmement limité. On se méfie des quatre ou cinq figures d'intellectuel qui, comme des spectres, hantent de temps à autre les ondes médiatiques. On ne veut pas de personnages qui pensent, qui se battent pour des idées, qui critiquent ouvertement des situations ou des événements, des gens, des livres, mais on recherche des êtres qui détiennent un savoir calme et très précis dans un domaine étroit. Dans les médias, les intellectuels sont recrutés grâce à

des banques de données. Les universités dressent une liste de spécialistes qu'ils fournissent aux chaînes de télévision et surtout de radio, tant le visage de l'intellectuel a été évacué de toute représentation pour laisser la place à la voix grave du spécialiste. Il s'agit pour l'universitaire d'aller dire quelque chose sur un sujet bien particulier et surtout de n'avoir aucune idée sur le reste de l'univers qu'il n'a pas l'air de toute façon de connaître. Le charisme, l'engagement sont devenus extrêmement suspects, de même que le style. On aura beau me répéter que les médias veulent des gens qui séduisent et qui restent sans contenu, je soutiendrai que les universitaires qui passent dans les médias sont au contraire réduits à un contenu préformaté, sans aucun droit à une parole qui pourrait charmer. La domestication des intellectuels qui passe par la spécialisation ne leur est pas complètement imposée. Michel Surya a raison là-dessus dans son livre *Portrait de l'intellectuel en animal de compagnie*. Les intellectuels (mais existent-ils encore ? nous nous le demandons souvent) consentent à la portion congrue des médias en acceptant de ne prendre que la place qu'on leur donne, en jouant aux chiens savants qu'ils sont peut-être. Chacun dans sa niche se met à aboyer avec les loups.

C'est contre cette domestication de l'intellectuel que Jean-Paul Sartre tentait de lutter en 1964, quand il refusa le prix Nobel. Il disait alors qu'un écrivain ne devait pas devenir lui-même une institution ni se faire reconnaître par des organisations. Il y avait dans le geste de Sartre la peur de se faire avaler par un système, de perdre une liberté. Sartre disait qu'il voulait encore signer : « Jean-Paul Sartre ». Tout court. Et non : « Jean-Paul Sartre, Prix Nobel de littérature ». En 1969, Hubert Aquin refusa le prix du Gouverneur Général, même s'il se permit d'accepter d'autres prix par la suite, qui ne lui étaient pas décernés par le gouvernement canadien. En 1979, quand j'entre à l'université, j'ai à l'esprit que les intellectuels sont des gens libres, qui posent des actes qui ont un sens et un impact dans la société. Et comme pas mal de mes contemporains, j'ai, à l'époque, un rapport de très grande méfiance envers toute reconnaissance de la pensée. Ce mépris des prix a fait partie de ma formation la plus sérieuse. Pourtant, dans le contexte actuel, trente ou quarante ans plus tard, je pense que le refus du Nobel ou d'un autre prix n'aurait pas plus d'impact que son acceptation.

Dans les journaux, on consacre rarement plus de cinq lignes aux récompenses intellectuelles ou culturelles, et celui ou celle qui déclinerait l'anodin se verrait traité de prétentieux ou de pimbêche, parce qu'il ne peut plus rien y avoir de politique de nos jours pour l'intellectuel à mettre en scène un refus, à faire une scène. Dans nos sociétés occidentales, l'intellectuel n'a plus de pouvoir, et ce serait vraiment vanité que de croire à une place importante de la réflexion et de la culture dans le monde. Il serait de mauvais goût de faire du bruit à l'enterrement perpétuel de la pensée, et de tenter de réanimer ce qui est déjà depuis longtemps mort étouffé. Un refus de prix serait pris pour un caprice personnel du lauréat. Il serait impossible de voir dans un geste aussi vain une portée sociale ou politique.

Or il ne s'agit pas pour moi ici de tomber dans un cynisme que j'exècre et de dire que les intellectuels et les créateurs doivent accepter les prix qui leur sont parfois attribués parce qu'il n'y a rien à faire et que, de toute façon, l'acceptation d'un prix constitue un mal sans importance. Mais j'avoue ne pas savoir toujours comment vraiment redonner un sens à ce qui me semble être une

245 comédie un peu grotesque, mal jouée par les intellectuels et les institutions. Je suis particulièrement mal à l'aise quand il s'agit de défendre les prix pour la réflexion ou pour l'essai alors que si peu de gens s'intéressent encore à lire des livres qui ne racontent pas des histoires. Je suis bien placée pour le savoir... Les presses universitaires font exister les livres des savants et donnent une place méritée aux travaux d'érudits. Ces publications permettent, dans le meilleur des cas, de faire avancer les sciences (fussent-elles humaines) ou encore d'ajouter une ligne de plus dans le cv d'un professeur qui aura ainsi une promotion dans les années qui suivent la publication d'un ouvrage. Mais qu'arrive-t-il aux textes à valeur essayistique qui, tout en relevant d'une érudition et d'un travail de recherche, tentent aussi d'œuvrer plus largement à redonner une place à la pensée dans la Cité? Qu'arrive-t-il aux intellectuels qui ne sont pas des universitaires (je pense aux professeurs de cégep, aux psychanalystes, aux poètes, aux journalistes, aux pigistes de la réflexion et à tous ceux et celles qui sont de bonne volonté et pas trop bêtes) et qui me semblent vouloir, malgré tout, penser au Québec? Leurs livres ont souvent du mal à

.....
*... si l'intellectuel n'a pas de place désignée
 dans la Cité, sa seule chance est
 la communauté, même petite, et l'échange
 avec ses camarades, qui partagent
 malgré tout un rêve avec lui.*

se faire publier et ne font pas l'objet de reconnaissance. Ces essais qui semblent venus souvent de nulle part ont tendance d'ailleurs à disparaître, tout comme les voix éteintes des intellectuels d'ici.

Dans ces conditions, qu'apporte le prix *Spirale* de l'essai? Ce prix est décerné chaque année pour un essai ou un recueil d'essais publié au Québec ou au Canada, portant sur les arts, les lettres ou les sciences humaines ou toute question touchant la culture. À quoi peut-il bien servir? Que donne-t-il aux intellectuels et à la société? Le prix *Spirale*, devenu le prix Eva-Le-Grand en 2004, après la mort d'une essayiste, collaboratrice importante de la revue, existe depuis 1995. « Il veut reconnaître la contribution d'un ouvrage de réflexion sur des enjeux qui concernent aussi bien la culture actuelle que sa mémoire, et qui s'inscrivent dans le travail de recension et de critique accompli par la revue elle-même. » Très souvent, l'obtention du prix est saluée par quelques lignes polies, indifférentes, dans les journaux, et fait l'objet d'une fête organisée par la revue où l'on ne retrouve en général pas plus qu'une cinquantaine de personnes. En 2006, lorsque j'ai reçu ce prix, j'ai lancé à la blague qu'il s'agissait là pour moi d'un prix de camaraderie. Je n'avais pas tort. Si je voulais dans un premier temps ennuyer gentiment le comité de rédaction composé d'amis avec lesquels j'avais travaillé à *Spirale*, je pensais surtout à la question de la solidarité intellectuelle, faite sur l'amitié, à la base de regroupements des intellectuels en voie

d'extinction. Je l'affirme encore maintenant : j'ai reçu en 2006 un prix de camaraderie. J'en suis persuadée. C'est beaucoup. Je vous en remercie.

290

Si l'intellectuel refuse de se confondre avec l'universitaire spécialiste et ne veut pas appartenir à un réseau préfabriqué de reconnaissances institutionnelles dans des revues savantes, si l'intellectuel n'a pas de place désignée dans la Cité, sa seule chance est la communauté, même petite, et l'échange avec ses camarades, qui partagent malgré tout un rêve avec lui. C'est, à mon avis, une des rares façons pour l'intellectuel de ne pas tomber dans le cynisme que de croire encore à de petits groupes, de petites cellules où se donnent à voir des affinités de pensée et où la spécialisation de chacun n'est pas le dénominateur commun du regroupement. Il s'agit plutôt de réfléchir ensemble à un projet social, culturel et parfois politique qui, malgré les divergences d'opinions, crée une mini-société dont on peut rêver qu'elle soit contagieuse. Le prix Eva-Le-Grand a, bien sûr, quelque chose de désuet, de ridiculement petit. Le prix (simplement une œuvre!) ne vient pas couronner avec pompe et fracas un grand succès, mais au contraire montre que la culture fait circuler la culture, qu'il existe des liens entre les artistes, les penseurs et qu'une vision commune de réflexion est possible hors des départements universitaires, des corporations ou encore des associations de spécialistes.

320

Le prix *Spirale* est peut-être en train de tenter de réanimer chaque année quelque chose qui est déjà mort : la pensée hors des institutions de savoir et de la spécialisation meurtrière pour la réflexion. Alors, tant mieux. J'aime les gens qui s'acharnent à croire dans les rêves impossibles. Les intellectuels sont là pour cela sur la terre, pour faire advenir l'improbable.

325

Je souhaite donc longue vie à *Spirale*, cette revue qui croit encore en quelque chose comme à elle-même, à la pensée et à la culture, malgré des vents si défavorables. Bonne continuation à cette folie-là, si impossible.

330

Je vous embrasse, camarades.
 Encore merci. ☺

335

**CATHERINE MAVRIKAKIS,
 Prix Eva-Le-Grand 2006**

APPENDICE B

MOUAWAD, WAJDI. 2010. « Les estis d'intellectuels »

SAMEDI 6 AOÛT 2011

LE DEVOIR.com

Libre de penser

Accueil > Culture > Livres > Théâtre - Les estis d'intellectuels

Théâtre - Les estis d'intellectuels

Wajdi Mouawad 17 novembre 2010 Livres

À RETENIR



Né au Liban en 1968, Wajdi Mouawad a fui la guerre civile à huit ans pour

s'établir à Paris avec sa famille, avant de rejoindre le Québec en 1983. Comédien de formation, il est désormais auteur, metteur en scène et directeur artistique. Dernier ouvrage paru: *Ciels, Leméac / Actes Sud*. (Photo Mathieu Girard)

Parmi les différentes attitudes qui s'offrent à nous une fois que nous avons réussi à franchir les portes d'une librairie, la plus courante consiste à rester ébahis devant la quantité astronomique de livres que nous n'avons pas encore lus. Une vie ne suffirait pas à la tâche — et encore moins la nôtre, que nous trouvons, pour la plupart, et peu importe l'âge, déjà très avancée. On se dit: «Tout ce que je n'ai pas encore lu.»

Il existe aussi une autre attitude, tout aussi courante, c'est celle du collectionneur. Celui-là sévit secrètement, sans que l'on puisse le repérer, dans tous les supermarchés de livres (Renaud-Bray, Provigo, Carrefour, Ikéa et Archambault). Il a chez lui, ce collectionneur, bien rangés par ordre alphabétique, tous les auteurs qu'il faut avoir: Apollinaire et tous les A, Baudelaire et tous les B, Camus et tous les C, Duras et tous les D, Echenoz et tous les E...

Celui-là, le collectionneur, en est (si l'on veut une lecture psychanalytique du phénomène) encore au stade anal. Il garde sa crotte. Elle est à lui. C'est sa crotte! Il la collectionne, il l'astique, l'époussette, et la range sur les étagères de sa bibliothèque. Lire importe peu du moment que toutes les cases sont remplies, du moment qu'il a chez lui, alignés, dans son foyer, les auteurs que Pivot lui a dit qu'il fallait avoir parce que ce sont les 1001 auteurs qu'il faut avoir chez soi. C'est un super obéissant. C'est d'ailleurs lui qui a inventé cette expression qui se retrouve dans tous les sites de ventes de livres: «Ceux qui ont acheté ce livre ont aussi acheté...» — comme si on leur avait demandé quelque chose à ces connards, comme si, parce que les autres ont aussi acheté ces autres livres, c'était un argument suffisant pour les acheter à notre tour.

Il existe une autre façon de rentrer dans une librairie, qui comporte, cependant, quelques risques de dérapages et exige un minimum de préparation: il faut d'abord repérer un libraire. Un libraire oeuvre dans une librairie. Il ne travaille pas dans un magasin. Mais ce n'est pas là son trait le plus caractéristique. Non. C'est un zigoto. C'est-à-dire que c'est un individu de mauvaise foi qui peut, à la limite, refuser de vous vendre un livre parce qu'il a le sentiment que vous vous le procurez pour les mauvaises raisons et qui sera capable de vous faire sortir de sa librairie avec l'oeuvre complète de Blaise Cendrars entre les mains quand vous étiez venu acheter innocemment, et pour la vingtième fois, *Le Très-Bas* de Christian Bobin pour l'offrir encore à un de vos amis. Donc, après avoir repéré le libraire, vous devez à présent vous trouver un couteau, un poignard ou, encore mieux, un revolver.

Quand ces deux paramètres sont remplis, vous entrez dans la librairie et, ni un ni deux, vous vous avancez vers le libraire, vous le pogniez par le collet, vous le plaquez contre un mur, vous lui flanquez

votre gun sur la tempe, vous crinquez le chien et vous lui dites, en lui faisant comprendre que ce n'est pas une blague et qu'en aucun cas vous n'hésitez à tirer: «Il est où, le criss de livre, le seul, l'unique, qui va agir sur moi comme l'eau bouillante agit sur l'esti de poche de thé pour en révéler toutes les saveurs? Il est où le livre qui va m'ébouillanter et libérer de moi les parfums que je ne parviens pas à libérer par moi-même? Il est où? Réponds ou bedon je grille ta cervelle de libraire! Puis parle-moi pas du livre que tout le monde a lu ni du livre que tout le monde dit qu'il faut avoir lu, parle-moi surtout pas du livre qui a gagné l'esti de combat du livre à la radio parce que là c'est le chargeur au complet que je vas te vider, parle-moi pas des palmarès, parle-moi pas de ton salon du livre, parle-moi pas des prix, parle-moi pas des chroniqueurs, parle-moi pas de personne, parle-moi de toi, puis parle-moi à moi!» Bon. À partir de là, et dépendamment de la réaction et de la réponse du libraire, il vous appartiendra d'appliquer votre libre arbitre.

Échapper à la dictature du bruit. La dictature du «tout avoir lu» creuse nos tombes, achat après achat. Lire ne signifie pas: lire tout. Il est possible de ne lire, toute sa vie durant, qu'un seul livre. Mais alors on le lit!

Sophocle n'a jamais lu Shakespeare.

Montaigne n'a pas ouvert une seule fois La Métamorphose de Kafka.

Proust ne connaît pas Cormac McCarthy.

Ce n'est pas une simple question de chronologie. La seule façon d'échapper à l'obéissance c'est la désobéissance et, parfois, mourir avant l'écriture du prochain best-seller resté le meilleur moyen pour ne pas avoir à le subir.

Échapper à la culture! La culture est accumulation de livres, or la littérature est un livre. Un seul. Toujours. Jamais deux. Même quand on en lit deux, il faut bien poser l'un pour ouvrir l'autre. La culture est le poison de tout geste d'expression. Écrire pour appartenir à sa culture c'est obéir à ce qu'il y a de plus détestable dans cette culture. La culture est le mot qui permet de ne pas dire le mot «art». La culture n'est pas la fierté d'aucun peuple. La fierté d'un peuple c'est son courage à ne jamais obéir à ce qui, chez lui, et malgré lui, veut s'instaurer comme culture: langage au lieu de langue, tradition au lieu d'altérité, passé au lieu de mythe.

L'histoire du boa

Mais c'est ici une chronique de théâtre. Je referme la parenthèse. Théâtre donc. En 8000 signes. Et bien! Comme d'hab: subordonnés aux abonnements, assujettis aux demandes de subventions qui sont la forme contemporaine de la torture découverte par les États démocratiques envers leurs dissidents qui n'ont de dissident que le désir: «Quel est ton projet? Avec qui? Pourquoi? Pour qui? Quelle conception as-tu du théâtre? Quelle sera ta mise en scène, connard? Devant quel public, enfoiré, quel est ton budget, gros cave? Envoye! Shoot! Réponds sacrament puis vite à part de d'ça parce que j'en ai 400 comme toi qui veulent se faire torturer, pis t'as intérêt à bien répondre sinon ta subvention tu vas l'avoir dans le cul!»

Les «artistes», transformés en préposés à l'industrie culturelle, font rayonner ladite culture aux quatre coins du monde... le coin étant précisément l'unique place où il leur est permis de rayonner. Cadenassé par les ententes syndicales signées entre chaque corps de métiers, le théâtre au Québec est passé, en 20 ans, de l'art de créer avec peu à celui d'administrer avec encore moins. C'est l'histoire du boa qui s'est pris pour sa propre branche et, troquant sa flexibilité contre la rigidité, n'a plus été en mesure de dessiner les courbes infinies que sa morphologie particulière lui permettait de dessiner auparavant.

Que faire?

Cesser de faire de l'économie, se remettre à faire de la politique. Faire des spectacles qui énervent! En d'autres termes? Donner les théâtres aux récalcitrants, aux criss d'intellectuels. Au Québec, ils sont légion : Olivier Choinière, Christian Lapointe, Denis Marleau, Évelyne de la Chenelière, Marie Brassard, 80 Gabriel Arcand... Ils ne vous le diront pas, ils diront même: «Moi? JAMAIS!!» Mais ce sont des estis d'intellectuels! Ils se promènent avec un couteau dans la poche ou un gone! Ils ont tous un libraire traumatisé à leur actif! Ils ne collectionnent pas! Ce sont des macaques et ils sont l'avenir du théâtre. Pour 100 ans. C'est eux. Ils sont sublimes!

En vrac

85

- «Il faut subir le poids de ces temps d'affliction, dire ce que nous sentons, et non tout ce qu'il y aurait à dire. Le plus vieux est celui qui a le plus souffert. Nous qui sommes jeunes, nous ne verrons jamais ni tant de maux, ni tant de jours.» (Dernière phrase du Roi Lear de Shakespeare.)
- «Il ramènera le coeur des pères vers leurs fils et le coeur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne frapper le pays d'anathèmes.» (Dernière phrase de l'Ancien Testament).
- «Si l'on savait, si l'on savait!» (Dernière phrase des Trois soeurs d'Anton Tchekhov.)

lecture, libraire, Wajdi Mouawad, Le Devoir des écrivains

Haut de la page

APPENDICE C

LAPERRIÈRE SIMON. 2010. « Lettre ouverte à Wajdi Mouawad »



Lettre ouverte à Wajdi Mouawad

SUBLERING.COM - CULTURISME - par Simon Laperrière - le 21/11/2010 - 7 réactions -    

- 1 Pendant ce temps au Québec, le louangé homme de théâtre Wajdi Mouawad, auteur actuellement « dans le vent » suite à la sortie en salles de l'adaptation cinématographique de sa pièce Incendies, déniche un poste de chroniqueur entre les pages du quotidien *Le Devoir*. Son premier article aura au moins le mérite
- 5 d'en faire réagir plus d'un au cœur de la Belle Province. En empruntant un ton à la violence douteuse, Mouawad profite de sa nouvelle tribune pour régler ses comptes envers les libraires, les intellectuels et les institutions culturelles locales. Si l'auteur voulait jouer dans la catégorie réactionnaire et créer la polémique, il a réussi haut la main. Mais en y regardant de plus près, on découvre que derrière
- 10 toute cette rage se dissimule des propos aussi confus que contradictoires, sur la culture et la littérature, et une série d'erreurs de débutant. De la provocation gratuite, tout simplement. En plein dans le genre qu'habituellement on ignore, parce que l'on a mieux à faire. Mais puisque Mouawad bègue désespérément pour gagner de la visibilité, nous allons lui accorder ce petit plaisir. La bêtise est un
- 15 mal outre-atlantique qui doit être dénoncé, surtout lorsqu'elle est publiée dans un journal qui se veut respectable. Alors c'est depuis la France que je vais vous parler. Wajdi Mouawad, bienvenue sur le Ring.

Lire le texte en question publié sur *Le Devoir*

Cher Wajdi Mouawad,



C'est à titre « d'estie d'intellectuel » que je m'adresse à vous. À reculons, dois-je préciser. Je ne suis pas naïf et sais très bien que réagir à votre chronique publiée la semaine dernière dans *Le Devoir* viendra vous donner raison. Vous serez alors en droit de vous féliciter d'avoir touché une corde sensible en exposant un problème culturel véritable que l'élite québécoise dissimule sournoisement pour ne pas mettre en jeu leur carrière respective. « Si l'on savait, si l'on savait ! », affirme Tchekhov que vous citez en guise de conclusion à votre texte incendiaire. Il aurait donc été préférable de me taire, un moyen efficace pour mettre définitivement terme au débat que vous lancez à vos lecteurs. Mais il est de mon devoir de prendre la parole. D'abord, parce qu'un silence de la part de vos opposants vous sera aussi profitable qu'une critique, peut-être même plus. Une absence de contre-attaque signifierait que l'on vous craint, que l'on n'ose pas se mettre en conflit avec vous puisque la bataille est perdue à l'avance. Évidemment, c'est faux. Vous n'impressionnez personne M.

Mouawad, pas même vos défenseurs qui, même s'ils vous féliciteront de dire tout haut ce qu'ils pensent tout bas, devront néanmoins admettre que vous n'apportez rien de neuf à un discours archaïque. Ensuite et surtout, parce que les « esties d'intellectuels » ont la responsabilité envers leur société de mettre les pendules à l'heure lorsque nécessaire. Ils ne jouent pas le rôle de dictateur

50 de la pensée, comme vous le laissez sous-entendre, mais celui de guide à ceux qui daignent les écouter. Ainsi, si j'ai pris la décision de prendre la parole, c'est d'abord et avant tout pour vos lecteurs que vous induisez en erreur lorsque vous adoptez une posture autoritaire sur un sujet dont vous ignorez visiblement tout.

Culture

55 En se fiant à la première partie de votre chronique, la culture consiste en une construction faite à partir d'une accumulation de livres, mais également du matériel promotionnel qui les accompagne, ce qui inclut prix, palmarès, critiques et publicité. Voilà donc le problème principal de votre argumentation. Ce que vous désignez comme « culture » est en fait l'industrie culturelle et il s'agit d'une grave erreur que d'affirmer que les deux ne font qu'un. Évidemment, le second dépend du premier. Pas de librairie sans livre, règles du marché l'obligent. Mais le lien entre la culture et son

60 industrie s'avère univoque. La culture est ce qui survit aux modes, résiste aux prix et qui se bâtit par elle-même. Je vous cite un exemple fort simple. Depuis que Michel Houellebecq a remporté le Goncourt pour *La carte et le territoire*, plusieurs critiques littéraires ont profité de l'occasion pour revenir sur le cas Céline. En 1932, l'écrivain français est en lice pour le prestigieux prix avec *Voyage au bout de la nuit*, mais celui-ci tombera finalement entre les mains de Guy Mazeline. Son roman,

65 *Les loups*, ne résistera pas au passage du temps, malgré ces lauriers. Aujourd'hui, plus personne ne lit Mazeline et je vous lance comme défi de trouver une copie de son ouvrage en magasin. Tant qu'à Céline, inutile de vous rappeler le statut qu'il occupe aujourd'hui. Les prix ne sont pas garants de postérités, tout comme les succès publics et critiques et ce, qu'importe la machine promotionnelle qui soutient les oeuvres. L'industrie culturelle est de nature éphémère, elle crée des événements en

70 suivant une logique du profit, mais la culture, une construction humaine plutôt que mercantile, se charge du panthéon, celui-ci étant également vouée à changer au travers des siècles. *Incendies* de Denis Villeneuve, par exemple, a actuellement le vent dans les voiles, est applaudi partout et est déjà encensé comme chef-d'œuvre, mais seul le temps nous dira s'il ne s'agit pas en fait d'un simple feu de paille. Vous me rétorqueriez avec raison que la popularité de Shakespeare à son époque a eu

75 un impact immense sur sa notoriété actuelle, mais qu'en est-il de son contemporain John Fletcher, dramaturge également à succès errant aujourd'hui dans les notes de bas de page ? Que vous n'êtes pas conscient de ce phénomène évident est d'une curiosité aberrante. J'ajouterai également que vous donnez l'impression de vous plaindre la bouche pleine alors qu'actuellement, vous profitez pleinement de l'aura que vous apporte l'industrie culturelle. Tel que mentionné plus haut, *Incendies* est l'événement cinématographique de l'heure. Ce succès a une répercussion importante sur la

80 vente de vos oeuvres en librairie qui ont eu droit à de nouveaux tirages. Plusieurs ont vu l'adaptation de Villeneuve tout simplement parce que c'était à ne pas manquer et parmi eux se trouvent les spectateurs de vos pièces à venir. Votre oeuvre vient donc, pour reprendre vos propres termes, s'instaurer comme culture. En suivant votre logique, il faudrait la fuir.

85 De toute la manière, échapper à la culture demeure en soit impossible. Dès notre naissance, elle nous habite et participe à la formation de notre moi respectif et collectif. Il s'avère cependant possible de réagir à elle en, comme vous le proposez, refuser de lire un classique uniquement parce qu'il en est un ou de ne rien lire du tout. Cela n'empêchera cependant pas la culture d'exister, d'émaner de nos choix et tranquillement, de se les approprier puisqu'elle se moule à partir de nos

90 mouvements à travers elle.

Littérature

Votre définition de la littérature s'avère également curieuse. Lorsque vous affirmez que « [...] la littérature est un livre. Un seul. Toujours. Jamais deux. Même quand on en lit deux, il faut bien poser l'un pour ouvrir l'autre. », cela viendrait à dire que la littérature n'existe qu'au moment de la

95 lecture. Une fois ma copie de *Ciels* déposée sur ma table de chevet, elle redevient objet alors qu'il n'y avait que quelques instants, elle était art. Cette conception métaphysique, bien qu'intéressante, m'apparaît fautive. Un lecteur n'est pas un magnétoscope qui, une fois la cassette éjectée de son corps, ne conserve aucune trace du film qu'il a diffusé sur le téléviseur. D'autres « esties d'intellectuels » l'ont démontré avant moi. la littérature reste en nous longtemps après la lecture.

100 Tout comme la culture, un individu demeure marqué par les textes qu'il a croisés lors de son parcours. C'est l'un des moyens permettant justement à la littérature de survivre en-dehors des livres. Rappelez-vous des hommes-romans chez Bradbury. Vous signalez d'ailleurs cette réalité en mentionnant les noms de Sophocle, Montaigne et Kafka, puis, en guise de conclusion, en citant des passages d'œuvres vous ayant marquées. Votre relation avec la littérature, tout comme la mienne, 105 transparaît alors dans nos écrits.

D'ailleurs, la présence de ces citations en fin de texte est problématique. Alors que vous invitez les lecteurs à ne pas lire les classiques établis uniquement à cause de ce statut, vous vous armez de références à eux pour soutenir votre argumentation. Vous me direz que vous avez lu ces œuvres sans tenir compte de l'aura sacrée qui les entoure, mais vous savez aussi bien que moi que l'on ne 110 cite pas Shakespeare, Tchekhov et la Bible innocemment, qu'ils imposent une indéniable autorité à cause de leur stature canonique. J'admets qu'apprécier un livre uniquement parce qu'il s'agit d'un classique est une erreur. Rabelais m'ennuie, par exemple. Cela dit, je ne peux pas renier qu'il s'agit d'un outil précieux pour saisir la pensée d'une époque et, par analogie, de nos origines. Il y a une raison pourquoi on qualifie ces livres d'œuvres phares : ils nous éclairent. Sur notre passé, mais 115 aussi le monde dans lequel on vit. Comme l'explique Philippe Sollers : « Ainsi : j'ouvre Homère, Shakespeare, Molière, Pascal, et le réel, le réel d'aujourd'hui même se découvre sur un autre aspect. (1) »

En ce qui concerne la problématique du « tout lu », il ne s'agit pas tant d'une dictature que d'une réalité à laquelle se frappent même les lecteurs les plus voraces. Pierre Bayard (2) l'a 120 magistralement démontré bien avant vous grâce à *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, brillant essai sur la non-lecture. On pourrait croire qu'il rejoint votre pensée lorsqu'il pose cette question :

« Comment ne pas se dire, face au nombre incalculable de livres publiés, que toute entreprise de lecture, même multipliée sur l'ensemble d'une vie, est parfaitement vaine au regard de tous les 125 livres qui demeureront à jamais ignorés ? (3) »

Mais en fait, Bayard démontre que le projet même d'une dictature du « tout lu » n'a pas lieu d'être puisque son projet ne peut jamais être mené à bout. Pareille entreprise, même pour un individu semblable à l'Autodidacte de *La Nausée* qui lit la totalité des ouvrages d'une bibliothèque en suivant leur ordre alphabétique, est impossible. Il serait donc bête de générer la crainte chez, 130 ironiquement, vos lecteurs à propos d'un mal inexistant. À la place, ils gagneraient beaucoup à se référer à Bayard qui leurs démontrera qu'il n'y a pas honte à ne pas lire certains classiques et qu'il est possible de se repérer parmi tous les ouvrages jamais parcourus. De plus, Bayard explique, comme vous, qu'il est certes possible de devenir un non-lecteur intégral. Cependant, il approfondit sa théorie pour démontrer que cela n'empêchera pas cette personne de connaître les livres et d'avoir 135 une opinion valable sur eux. Il n'échappera donc pas à la littérature, même s'il n'a jamais tourné la moindre page.

Triste nouvelle dans votre cas. Car en vérité, votre invitation à la non-lecture n'est pas la même que celle proposée par Bayard, qui ne renie d'ailleurs pas complètement la lecture elle-même. Elle permet plutôt de cacher vos origines. Ce sera néanmoins peine perdue. Le non-lecteur intégral 140 conceptualisé par Bayard sera néanmoins capable de vous dévoiler sous votre visage de plagiste.

Quand le boa s'étouffe avec sa queue

La personne qui profite le plus de votre projet de fuite de la dictature du « tout lu » n'est pas vos destinataires, M. Mouawad, mais vous. Bien sûr, si vos lecteurs cessent de se lamenter devant la quantité écrasante de livres pour finalement n'en lire qu'un seul, il y a moins de chance à ce qu'ils 145 découvrent vos sources. Sources que vous vous appropriez dans votre petite chronique en ne leur apportant aucun réel changement. Ce que vous énoncez n'a rien d'original, tout comme la violence qui se dégage de votre style.

Artaud n'a pas lu Mouawad.

Mais vous oui.

- 150 Ce qui explique pourquoi vous plagiez les grandes thèses du manifeste *Le théâtre et son double*. Peut-être l'avez-vous fait inconsciemment, ce qui confirme que la littérature reste en nous une fois le livre refermé. Je suis prêt cependant à vous pardonner puisque, comme le propose encore une fois Sollers : « Notre prétendue originalité ou authenticité n'est rien d'autre qu'une exagération narcissique. » (4)
- 155 Ainsi, vous désirez devenir le nouvel Artaud en étant réactionnaire à la culture et en finir avec les chefs-d'oeuvre ? Pourquoi alors ne pas mettre en branle son projet du théâtre de la cruauté ? Votre ambition, après tout, de faire un théâtre qui énerve suit la logique [...] d'un théâtre grave, qui, bousculant toutes nos représentations, nous insuffle le magnétisme ardent des images et agit finalement sur nous à l'instar d'une thérapeutique de l'âme dont le passage ne se laissera pas oublier" (5). Voilà en plein le type de spectacle qui énervera les récalcitrants que vous vous plaisez tant à énumérer. Je vous invite même à concrétiser ce projet sans le soutien des institutions financières. Vous vous verriez par la suite complètement libéré de l'impitoyable administration de l'industrie culturelle et de ses injustices. Enfin, vous allez pouvoir créer sans vous soucier si votre projet aura ou non un financement du Conseil des Arts du Québec.

165 Votre chronique n'est pas votre première montée de lait contre le monde entier.

- Si vous me permettez M. Mouawad, je crois que bien que c'est ici où je touche à la corde sensible. Soyez franc, mais qui êtes-vous pour critiquer les institutions culturelles alors qu'elles vous soutiennent depuis déjà plusieurs années ? Après tout, il suffit d'ouvrir un exemplaire de votre
- 170 pièce *Incendies* publiée chez Babel pour découvrir, dès les premières pages, l'arsenal impressionnant de subventions qui vous appuie. Et si vous avez le luxe de les dénoncer, c'est parce que votre notoriété vous assure un financement constant. Ne venez pas jouer le rôle de l'artiste de la faim alors que nos institutions seront toujours présentes pour vous soutenir. Contrairement à une vague importante de cinéastes québécois indépendants, vous n'avez pas eu à payer de votre poche la production de *Littoral*, votre premier long métrage. En plus d'être un plagiste, vous êtes également un hypocrite. Traiter vos collègues de macaques autant que vous voulez, vous faites partie du même troupeau.

- À la lumière de cette vérité, il devient de plus en plus difficile de vous prendre au sérieux. Tout comme lorsque vous inventez un scénario où un individu menace du revolver un libraire. Il y a
- 180 effectivement là un paradoxe. De la part d'un artiste dont l'ensemble de l'œuvre dénonce la violence au Moyen-Orient, on ne peut être surpris lorsque vous invitez, même métaphoriquement, vos lecteurs à prendre les armes pour agresser un vendeur de livres.

- Il faut vous rendre à l'évidence, vous êtes beaucoup plus conformiste que vous ne le laissez présager. Le simple fait d'avoir désormais une chronique le confirme. Vous voilà désormais parmi
- 185 ces artistes québécois dont la simple notoriété suffit pour justifier l'obtention d'une plateforme d'expression dans les médias de masse. En bon élève de Pierre Foglia et Nelly Arcan, vous répondez également aux critères de la chronique idéale. Vous abordez des sujets chauds auxquels votre lectorat peut aisément s'identifier, mais vous les présentez comme des problèmes auxquels vous flanquez sur le champ une solution. Il y a trop de livres ? N'en lisez qu'un. Impossible de savoir
- 190 quelle formule vous a mené à pareil résultat, vous préférez plutôt la dissimuler. Avoir accès à votre équation pourrait s'avérer nocif, elle mènerait votre lecteur à se former une opinion autour des forces et des faiblesses de votre pensée. À la place, vous lui offrez tout cuit dans le bec, vous réfléchissez à sa place, comme le fait votre conception orwellienne de la « culture. » Il vous amuse de vous référer à la psychanalyse pour décrire le collectionneur modèle prisonnier de son stade
- 195 anal. Il devient alors invitant d'employer la même doctrine pour voir en votre portrait des dictateurs une projection sur un objet externe d'une facette refoulée de votre inconscient.

Wajdi Mouawad, vous demeurez néanmoins tout à fait admirable. Vous avez compris que pour maintenir l'attention, il suffit de parler plus fort que les autres, de « shaker la baraque » comme nous disons au Québec. Votre chronique n'est pas votre première montée de lait contre le monde entier. Personne n'a oublié votre colère immense envers les publicités du Théâtre du Nouveau Monde. Et vous continuerez à le faire, la provocation gratuite et volontaire étant tellement profitable à l'artiste engagé. Si jamais vous rencontrez d'autres « esties d'intellectuels » comme moi sur votre route, il vous sera toujours possible de les taire à coups d'insultes Vous êtes au bout du compte l'avenir de la polémique.

205 Vous êtes sublime.

Simon Laperrière

Programmateurl du Festival Fantasia, premier festival de films de genre d'Amérique du Nord.

1 SOLLERS, Philippe, « Calvino lecteur », in Italo CALVINO, Pourquoi lire les classiques, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. III.

2 D'ailleurs, Bayard, grâce à son avant-dernier essai intitulé Le plagat par anticipation, serait probablement apte à vous démontrer que vous vous trompez et que Sophocle a lu Shakespeare.

3 BAYARD, Pierre, Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?, Paris, Minuit, 2007, p. 23.

4 Ibid.

5 ARTAUD, Antonin, Le Théâtre et son double (1938), Paris, Gallimard, 1964, p. 132.

<http://www.surlering.com/article/article.php/article/lettre-ouverte-a-wajdi-mouawad>

APPENDICE D

*MÉCHOULAN, ÉRIC. 2005. « Introduction ou pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ». In *Le crépuscule des intellectuels**

LE CRÉPUSCULE DES INTELLECTUELS

ÉRIC MECHOULAN

LE CRÉPUSCULE DES INTELLECTUELS

De la tyrannie de la clarté
au délire d'interprétation

« Nouveaux Essais *Spirale* »
Éditions Nota bene

Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada,
la SODEC et le ministère du Patrimoine du Canada
pour leur soutien financier.

Je crois que, tout comme les adeptes de
monsieur Kant reprochent toujours à ses
adversaires de ne pas le comprendre, il y
a également beaucoup de gens qui
croient que monsieur Kant a raison parce
qu'ils le comprennent.

Georg Christoph LIGHTENBERG

Quel intérêt y a-t-il à étudier la philoso-
phie, si tout ce qu'elle fait pour vous est
de vous rendre capable de vous exprimer
de façon relativement plausible sur
certaines questions de logiques abstruses,
etc., et si cela n'améliore pas votre façon
de penser sur les questions importantes
de la vie de tous les jours, si cela ne vous
rend pas plus conscient qu'un quel-
conque journaliste dans l'utilisation des
expressions dangereuses que les gens de
cette sorte utilisent pour leurs propres
fins ?

Ludwig WITTGENSTEIN

ISBN : 2-89518-202-7

© Éditions Nota bene, 2005

OU POURQUOI FAIRE SIMPLE
QUAND ON PEUT FAIRE COMPLIQUÉ?

Ce livre fait partie de ces textes qu'on dit
« d'humeur », ce qui signifie en clair « de mauvaise
humeur ». Mais je ne voudrais pas qu'il s'y réduise :
la mauvaise humeur n'a d'intérêt pour un public
qu'au moment où elle permet de remettre en cause
certains fonctionnements sociaux ou certaines tour-
nures culturelles. Si elle fleurit dans la seule pous-
sée d'un urticaire personnel, elle n'a rien à faire
dans un ouvrage.

L'origine de ma mauvaise humeur se trouve
dans un compte-rendu par Louis Cornellier, dans le
journal *Le Devoir*, d'un ouvrage de Laurent-Michel
Vacher, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et
la pensée fasciste*¹. Je ne savais pas au départ si le
livre de Vacher était vraiment désastreux, mais le
compte-rendu de Louis Cornellier sonnait à mes
oreilles comme un excellent exemple de l'anti-
intellectualisme le plus horripilant, l'anti-
intellectualisme savant, par où l'on gagne sur tous
les tableaux : dominer, de l'intérieur du cénacle

1. Laurent-Michel VACHER, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*, Montréal, Liber, 2004. Désormais, je mettrai la référence aux pages de cet ouvrage directement dans le corps du texte.

philosophique, le maître-penseur que l'on démolit ; séduire, à l'extérieur, les badauds qui méprisent *a priori* le travail intellectuel (autrement dit, à ce qu'il paraît, la majeure partie des Québécois — mais ce sont les intellectuels qui prétendent cela...). Le compte-rendu étant fort élogieux, on pouvait raisonnablement supposer le pire.

Le pire n'a pas eu lieu, mais l'ouvrage de Vacher n'en est hélas pas très éloigné. C'est d'autant plus dommageable que Louis Cornellier (et j'imagine nombre d'autres adeptes) épousait les propos de Vacher comme s'il s'agissait de ceux d'une idole de la philosophie au Québec : « le plus mordant et le plus talentueux des philosophes québécois », écrivait-il. Or, j'avais en mémoire — restons dans les anecdotes — le propos final de Georges Leroux (autre critique au *Devoir* et professeur de philosophie à l'UQAM) dans un colloque sur la modernité au Québec qui se tenait en novembre 2003 : il mentionnait le très piètre état de la philosophie québécoise, le manque de réflexions de fond hors des travaux érudits et (trop) spécialisés des universitaires¹. Il semblait qu'avec ce texte de Laurent-Michel Vacher, justement parce qu'il s'élevait contre une des idoles sacralisées par l'exégèse érudite, et sur laquelle

1. Georges LEROUX, « De la résistance au consentement. La philosophie au Québec et les enjeux de la modernité », *Constructions de la modernité au Québec. Actes du colloque international tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*. Sous la direction de Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge, Québec, Lanctôt éditeur, 2004, p. 351-374.

Louis Cornellier, en bon élève, frappait à son tour volontiers, on aurait un excellent exemple de ce que la philosophie québécoise pouvait produire. Malheureusement, on a les disciples qu'on mérite et la philosophie dont on est digne.

Cet ouvrage demandait une réplique (mais une réplique qui dépasse le sujet circonscrit du désaccord), parce qu'il témoigne aujourd'hui d'un danger qui guette les intellectuels : par rapport à qu'on appelle de plus en plus souvent — avec une auto-complaisance que je trouve détestable, nouvel avatar de l'idéologie moribonde du progrès — la *société du savoir*, il faut tâcher de faire comprendre que cette société du savoir est l'opposé de ce qu'on nomme — avec une auto-complaisance encore plus grande, dans la mesure où elle sert la cause et alimente les emplois de ceux qui l'énoncent — la *société de l'information*. On doit, en effet, se battre pour que cette société du savoir soit véritablement une société de la *formation* et pas seulement de l'information.

Aux côtés de ce que j'appellerai le journaliste, qui alloue à chacun sa dose d'information quotidienne, devrait se trouver l'intellectuel, qui propose une autre drogue : la réflexion. Le premier cherche l'économie et la rapidité, il a besoin de simplifier (Les gros titres ne sont pas une forme typographique banalement nécessaire des journaux, ils révèlent le caractère fondamental du journalisme ; de même que le terme de « presse », emprunté à l'imprimerie, désigne parfaitement l'avidité temporelle dont il fait preuve) ; le second fait dans les

nuances et la complexité, il a besoin de prendre son temps (jusqu'à paraître inutile pour qui cherche des gains rapides).

80

Contrairement à ce que l'on pense ordinairement, le journalisme ne s'occupe pas des événements, mais de la nouveauté (quand bien même cela conduit à octroyer à la mélodie de ce qui revient avec une banalité écoeurante les *staccatos* pompiers d'une fanfare afin de mieux faire croire que l'on va apprendre quelque chose de neuf, d'inouï, d'inédit : il n'est que d'entendre le ramdam rythmé qui sert de générique à tous les journaux télévisés pour en réaliser le caractère de flonflon militaire qui nous met à un garde-à-vous mental, prêts à ingurgiter les commandements de l'actualité, comme jadis le tambour sur la place du village, annonçait — dans ce que les historiens de l'Ancien Régime appellent justement « les cérémonies de l'information » — la publication d'une loi nouvelle). À l'inverse, les intellectuels cherchent à prendre en compte les dimensions variables, à peine visibles ou audibles, d'un événement ; ils tentent aussi d'en saisir les enchaînements, d'en suivre les subtils *legatos*, et non de le couper en fragments de trois minutes ou de 1 500 signes.

Le principe d'une nouveauté, au-delà de son caractère spectaculaire, est d'être vérifiable, d'où l'importance des témoins qui sont incapables de comprendre ce qu'ils ont vu, mais qui servent seulement à en authentifier l'advenue ; alors que l'événement fait autorité et doit être entendu, car le propre d'un événement est de signifier (quand bien

même cette signification peut faire l'objet de débats et d'analyses). C'est en quoi l'univers de l'intellectuel est celui de la virtualité du sens, alors que le monde du journaliste est celui de l'actualité des faits divers.

110

Les deux sont aujourd'hui nécessaires, mais la puissance toujours accrue du système de l'information est en train de faire passer l'intellectuel pour un simple expert que l'on convoque de temps à autre afin de donner une tournure d'autorité aux nouveautés banales des comptes-rendus — ce qui permet ensuite de l'ignorer soigneusement, quand ce n'est pas de le mépriser pour sa prétention à savoir (la lettre que j'ai écrite au *Devoir*, pour critiquer ce compte-rendu et ses implications, n'a, bien entendu, pas été publiée : on veut des experts pour qu'ils contribuent aux plus-values de l'information, non pour déconstruire le paisible discours des médias — il faut dire que j'avais intitulée cette critique « Le crépuscule des idiots », ce qui n'a pas dû aider mon cas aux yeux de nos chers journalistes). En fait, l'expert n'est convoqué que pour ajouter quelques informations supplémentaires et introduire un changement de visage et de tonalité dans le spectacle quotidien de la presse ; il n'est pas présent pour former un citoyen aux difficultés des situations concrètes sur lesquelles on le fait pérorer.

135

Quoique l'on puisse sentir dans mon ton l'importance que j'accorde à l'intellectuel (on pourrait d'ailleurs y déceler une triviale défense de mes intérêts : cela ne serait pas faux, mais cette simplicité ressortirait justement du journalisme), je ne voudrais

surtout pas donner l'impression de mépriser les journalistes. Je prends grand plaisir à lire des journaux, dont je suis ensuite incapable de me souvenir et à écouter des nouvelles dont le ressassement quotidien ne parvient pourtant pas à me lasser. Notre univers est fait d'informations : beaucoup d'inutiles, nombre de déplaisantes, mais aussi une multitude d'informations stimulantes. — ou, en tous les cas, potentiellement stimulantes : tout dépend de ce que l'on en fait. Autrement dit la question est de savoir si ces informations nous enrichissent d'une connaissance sur le monde et sur nous-même ou si elles nous conditionnent et nous abrutissent, si elles passent dans l'ordre du sens ou si elles disparaissent dans le renouvellement incessant des perceptions de ce qui arrive. Comment donner au spectacle du nouveau l'autorité de l'événement ?

Il ne s'agit pas de vanter la *qualité* nécessaire de l'intellect contre le *quantitatif* étroit du journalisme. Au contraire, quand elles prennent le pli des nouvelles ou de l'actualité, les informations sont en réalité en nombre très restreint. Elles offrent une qualité singulière, celle d'être devenues des « accidents » de la circulation universelle des faits, des pseudo-événements, extraits du gigantesque bruit de fond qui résulte de tout ce que l'on peut savoir sur le monde (bruit de fond si puissant que les experts de la CIA et du FBI ont pu récemment s'en couvrir pour justifier leur incapacité à y reconnaître les signes pourtant déchiffrables de l'attaque sanglante du World Trade Center). L'intellectuel fait, à l'inverse, son miel de cette quantité d'informa-

tions ; il est volontiers à l'écoute de ce bruit de fond pour mieux en tirer des éléments de réflexion et des évaluations exemplaires (il semble bien, d'ailleurs, que ce désastre de la CIA et du FBI vient en partie du remplacement, dans les années 1980-1990, des analystes, souvent intellectuels et universitaires, par des trieurs d'information qui appliquent les techniques sommaires des agences de presse).

Si l'on voulait élire un de nos sens comme caractéristique, il faudrait dire que le journaliste regarde et que l'intellectuel entend (ce qui n'est jamais que retrouver l'enracinement commun de l'écoute et de la compréhension dans l'*entendement*). Le problème est que le regard journalistique est extraordinairement redondant et que, sous la figure de l'extraordinaire, se glisse sans cesse la banalité du spectacle : guerres, catastrophes ou victoires, ce sont toujours les mêmes aventures, comme s'il avait fallu passer du conte que nos parents nous racontaient le soir pour nous endormir et dont nous réclamions la répétition exacte à ces contes modernes que l'on appelle du beau nom d'« actualités » afin que nous puissions dormir du sommeil sans rêves de celui qui se tient au courant. Une des illusions véhiculées par l'idéologie techniciste de la Toile est qu'un nombre presque infini d'informations va pouvoir investir les habitations les plus lointaines : il est vrai qu'elles sont virtuellement disponibles, mais les statistiques montrent qu'il en va de l'information sur le web comme de l'argent dans notre monde, on ne prête qu'aux riches et on ne s'informe qu'auprès des sites que

210 tout le monde va voir. Les accès aux sites de la Toile suivent, pour prendre un langage scientifique, une loi de distribution analogue à la loi de Pareto : un très petit nombre de sites attire la majorité des internautes tandis que l'immense majorité des sites est à peu près désertée. Ce sont toujours les mêmes informations que tout le monde connaît et répète. Alors qu'en se tenant à l'écoute, l'intellectuel est avant tout un *curieux*.

215 Michel Foucault, que l'on peut tenir pour un de ces personnages curieux de tout, attentif aux bruits, a pourtant affirmé dans un bref article pour un périodique brésilien qu'il se considérait comme un journaliste et que la philosophie était, pour lui, 220 « une espèce de journalisme radical » (il prétendait même, soit dit en passant, que « le premier philosophe-journaliste [avait] été Nietzsche¹ »). Mais l'inflation de l'information ne débouche sur aucune radicalité autre que celle issue du ressasse- 225 ment. Ce qui aiguisé la sensibilité de Michel Foucault dans ce qu'il appelle « journalisme », c'est la vertu du présent, la puissance de l'actuel, le vertige de l'aujourd'hui. Ses investigations historiques, même les plus lointaines, sont tournées (comme 230 pour tout bon historien et tout vrai philosophe) vers l'entendement de ce qui se passe dans nos propres sociétés. En ce sens, l'intellectuel peut bien n'être qu'un cas particulier du journalisme, sa radicalité

1. MICHEL FOUCAULT, « Le monde est un grand asile » (1973), repris dans *Dits et écrits II: 1970-1975*. Édition préparée par Daniel Defert et François Ewald, Paris, Gallimard, 1994, p. 434.

235 tient à ce qu'il ne se contente pas de l'endormissement des nouvelles, mais qu'il les met à distance pour mieux s'en imprégner, peut-être pour mieux les rêver. Il ne consent pas béatement au quotidien sans cesse renouvelé à l'identique ; il cherche la singularité étonnante qui fait de ce moment du temps justement celui-là et pas un autre. Sous la 240 répétition ininterrompue des présents, il guette ce qui en fait un aujourd'hui et non une répétition d'hier et d'avant-hier.

245 Le système de l'information a beau être ouvert sur le monde et ses innombrables aventures, il ne s'occupe que du plus proche même quand il traite du très lointain¹. Le direct et la proximité sont les lois du journalisme. Dans l'univers médiatique contemporain que Marshall McLuhan appelle 250 « village global », le mot clef est *village*, même si le journalisme aujourd'hui n'atteint que rarement les profondeurs pétillantes des potins et des commérages. À l'inverse, l'intellectuel donne à ce qui est proche l'éloignement de la réflexion, c'est lui qui 255 s'occupe vraiment des surprises que recèle le monde, car autour de chaque événement il guette la puissance d'étonnement qui l'aureole.

1. Ce proche est aussi pris dans des enjeux avidement politiques, comme en témoigne, par exemple, cette déclaration de D. Rothkopf : « Pour les États-Unis, l'objectif central d'une politique étrangère de l'ère de l'information doit être de gagner la bataille des flux de l'information mondiale, en dominant les ondes, tout comme la Grande-Bretagne régnait autrefois sur les mers », cité par Herbert SCHILLER, « Vers un nouveau siècle d'impérialisme américain », *Le Monde diplomatique*, août 1998.

Je précise que, journaliste ou intellectuel, ren-
voient ici à des fonctions sociales, non à des appar-
tenances, de groupe ou à des métiers précis : dans
la profession de journaliste, on peut assurément
faire œuvre d'intellectuel (pour rester dans *Le*
Devoir, je me souviens des chroniques savoureuses
de Robert Saletti sur le football qui témoignaient
non seulement d'une vraie culture, mais aussi d'une
intelligence et d'une sensibilité aux phénomènes de
l'existence ; de même certaines chroniques de Gil
Courtemanche montrent une judicieuse mise à dis-
tance de l'information pour qu'elle devienne événe-
ment : il faut dire qu'en l'occurrence cette distance
peut porter le beau nom d'*écriture*, au point que,
bien souvent, de tels exercices intellectuels doivent
élire une autre forme de publication que celle du
journal comme dans *Un dimanche à la piscine à*
Kigali ou comme dans le remarquable « reportage »
de Jean Hatzfeld, lui aussi sur le génocide au
Rwanda, *Dans le nu de la vie* et, réciproquement,
un intellectuel peut discourir comme un journa-
liste — même dans le cadre de fonctions universi-
taires, où l'on découvre que l'on peut avoir un
statut de professeur et ne pas être (toujours) un
intellectuel. Disons-le de manière compliquée (trop
compliquée) : le journalisme ne s'oppose pas à
l'intellect comme le sensible s'oppose à l'intelligible,
285 le journaliste replie l'intelligible sur le sensible alors
que l'intellectuel déplie le sensible dans l'intelligi-
ble. Redisons-le de manière simple (trop simple) :
pour le journaliste, tout est simple ; pour l'intellec-
tuel, tout est complexe.

Or, personne ne stimule mieux l'anti-
intellectualisme qu'un intellectuel. Il est bien placé
pour désigner les bêtises si intelligemment conçues,
les erreurs si savamment fabriquées, les vaines idio-
ties de systèmes trop complexes. C'est une chasse
gardée que l'anti-intellectualisme : on croit y trou-
ver paysans pantois, petits-bourgeois frileux, spor-
tifs de télévision, mécaniciens de la politique, mais
en fait ce sont encore les intellectuels qui en arpen-
tent avec le plus d'énergie et de raffinement les
territoires. On dira que cela fait partie de leur sens
critique particulièrement développé. On pourra
même dire qu'ils connaissent de l'intérieur ces pay-
sages conceptuels et que cela leur assure une posi-
tion privilégiée. Mais l'essentiel est ailleurs : il y a
du chasseur dans l'intellectuel — certes un chasseur
gentillet, qui évite généralement le corps à corps et
le gros gibier (encore qu'il y eut un temps où la
résistance civile et l'affrontement avec l'État connu-
rent leurs heures de gloire personnelle), mettons un
chasseur de papillons, ces billets dépliés qui cher-
chent un lecteur. L'intellectuel va les prendre dans
son filet d'un coup sec de rhétorique appliquée. Et,
de retour chez lui, dans le confort de son bureau
bien clos, il pourra épingler le petit papillon d'une
œuvre avec la pointe de sa critique, comme tâche
de le faire Vacher avec les ouvrages de Nietzsche.

LA FRAGILITÉ DES TEXTES

À l'aurore de l'intellectualisme — si le lecteur
veut bien me permettre une petite digression que

320 j'espère instructive — au moment où commençait
à se vendre des méthodes de discours, et des
325 sommes de savoir par quelques étrangers qu'on
appelait « sophistes » un certain Platon s'inquiétait
de ce qui allait arriver, aux ouvrages écrits, aux
œuvres figées dans leur rédaction, sans la présence
de leur-auteur, de leur père, pour les défendre. Qui
allait les soutenir contre les méprises, les malen-
tendus, les erreurs d'appréciation, voire les mépris
330 préconçus ? Qui pourrait rétablir le sens originel,
l'intention première, la valeur inaperçue ? Qui pour-
rait éviter les fausses lectures, les critiques tenden-
cieuses, les petites dominations si tentantes pour les
esprits faibles ? Dans le dialogue, on peut rectifier,
en temps réel dirions-nous aujourd'hui, les légères
335 inattentions ou les énormes contresens. Mais le
texte seul demeure muet. Même écrit sous forme de
dialogue, il ne dialogue pas. Et toutes les images de
la critique littéraire ou philosophique qui s'appuient
sur l'idée d'un dialogue fondamental entre le texte
340 et ses lecteurs sont au mieux des illusions, au pire
des attrape-nigauds. Les mots sont là, la syntaxe est
éloquente : un texte ne parle pas, il est lu. Quelle
que soit l'œuvre, elle est essentiellement passive :
elle ne dit rien, elle est dite.

345 L'intellectualisme est-il vraiment une chasse aux
idées ou ne suppose-t-il pas plutôt une fascination
pour cette *passivité*, pour cette fragilité des textes ?
D'un côté, l'intellectuel domine la situation et guette
ses proies ; de l'autre, il subit la séduction d'une fai-
350 blesse. Certains préféreront, bien sûr, le caractère
apparemment plus positif, plus dominateur aussi,

du chasseur. D'autant que l'anti-intellectualisme ori-
355 ginaire méprise justement cette passivité, cette inac-
tion légendaire de l'intellectuel, réfugié dans le ciel
des idées et sans prise sur le monde réel. S'il est en-
côre chasseur, il ne poursuit, en une quête proche
du délire, que ces fantômes d'action que seraient
les idées. Son domaine relèverait de la fantaisie
hallucinatoire.

Une tactique intérieure au pays des intellectuels 360
consiste à se chasser alors les uns les autres. Sous
prétexte d'idées à traquer, on tire à boulets rouges
sur tel philosophe ou sur tel critique, afin de pou-
voir récupérer quelque chose de l'essentiel acti-
visme de l'art cynégétique. Safari domestique, 365
certes, avec pour bêtes sauvages des textes aban-
donnés au gré de leurs lecteurs ; mais on y trouve
quand même le plaisir du piège, de la poursuite et
de la mise à mort. Dans son fauteuil de cuir ou sur
sa chaise ergonomique, l'intellectuel retrouve les 370
vertiges anciens de l'homme face à sa proie : sous
le visage bien rasé de l'*homo sapiens sapiens* réap-
paraît soudain la face prognathe du Cro-Magnon. Il
suffit de traverser les mots d'un livre et de glisser
375 sous les textes la silhouette d'un auteur pour que la
faiblesse d'un discours écrit puisse atteindre celui
qui l'avait donné aux lecteurs.

Cette tactique est fréquente ; elle n'est pas géné-
380 rale. La précarité des idées face aux actions, la fragi-
lité des textes face aux lecteurs, invitent aussi à
désirer les protéger, montrer leur valeur, découvrir
leur richesse. Il y a un paradoxe perceptible chez
Platon, lorsqu'il met en garde contre la faiblesse de

l'écrit dénué de protecteur, et que, néanmoins, il
385 laisse derrière lui une œuvre abondante. Même s'il
met en scène le personnage d'un sage qui n'a
jamais rien écrit (ce qui faisait peut-être partie de sa
sagesse, ou tout au moins de la fascination qu'il
390 continue à exercer), Platon, quant à lui, s'est bien
voué à l'écriture en même temps qu'à l'enseigne-
ment oral. Comment comprendre ce statut para-
doxal de l'usage de l'écrit ?

On n'y décèle de contradiction majeure que si
l'on pense toujours l'auteur comme une unité,
395 comme un homme parmi d'autres. Il ne faut pas
oublier que Platon n'a pas seulement légué à la
postérité des dialogues, il a aussi laissé derrière lui
l'Académie. Autrement dit, toute une école où sont
transmis, non seulement les textes eux-mêmes,
400 mais aussi la tradition de leur interprétation. D'une
génération l'autre, le sens des œuvres est main-
tenu : chacun en devient le père et le nouveau pro-
tecteur. L'auteur est un principe de regroupement
des textes, mais il est également celui qui fait auto-
405 rité pour en recomposer les significations et les
enjeux. L'Académie est l'autorité platonicienne par
excellence, celle qui défend les justes interpréta-
tions de ces textes qui roulent ici et là, dans des
contextes imprévisibles, en touchant des lecteurs
410 inconnus. On ne peut dire que Platon ait mal joué,
dans la mesure où l'Académie a quand même duré
presque un millénaire : quelle institution pourrait
aujourd'hui se prévaloir d'une telle durée ?

Fondée vers 385 avant Jésus Christ, c'est en
415 l'année 529 de notre ère que l'empereur Justinien

décida de fermer l'Académie. Il n'y avait pas là de
refus de la philosophie en général ou du platonisme
en particulier, mais rejet d'un certain panhellénisme
qui semblait, aux yeux des conseillers de Justinien,
nuisible à l'identité romaine et chrétienne¹. Damas-
420 cius devint ainsi le dernier diadoque de l'Académie
(*diadokhos* voulait dire originellement le « succes-
seur »). Il s'exila à la cour du roi de Perse et passa
le reste de son existence à écrire un traité sur les
principes premiers. Or, dans ce traité il se posait des
425 problèmes de ce genre :

Ce que l'on appelle le principe ou le commen-
cement, *arke* unique du tout est-il au-delà du
tout, ou bien est-ce quelque chose qui fait partie
430 du tout, comme le sommet des êtres qui pro-
cèdent de lui ? Et le tout, disons-nous qu'il est
avec le principe, ou bien qu'il est après lui et
procède de lui ?

On peut reconnaître là les problèmes dignement
philosophiques de la partie et du tout, de la pensée
435 du commencement de la pensée, de l'exprimable et

1. En fait, un premier décret de Justinien, excluait hérétiques, juifs et païens de toute charge officielle et de tout enseignement. Un second décret interdisait spécifiquement l'enseignement à ceux qui étaient « malades de la folie des hellènes impies » (*Codex Justinianus*, I, 5, 18, 4 et I, 11, 10, 2).

2. DAMASCUS, *Traité des premiers principes*, I. De l'ineffable et de l'Un. Texte établi par Leendert Gerrit Westerink et traduit par Joseph Combès, Paris, Les belles lettres, 1986, I, 4-7. Voir aussi Joseph Combès, « Damascius, ou la pensée de l'origine », *Études néoplatonicennes*, Grenoble, Jérôme Million, 1989, p. 273-293 et Giorgio AGAMBen, *Idée de la prose*. Traduit par Gérard Macé, Paris, Christian Bourgois, 1988 [1985], p. 11-16.

de l'inexprimable, de l'événement et de la durée, mais, à un autre niveau, il est aussi possible d'y apercevoir l'ancrage même de l'histoire de l'Académie. En effet, parvenu à la fin de ce long cycle d'interprétations des textes platoniciens, Damascius interroge le statut de cette institution des interprétations et de l'origine d'une oeuvre : le commencement de l'oeuvre réside-t-il hors de la totalité de ses interprétations successives ou ne figure-t-il que la pointe émergée de tout ce qui s'est dit depuis son abandon originel aux lecteurs successifs ? L'auteur n'est-il que celui qui inaugure la série ou ne prend-il pas le visage variable et provisoire de tous ceux qui lui ont porté assistance ?

Damascius connut des moments de découragement intense qui ne se traduisait pas par hasard dans des réflexions sur le destin des textes. Mais il trouva finalement une certaine solution, ou à tout le moins un champ d'expérience exemplaire qui pouvait servir à comprendre ces apories du tout et du commencement : l'expérience matérielle de l'écriture elle-même, puisque la pensée en puissance, donc aussi la puissance de la pensée, ressemblait à une tablette sur laquelle le scribe n'avait encore rien tracé. Tous les mots que Damascius avait accumulés dans ses recherches sur les principes premiers trouvaient leur foyer muet dans une fragile et silencieuse tablette.

On pourrait voir dans cette anecdote l'image des fantaisies inutiles d'un vieil homme et le signe de l'inanité profonde de telles réflexions sur le compréhensible et l'incompréhensible. Mais que la

matérialité de l'écriture vienne qualifier l'*immaterialité de la pensée* n'est pas si anodin que cela. 470
Même dans ce contexte platonicien qui ne brille pas par une prise en compte pointilleuse du monde empirique (à la différence des aristotéliens ou des épicuriens), cela indique que la coupure entre la production des idées et leurs formes matérielles de publication n'est pas aussi effective qu'on le croit. Porter assistance aux textes dans la succession des temps implique bien que la communication des pensées prenne en compte la dimension empirique des textes. *Il est beau de désirer transmettre les vérités d'un écrit, encore faut-il faire attention à la vérité de ces transmissions.*

En ce sens, la tâche de l'intellectuel consiste bien à se porter à la défense de ces orphelins que sont toujours les écrits et à en faire reconnaître et circuler les valeurs. L'anti-intellectualisme commence avec la chasse, qu'il vienne de l'extérieur ou de l'intérieur du monde intellectuel. Il s'agit alors de capture et de domination, là où l'intelligence des textes cherche surtout la protection et la liberté. 490

Pourtant, que peut vouloir dire protéger un texte ou en libérer la puissance ? Pour répondre à cette question, le mieux est de considérer un exemple, et même un exemple inverse : un cas de traquenard intellectuel, l'occurrence d'une chasse au sorcier, le déboulonnage d'un auteur. On y apprendra comment un exercice intellectuel peut rapidement impliquer toute une méthodologie de l'anti-intellectualisme.

C'est en cela que l'ouvrage de Laurent-Michel Vacher peut s'avérer utile, à la condition de ne pas entrer dans de vaines polémiques (je ne rechignerai pas pour autant à dire clairement ce qui me semble aberrant) et de chercher à chaque fois les problèmes de méthode sous les affirmations péremptives ou sous les types de question. Bien sûr, je fais partie de ces intellectuels qui reconnaîtraient sans peine le « patronage de Nietzsche » (p. 10). Il a joué un rôle important dans ma formation intellectuelle et, sans être un spécialiste de son œuvre, il m'est arrivé d'y découvrir des réflexions stimulantes et un style de pensée que j'appréciais (même si je me sens plus à l'aise avec des philosophes moins marqueteurs). En ce sens, Laurent-Michel Vacher pourra toujours se dire et prétendre que j'agis, d'un côté, par ressentiment, de l'autre, par désir de sauver mon idole. Ce serait une mauvaise lecture. Je ne chercherai pas à défendre spécifiquement Nietzsche de ses attaques¹. Démonter certains pièges éventuels de la philosophie nietzschéenne est tout à fait louable, la question n'est pas là pour moi : tout est dans la *manière* – problème de style et de méthode, donc à mes yeux problème de philosophie ou, plus généralement, de position intellectuelle.

1. De nombreux auteurs, depuis presque un siècle, ont tâché de montrer que la pensée de Nietzsche ne pouvait entrer dans la catégorie de « fasciste ». Il y a eu une réplique de ce type faite nommément au livre de Vacher : Jean-Pierre LORANGE, « Nietzsche, fasciste ? », *L'inconvénient*, n° 17, mai 2004, p. 73-95.

En quoi consiste donc cet ouvrage de Laurent-Michel Vacher ? Sa thèse est claire : « la plupart des théories philosophiques de Nietzsche pourrait se comprendre assez naturellement comme des développements, des compléments, des soutiens, des justifications ou des conséquences *philosophiques* de certaines convictions idéologiques centrales et foncières » (p. 13-14). Quelles convictions idéologiques ? celles qui le conduisent à être un « fasciste de la plume – littéraire, visionnaire et philosophique plutôt que véritablement politique » (p. 14). Dans la mesure où Nietzsche ne s'est, en effet, jamais engagé dans un mouvement politique quel qu'il soit, si l'on tient à apercevoir son idéologie fasciste, il faut bien la trouver ailleurs. Cette thèse n'est pas très nouvelle (Vacher l'avoue sans peine) et elle a été souvent contredite par de nombreux commentateurs (Vacher ne daigne pourtant pas prendre la peine de montrer leurs erreurs), au point que quelques-unes de ses interventions publiques générales, reconnaît-il, « une levée de boucliers, un chapelet d'accusations d'anti-intellectualisme » (p. 21). Cela n'empêche pas de retourner, selon un schéma classique de la rhétorique, l'accusation sur Nietzsche lui-même qui aurait eu le « culte du génie mais tendance à l'anti-intellectualisme » (p. 68)...

Pourquoi la dénonciation chez Nietzsche d'une pensée fasciste devrait-elle déboucher sur une accusation d'anti-intellectualisme ? C'est que le propos

APPENDICE E

CORNELLIER, Louis. 2005. « Lettre d'un intellectuel-chasseur à un intellectuel-gardien »

SAMEDI 7 JANVIER 2012

LE DEVOIR.com

Libre de penser

[Accueil](#) > [Culture](#) > [Livres](#) > Essais québécois: Lettre d'un intellectuel-chasseur à un intellectuel-gardien

Essais québécois: Lettre d'un intellectuel-chasseur à un intellectuel-gardien

Louis Cornélius 2 avril 2005 Livres

Monsieur Éric Méchoulan, L'introduction de votre essai intitulé *Le Crépuscule des intellectuels* a le mérite de la clarté. Ainsi, le pamphlet de Laurent-Michel Vacher contre Nietzsche, *Le Crépuscule d'une idole*, et la critique élogieuse que je lui ai réservée dans les pages du *Devoir* en avril 2004 vous ont, vous l'affirmez sans détour, mis de «mauvaise humeur».

Vous avez lu, dans ma critique, une manifestation de «l'anti-intellectualisme le plus horripilant, l'anti-intellectualisme savant» et, dans le livre de Vacher, une agression grossière à l'endroit d'une oeuvre complexe qui aurait mérité plus d'égards. D'où votre réaction qui se déploie sur deux plans: une critique sévère, d'abord, de la posture de Vacher (et, au passage, de la mienne), au nom d'une certaine conception de l'intellectuel et, ensuite, une leçon de lecture et d'interprétation des oeuvres. Je m'attarderai surtout, ici, au premier plan puisqu'il détermine, en quelque sorte, l'attitude que l'on peut adopter à l'égard des considérations plus savantes qui ont trait à la méthode d'interprétation et qui exigeraient de longs développements, interdits aux journalistes, comme vous ne le savez que trop.

Je passe rapidement sur un des éléments de votre critique qui veut que la démonstration de Vacher repose sur des données incomplètes et inexactes quant à la nature de la pensée fasciste et qu'elle pêche par absence de contextualisation. On pourrait, en effet, discuter longtemps de la valeur heuristique de la méthode du raccourci empruntée par Vacher qui consiste à confronter des extraits de l'oeuvre nietzschéenne à un portrait-robot de l'idéal-type de la pensée fasciste. Je la trouve, malgré ses manques que vous avez raison de pointer, révélatrice; vous la trouvez, compte tenu de ses manques, inutile et trompeuse. Une chose, au moins, ne saurait être reprochée à Vacher: toutes ses cartes sont sur la table, bien en évidence, et, en ce sens, sujettes à être contestées pour elles-mêmes. Il n'y a pas de pièces cachées dans ce jeu et cette honnêteté permet d'ouvrir le débat sur des bases ouvertement assumées. Or ce débat, vous le refusez au nom d'une conception de l'intellectuel que vous auriez l'impression de trahir en vous y abaissant. Le noeud de votre réplique, à mon avis, se trouve dans les raisons de ce refus et c'est la raison pour laquelle je voudrais m'y attarder.

Aux côtés du journaliste, écrivez-vous, obsédé par la nouveauté, enfermé dans l'information quotidienne et l'actualité des faits divers, devrait se trouver l'intellectuel dont l'univers est celui de la lenteur, de la réflexion et de la «virtualité du sens». Mais qu'est-ce, justement, que l'intellectualisme? Vous proposez une alternative: «L'intellectualisme est-il vraiment une chasse aux idées ou ne suppose-t-il pas plutôt une fascination pour cette passivité, pour cette fragilité des textes? D'un côté, l'intellectuel domine la situation et guette ses proies; de l'autre, il subit la séduction d'une faiblesse.» L'intellectuel-chasseur, donc, et celui qu'on pourrait appeler l'intellectuel-gardien, qui sait que «la précarité des idées face aux actions, la fragilité des textes

face aux lecteurs, invitent aussi à désirer les protéger, montrer leur valeur, découvrir leur richesse». 35

Il est clair, pour vous, que le genre chasseur, qui opère selon un «principe d'efficacité», relève de l'anti-intellectualisme, fût-il savant, et confine à une attitude de «policier de la pensée», alors que le genre gardien, qui opère selon un «principe de délicatesse», respecte la noblesse de «la tâche de l'intellectuel [qui] consiste bien à se porter à la défense de ces orphelins que sont toujours les écrits et à en faire reconnaître et circuler les valeurs». 40

Votre alternative, monsieur le professeur, malgré sa nature tendancieuse, me semble pertinente, mais uniquement dans la mesure où on la reçoit plutôt comme un choix entre des possibles dont l'un n'est pas condamné par avance et dont l'existence enrichit l'espace de la discussion. Votre conception de l'intellectuel comme protecteur de ces écrits qui sont toujours orphelins dégénère parfois en une posture de la révérence et de l'obséquiosité qui paralyse le débat en imposant une complaisance à l'égard de l'autorité intellectuelle. L'attitude du chasseur, c'est-à-dire du polémiste et non de ce flic des idées que vous dépeignez, elle, est guettée par les dangers de la simplification outrancière et de l'injustice, mais elle a le mérite de faire réagir les gardiens du temple qui sommeillent trop souvent. Sans les protecteurs, l'entreprise de déboulonnage perdrait sa mesure; sans les chasseurs, le ronron de la complexité des oeuvres s'abîmerait dans l'apologie de l'argument d'autorité. 50

Convenons, bien sûr, que les choses sont toujours plus complexes que ce qu'on peut en dire. Or, à moins de se condamner au silence, il faut bien se résoudre à dire quelque chose, c'est-à-dire ce que l'on croit être vrai à partir de moyens dont on dispose et qu'on expose, et le soumettre à l'épreuve de la discussion argumentée. Vacher, avec son Crépuscule d'une idole, n'a pas fait autre chose, raison pour laquelle j'ai salué sa démarche. 55

Je n'en attendais pas moins de votre part et je dois admettre que je n'ai pas été déçu. Vos savantes considérations sur le principe d'interprétation sont éclairantes. L'obsession de la clarté de Vacher, à laquelle j'avoue être très sensible, quand elle mène à «la disqualification de philosophies au style trop travaillé», risque, en effet, de nous mener sur une voie de garage interprétative en oubliant que «le style n'est pas la traduction éphémère d'idées savantes, qui en enroberait ou en déroberait les principes, [...] mais participe pleinement de ce travail des idées». Vous avez raison, aussi, de plaider en faveur de la nécessité de l'interprétation. Vacher, même s'il prétend le contraire, s'y adonne d'ailleurs lui aussi, mais pas au mépris du sens littéral. Votre art de l'interprétation comme «art des points de vue» procédant selon «le principe du léger écart» qui, sans rompre avec la surface, respecte la complexité des oeuvres en cultivant un souci du «clair-obscur» n'est certes pas méprisable. 60

Cet idéal de l'intellectuel-gardien, de «l'intellecteur» écrivez-vous, me paraît riche de potentialités, mais ne saurait tenir lieu d'ultime commandement intellectuel. Il arrive, parfois, malgré la complexité des choses et des oeuvres, qu'il faille, quand ça délire, quitter le «clair-obscur» pour tirer les choses au clair en mettant ce qu'on croit être la vérité en jeu et en débat. Il y a, oui, un courage de l'intellectuel-chasseur dont les armes ne sont que des arguments et un style. 70

louiscornellier@parroinfo.net

Le crépuscule des intellectuels

De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation

Éric Méchoulan

Nota bene

Québec, 2005, 234 pages

essai

Haut de la page

Recommander

Tweeter 

0

© Le Devoir 2002-2012

Stratégie Web et référencement par Adviso
Design Web par Egzakt

BIBLIOGRAPHIE

1. Postures de l'intellectuel

1.1 Corpus à l'étude

- CORNELLIER, Louis. 2005. « Lettre d'un intellectuel-chasseur à un intellectuel-gardien ». *Le Devoir* (2 avril), p. F11.
- LAPERRIÈRE, Simon. 2010. « Lettre ouverte à Mouajdi Mouawad », *Le Ring; Universal tabloïd*, (en ligne; dernière consultation le 7 janvier 2012) <<http://www.surlering.com/article/article.php/article/lettre-ouverte-a-wajdi-mouawad>>.
- MAVRIKAKIS, Catherine. 2009. « Lettre à quelques camarades sur la question du mépris et du prix de la pensée ». *Spirale*, no 228 (septembre-octobre), p. 10-13.
- MÉCHOULAN, Éric. 2005. « Introduction, ou pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué? ». In *Le crépuscule des intellectuels; De la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation*. Québec : Nota Bene, p. 7-28.
- MOUAWAD, Wajdi. 2010. « Les estis d'intellectuels ». *Le Devoir* (17 novembre), (en ligne; dernière consultation le 21 mars 2011) <<http://www.ledevoir.com/culture/livres/311117/theatre-les-estis-d-intellectuels>>.

1.2 Autres textes

- AQUIN, Hubert. 1962. « La fatigue culturelle du Canada français ». *Liberté*, vol. 4, no 23, p. 299-325.
- BLANCHOT, Maurice. 1996. *Les intellectuels en question*. Paris : Fourbis, 62 p.
- CALMUS, Marie-Claire. 2004. *Intellectuel(le)?*. Soisy-sur-Seine : Editinter, 2004, 79 p.
- CAMBRON, Micheline. 2005. « L'intellectuel sans domicile fixe ; Les voix absentes ». *Liberté*, vol. 47, no 2 (mai), p. 3-19.
- CANTIN, Serge. 1993. « La fatigue culturelle de Jacques Godbout ». *Liberté*, vol. 35, no 2 (avril), p. 3-37.
- CHAMBERLAND, Paul. 1963. « L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé ». *Liberté*, vol. 5 no 2, p. 119-130.
- CORNELLIER, Louis. 2003. « Les intellectuels au Québec – Intellectuel québécois... en attendant ». *Le Devoir*, 25 février, (en ligne ; dernière consultation le 29 avril 2011) <<http://www.ledevoir.com/non-classe/21179/les-intellectuels-au-quebec-intellectuel-quebecois-en-attendant>>.

- DUBOIS, Richard. 1998. *Intellectuel : une identité incertaine*. Montréal : Éditions Fides, 79 p.
- HENTSCH, Thierry, et Catherine MAVRIKAKIS (dir. publ.). 2003. « L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure ». *Spirale* (juillet-août), p. 1-38.
- KEMEID, Olivier. 2005. « L'intellectuel sans domicile fixe ; Pour une nouvelle trahison des clercs ». *Liberté*, vol. 47, no 2 (mai), p. 95-107.
- LEFEBVRE, Pierre. 2005. « L'intellectuel sans domicile fixe ; Le verbe intransitif ». *Liberté*, vol. 47, no 2 (mai), p. 3-19.
- LEROUX Georges. 2005. « Les apories de l'intellectuel québécois. L'exemple de Léon Dion ». *Cités*, vol. 3, no 23, p. 115-127.
- LYOTARD, Jean-François. 1984. *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*. Montréal : Éditions Galilée, 87 p.
- MAVRIKAKIS, Catherine. 2005. « Petit réquisitoire contre l'intelligence cynique des modernes ». In *Condamner à mort; Les meurtres et la loi à l'écran*. Montréal : PUM, p. 9-19.
- . 2008. « Trahir la race: Portrait de l'intellectuel québécois en Judas ». *Liberté*, vol. 50, no 1 (février), p. 35-44.
- PELLETIER, Jacques. 1996. « Situation de l'intellectuel critique », *Lettres québécoises*, no 82, p. 7-8.
- . 1997. *Situation de l'intellectuel critique ; La leçon de Broch*. Montréal : XYZ, Coll. « Documents », 227 p.
- SARTRE, Jean-Paul. 1998 [1946]. *La responsabilité de l'écrivain*. Paris : Éditions Verdier, 61 p.
- WARREN, Jean-Philippe. 2005. « L'intellectuel sans domicile fixe ; Le non-lieu des intellectuels ». *Liberté*, vol. 47, no 2 (mai), p. 20-34.

2. Études sociologiques et communicationnelles sur l'intellectuel

- ADORNO, Francesco Paolo. 2002. « La tâche de l'intellectuel : le modèle socratique ». In *Foucault; Le courage de la vérité*, sous la dir. de F. GROS. Paris : Presses Universitaires de France, p. 35-59.
- ANGENOT, Marc. 2001. « Questions à Jocelyn Létourneau : quel avenir? ». *Spirale*, no 180 (septembre- octobre), p. 14-15.
- ARTIÈRES, Philippe. 2002. « Dire l'actualité. Le travail de diagnostic chez Michel Foucault ». In *Foucault; Le courage de la vérité*, sous la dir. de F. GROS. Paris : Presses Universitaires de France, p. 11-34.
- AUBIN, France. 2006. *La « Nouvelle résistance » : Stratégies de publicisation déployées par des intellectuels critiques de la globalisation (1994-2005)*, Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 395 p.

- BOURDIEU, Pierre. 1999. « Le fonctionnement du champ intellectuel », *Regards sociologiques*, no 17, p. 5-27.
- BRUNET, Manon et Pierre LANTHIER. 2000. « L'intellectuel et son milieu », *L'inscription sociale de l'intellectuel*. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval, p. 11-18.
- CHOMSKY, Noam. 1998. *Responsabilités des intellectuels*. Paris : Agone Éditeur, 165 p.
- DEBRAY, Régis. 1979. *Le pouvoir intellectuel en France*. Paris, Éditions Ramsay, 280 p.
- DURANTON-CRABOL, Anne-Marie. 1997. « De l'intellectuel engagé à l'expert? ». *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, no 48 (octobre-décembre), p. 6-13.
- FABRE, Gérard. 2004. « Un arc transatlantique et sa tangente ou comment se dessine un réseau intellectuel franco-québécois ? ». *Globe; Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, no 1, p. 43-78.
- FONTAN, Jean-Marc. 2000. « De l'intellectuel critique au professionnel de service, radioscopie de l'universitaire engagé », *Cahiers de recherche sociologique*, no 34, p. 79-97.
- FORTIN, Andrée. 1993. *Passage de la modernité; Les intellectuels québécois et leurs revues*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 406 p.
- . 2000. « Lieux communs, espace public et modernité ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. BRUNET et P. LANTHIER, p. 245-255. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.
- FOURNIER, Marcel. 1986. « Intellectuels de la modernité et spécialistes de la modernisation ». In *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, sous la dir. de Y. LAMONDE et E. TRÉPANIÉ, p. 231-251. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- . 2000. « L'intellectuel, le militant et l'expert ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. Brunet et P. Lanthier, p. 25-30. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.
- GAGNON, Serge. 2000. « Les intellectuels et l'argent ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. BRUNET, et P. LANTHIER, p. 357-360. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.
- GINGRAS, Yves. 2000. « Le rôle d'intellectuel des scientifiques québécois ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. BRUNET et P. LANTHIER, p. 331-340. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.
- HÉBERT, Kavin. 2010. « Intellectuels, représentation et vérité. Essai de sociologie des intellectuels ». *Sociologies et sociétés*, vol. 42, no 1, p. 71-93.
- HÉBERT, Pierre. 2000. « L'intellectuel ? Pas mort, mais pas fort... ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de BRUNET, M. et LANTHIER, p. 361-365. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval, 2000.

- LAMONT, Michèle. 1982. « Le Pouvoir des intellectuels ». *Politique*, vol. 1, no 1 (janvier), p. 19-46.
- LAPOINTE, Alexis. 2005. « Remarque sur la disparition des intellectuels ». *Action Nationale*, vol. 95, no 9-10, p. 110-121.
- LAURIN-FRENETTE, Nicole. 1983. « Intellectuels et l'État ». *Sociologies et sociétés*, vol. 15, no 1, p. 121-130.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. 2001. « L'intellectuel comme penseur et passeur; Réponse à Marc Angenot ». *Spirale*, no 180 (septembre-octobre), p. 16-17.
- PELLETIER, Jacques. 2000. « L'intellectuel est-il mort ? ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de BRUNET, M. et LANTHIER, p. 367-374 Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval, 2000.
- PLAMONDON, Jacques. 2000. « Gramsci et l'étude sociologique des intellectuels ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. BRUNET et P. LANTHIER, p. 149-158. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.
- POMEYROLS, Catherine. 2000. « Les intellectuels de l'entre-deux-guerres : les milieux de formation ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. BRUNET et P. LANTHIER, p. 213-232. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.
- SAID, Edward W. 1996. *Des intellectuels et du pouvoir*. Paris : Éditions du Seuil, 139 p.
- SOULET, Marc-Henry. 1987. *Le silence des intellectuels; Radioscopie de l'intellectuel québécois*. Montréal : Éditions Saint-Martin, 219 p.
- WARREN, Jean-Philippe. 2008. « "Faites ce que vous pouvez et faites-le avec plaisir" Les jeunes intellectuels québécois de gauche à travers quelques revues ». In *Québec en mouvements; Idées et pratiques militantes contemporaines*, sous la dir. de Francis DUPUIS-DÉRI, p. 35-56. Montréal : Lux Éditeur.

3. Histoire du concept d'intellectuel

- CHARLE, Christophe. 1996. *Les Intellectuels en Europe au XIXe siècle : essai d'histoire comparée*. Paris : Éditions du Seuil, 452 P.
- . 1998. « L'histoire comparée des intellectuels en Europe. Quelques points de méthode et propositions de recherche ». In *Pour une histoire comparée des intellectuels*, sous la dir. de M. TREBITSCH et M.-C. GRANJON. Bruxelles : Éditions Complexe, 176 p.
- LAMONDE, Yvan. 1991. « L'histoire culturelle et intellectuelle au Québec : tendances et aspects méthodologiques ». In *Territoires de la culture québécoise*. Ste-Foy : Presses de l'Université Laval, p. 1-22.

———. 1994. « Les intellectuels francophones au Québec au XIXe siècle : questions préalables ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, no 2, p. 153-185.

———. 2000. « L'époque des francs-tireurs : les intellectuels au Québec, 1900-1930 ». In *L'inscription sociale de l'intellectuel*, sous la dir. de M. BRUNET et P. LANTHIER, p. 189-211. Québec : L'Harmattan et les Presses de l'Université Laval.

LEYMARIE, Michel (dir. publ.). 2003. « Figures d'intellectuels : scientifiques, universitaires, artistes, hommes de théâtre, cinéastes ». In *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 123-337.

ORY, Pascal et Jean-François SIRINELLI. 2004. *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*. Paris : Éditions Perrin, 435 p.

POMEYROLS, Catherine. 2003. « Comment fait-on l'histoire des intellectuels au Québec ». In *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, sous la dir. de M. LEYMARIE et J.-F. SIRINELLI. Paris : Presses Universitaires de France, p. 107-122.

4. Ouvrages méthodologiques

ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et Alain VIALA. 2002. *Le Dictionnaire du littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France, 634 p.

AUSTIN, J. L. 1970 [1962]. *Quand dire, c'est faire*. Paris : Éditions du Seuil, 184 p.

BARDIN, Laurence. 2007 [1977]. *L'analyse de contenu*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 291 p.

BENVENISTE, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, 356 p.

CHARAUDEAU, Patrick. 2006. « La situation de communication comme lieu de conditionnement du surgissement discursif ». In *TRANEL; Interdiscours et intertextualité dans les médias*, no 44, Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel : Neuchâtel. (en ligne; dernière consultation le 3 mai 2012) <<http://www.patrick-charaudeau.com/La-situation-de-communication.html>>

CHARAUDEAU, Patrick et Dominique MAINGUENEAU. 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Éditions du Seuil, 662 p.

CHEVRIER, Jacques. 2003. « La spécification de la problématique ». In *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données*, sous la dir. de B. GAUTHIER. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 602 p.

COMPAGNON, Antoine. 1979. « Ciseaux et pot à colle ». In *La seconde main ou le travail de la citation*. Paris : Éditions du Seuil, p. 15-45.

- COOREN, François. 2010. « Comment les textes écrivent l'organisation. Figures, ventriloquie et incarnation ». *Études de communication*, vol. 1, no 34, p. 1-13. (en ligne; dernière consultation le 8 janvier 2012) <www.cairn.info/revue-reseaux-2010-5-page-33.htm>.
- DUCROT, Oswald et Jean-Marie SCHAEFFER. 1995 [1972]. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Éditions du Seuil, 817 p.
- FRAENKEL, Béatrice. 2006. « Actes-écrits, actes oraux : la performativité à l'épreuve de l'écriture ». *Études de communication*, vol. 1, no 2, p. 1-16. (en ligne; dernière consultation le 8 janvier 2012) <www.cairn.info/revue-etudes-de-communication-2006-1-page-69.htm>.
- FOUCAULT, Michel. 1969. *L'archéologie du savoir*. Paris : Éditions Gallimard, 288 p.
- . 2001a. « Les intellectuels et le pouvoir ». In *Dits et écrits I*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 1174-1185.
- . 2001b. « L'intellectuel sert à rassembler les idées mais son savoir est partiel par rapport au savoir ouvrier ». In *Dits et écrits I*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 1289-1291.
- . 2001c. « La fonction politique de l'intellectuel ». In *Dits et écrits II*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 109-114.
- . 2001d. « Non au sexe roi ». In *Dits et écrits II*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 256-269.
- . 2001e. « L'intellectuel et les pouvoirs ». In *Dits et écrits II*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 1566-1571.
- . 2001f. « Le sujet et le pouvoir ». In *Dits et écrits II*. Paris : Gallimard, Coll. « Quarto », p. 1043-1068.
- JAKOBSON, Roman. 1973. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit, 312 p.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. 1980. « L'ironie comme trope ». *Poétique*, no 41, p. 108-127.
- . 1986. *L'implicite*. Paris : Armand Colin Éditeur, 404 p.
- . 2009. *L'énonciation ; de la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin Éditeur, 263 p.
- KRISTEVA, Julia. 1970. « Une poétique ruinée ». In BAKHTINE, Mikhaïl. *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Éditions du Seuil, p. 5-29.
- LECLERCQ, Stefan. 2004. *Abécédaire de Michel Foucault*. Paris : Vrin, 219 p.
- LÉTOURNEAU, Alain. 2001. « Remarques sur le journalisme et la presse au regard de la discussion dans l'espace public ». In *L'éthique dans la société de l'information*, sous la dir. de P.J. BRUNET, p. 47-72. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, Paris : l'Harmattan.

- MAINGUENEAU, Dominique. 1991. *L'énonciation en linguistique française*. Paris : Hachette, 125 p.
- . 1997 [1991]. *L'analyse du discours*. Paris : Hachette, 268 p.
- . 2004. *Le Discours littéraire. Paratopie d'une scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin Éditeur, 262 p.
- MEUNIER, Jean-Pierre et Daniel PERAYA. 2010. *Introduction aux théories de la communication*. Bruxelles : Éditions De Boeck Université, 459 p.
- REBOUL, Anne et Jacques MOESCHLER. 1998. *La pragmatique aujourd'hui*. Paris : Seuil, 209 p.
- RÉCANATI, François. 1979. *La transparence et l'énonciation*. Paris : Éditions du Seuil, 215 p.
- REVEL, Judith. 2009. *Le vocabulaire de Foucault*. Paris : Ellipses, 113 p.
- REY, Alain et Marianne TOMI. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 2614 p.
- RICOEUR, Paul. 1986. « Qu'est-ce qu'un texte? ». In *Du texte à l'action*. Paris : Seuil, p. 137-159.
- SEARLE, John R. 1982. *Sens et expression*. Paris : Éditions de Minuit, 243 p.
- WORMS, Frédéric. 2010. « Introduction ». In *L'impatience de la liberté; Éthique et politique chez Michel Foucault*, sous la dir. de N.-A. Dupont, Paris : Éditions Kimé, p. 9-52.